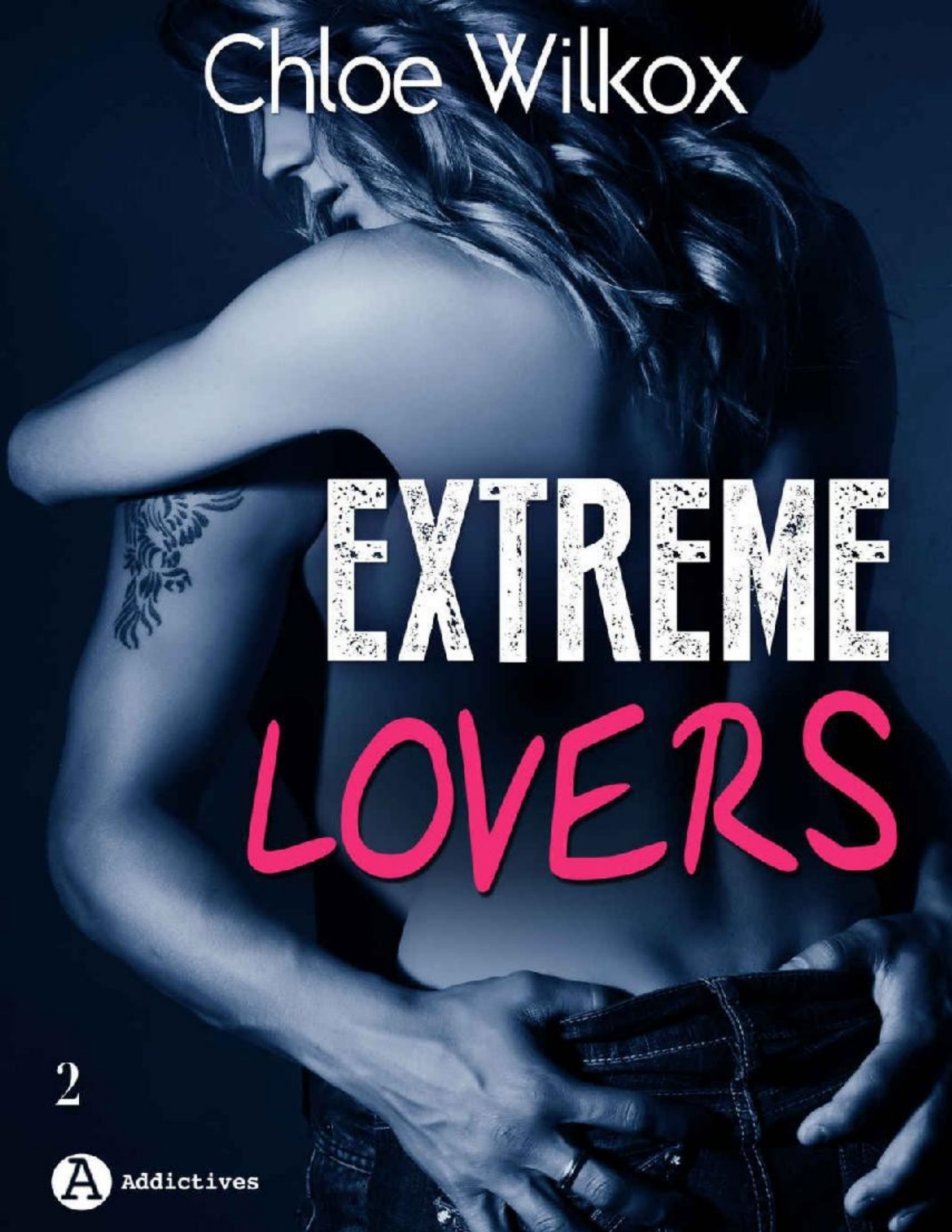




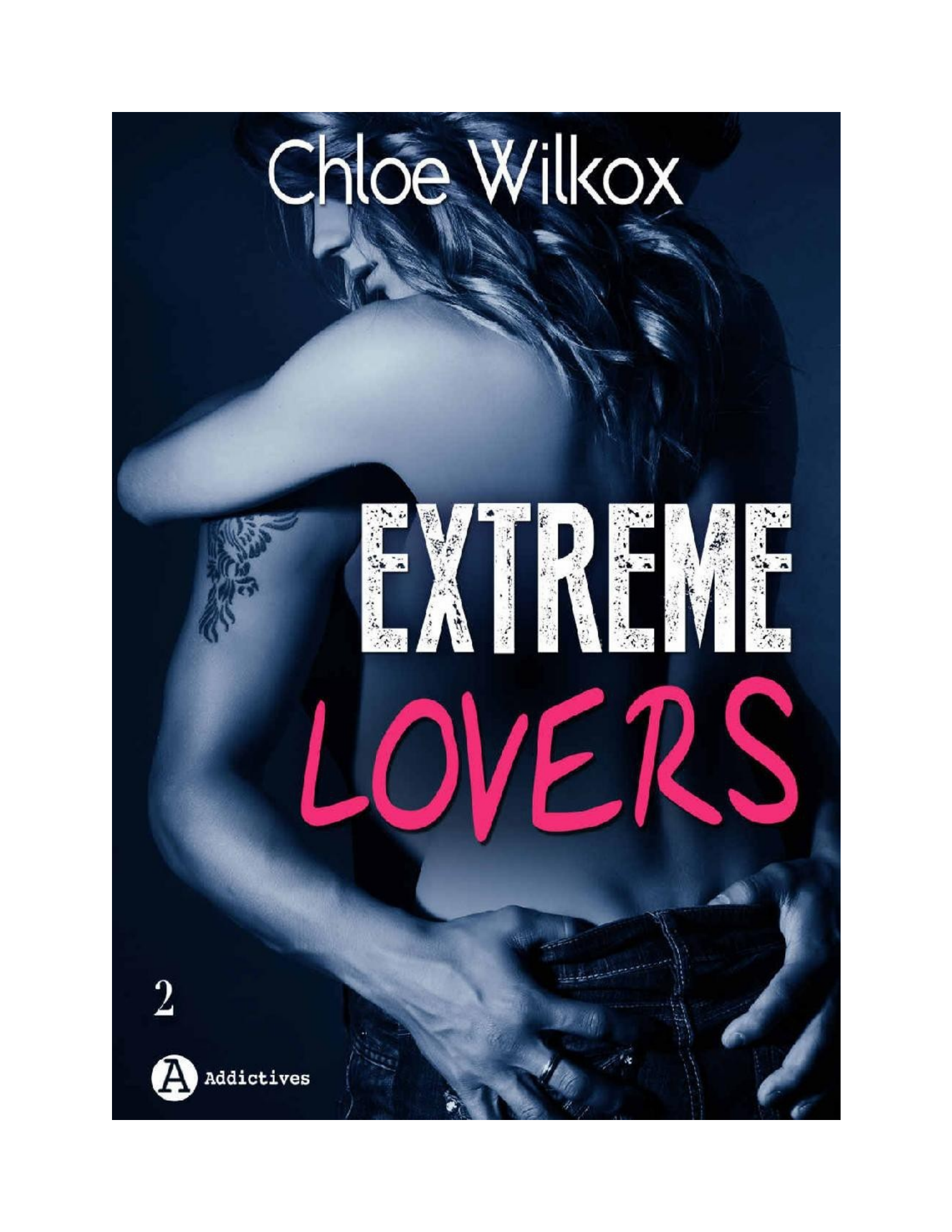
Chloe Wilkox

EXTREME
LOVERS

2



Addictives



Chloe Wilkox

EXTREME
LOVERS

2



Addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

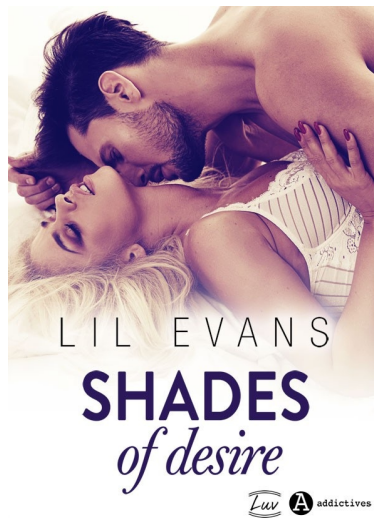
Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Shades of Desire

Ebony a deux passions : la littérature et les soirées avec son meilleur ami et voisin, Soren. Le jour où un groupe de motards s'installe dans sa ville paisible, tout bascule. Ils sont bruyants, irrévérencieux, dragueurs, et mènent des activités pas forcément légales. Mais Ebony refuse de se laisser intimider ! Elle leur tient tête sans faillir, jusqu'à sa rencontre avec Ax, leur chef, et Indy, son second. Les deux hommes sont aussi différents que le jour et la nuit, ils la troublent et l'agacent... et ils sont déterminés à la protéger. Car un mystérieux admirateur envoie à Ebony des poèmes macabres et menaçants...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Darkest. La dernière heure

Tueur à gages dépourvu du moindre sentiment, Ryder évolue dans un monde d'ombres et de dangers. Il n'a pas peur des monstres. Il est le pire de tous. Alors quand il reçoit l'ordre de kidnapper une certaine Evangeline, il s'exécute sans poser de questions. Enfermée, torturée, la jeune étudiante en psychologie sait qu'elle est au crépuscule de sa vie. Dans quelques jours, elle mourra... alors elle se lance un ultime défi : ramener son geôlier vers la lumière, vers plus d'humanité. Et si Ryder n'était pas celui qu'il semble être ? Et si Evangeline parvenait à réveiller son cœur ?

[Tapotez pour télécharger.](#)

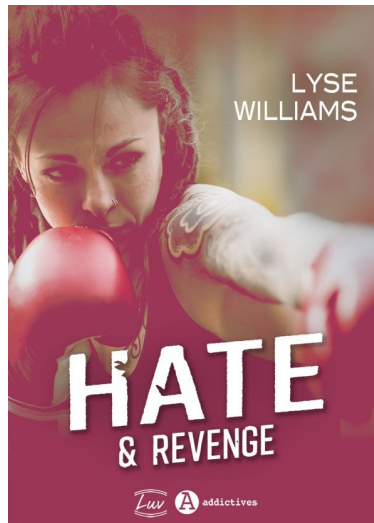


Également disponible :

Hate & Revenge

Kat est étudiante le jour et boxeuse la nuit, dans des combats illégaux. Emplie de haine et de désir de vengeance, elle refuse de perdre. Mais sa rencontre avec Grayson va tout bouleverser... Il est le seul à faire tomber ses défenses, à la rendre vulnérable. Baisser les armes n'a jamais été aussi dangereux !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

No Love, No Limits

Accro à l'adrénaline, Lucas n'obéit qu'à une règle : ne jamais s'attacher, toujours rester libre.

Douce et sensible, Marie refuse de tomber amoureuse.

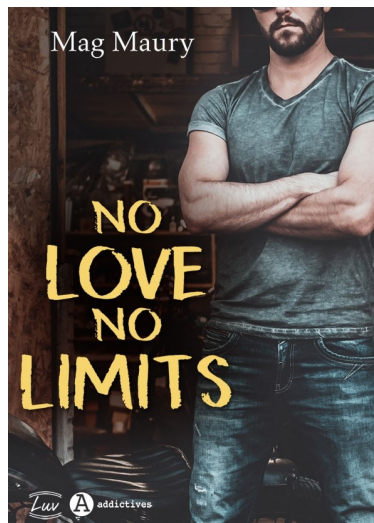
Ils n'auraient jamais dû se rencontrer, mais le chien de Marie provoque un accident qui bousille la moto de Lucas.

Et elle n'a pas les moyens de payer les réparations. Qu'à cela ne tienne, Lucas a une idée lumineuse !

Elle se fait passer pour sa copine, et il éponge sa dette. Simple, non ?

Sauf quand chacun est la plus grande tentation de l'autre...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Tu ne me résisteras pas !

Ancienne photographe et reporter, Julia a vu des horreurs. Entière, sincère et simple, elle dit tout ce qu'elle pense mais se cache derrière son humour et ses sarcasmes pour ne pas montrer son manque de confiance en elle. Les hommes ? Ce n'est pas au programme, tout ce qui compte à l'instant présent, c'est de mener à bien sa reconversion, loin des scènes de guerre et de famine : elle va diriger son premier film, avec Gabriel Cinnon dans le rôle-titre ! Mais Gabriel est tout ce qu'elle déteste : dominateur, coureur de jupons, indomptable... Il veut la séduire car elle lui résiste, et le tournage vire au cauchemar quand il lui propose un défi : celui de réussir à ne pas tomber sous son charme ! Entre attirance, désir et quiproquos, la nouvelle vie de Julia n'est finalement pas si simple !

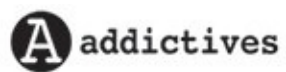
[Tapotez pour télécharger.](#)



Chloe Wilcox

**EXTREME LOVERS
(SAISON 1)**

Volume 2



1. Un Noël caniculaire

Aaron

« Viens en moi. J'ai envie de te sentir en moi. »
« Aaron, prends-moi... »

Je secoue la tête pour chasser le souvenir de la voix haletante de Kim. Ses voyelles liquides de plaisir. Ses consonnes un peu rugueuses. Son timbre grave, légèrement éraillé. Bordel, elle a une de ces voix ! Et sa façon d'onduler sous moi... Depuis quatre jours, ça m'obsède. Depuis qu'elle m'a réveillé à cinq heures pour me foutre à la porte de sa chambre d'étudiante.

« Hell, lève-toi. Lève-toi, je te dis ! Mon taxi arrive dans quinze minutes.
– Dans quinze minutes ? Mais c'est dans une éternité, ça. Laisse-moi dormir encore un peu, Fire.
– Non, pas question. Debout, fainéant !
– Pitié...
– Allez ! Je t'ai préparé un thé.
– Un thé ? Le jour n'est pas encore levé et tu veux me faire sortir du lit avec du thé ? Non mais tu m'as pris pour qui, Fire ? »

Le souvenir m'arrache un sourire. Notre échange musclé. Son rire voilé, sexy. Sa spontanéité de gamine. La façon dont elle n'a pas hésité à me balancer l'oreiller de Shelby en plein visage pour que je bouge. Cette nana est vraiment intrépide. Et drôle.

« Tu veux me faire sortir du lit avec du thé ? Non mais tu m'as pris pour qui, Fire ?
– Pour la reine d'Angleterre. Allez, Hell, ne m'oblige pas à employer la force.
– C'est vrai, j'avais oublié : tu fais du krav-maga¹... »

D'un coup, je remarque que Malicia, assise en face de moi, m'observe d'un air interrogatif. Il faut dire que depuis que je suis arrivé chez ma mère ce matin,

j'ai des moments où je décroche complètement de la conversation. Ma petite sœur, comme toujours perspicace, a l'air de s'en rendre compte.

Du moment qu'elle ne sait pas ce que j'ai en tête...

Depuis que Fire a pris son foutu avion pour Nullepart Lake, Michigan, je ne pense qu'au sexe. Je suis complètement en manque. Il faut dire que ne pas baiser pendant quatre jours, ça ne m'était pas arrivé depuis un bout de temps ! Je n'aime d'ailleurs pas cet état, j'ai l'impression d'être un lion en cage... Je voudrais vraiment évacuer un peu de cette tension...

... mais je n'y arrive pas.

Littéralement : j'en suis incapable. Je ne sais pas ce qui m'arrive. Poppy est passée à la maison hier, mais je me suis avéré incapable de... de la *satisfaire* – et moi aussi au passage. Pourtant, quand on a commencé à se chauffer, j'étais plutôt motivé. C'est le côté pratique avec Poppy : elle ne s'impose jamais et vient quand je le lui demande, on s'envoie en l'air, et si ensuite j'ai envie qu'elle dégage, elle le fait sans poser de questions. Mais quand hier, au moment de la désaper, j'ai vu ses seins perchés au-dessus de son ventre parfaitement plat, ses hanches saillantes, sa silhouette affinée par des régimes drastiques, j'ai débandé direct. Il faut dire que son corps soutient mal la comparaison avec celui de Kim. Poppy a de l'allure – c'est d'ailleurs pour ça qu'on la paie, et cher. Elle est belle, rien à redire ; elle a de la classe. Mais c'est clair qu'une fois à poil, pour moi, rien ne vaut les formes d'une fille comme Kim. Fire est tout ce dont un mec peut rêver. Je n'ai jamais vu une poitrine comme la sienne, à part dans les BD porno que je lisais plus jeune : un bonnet D incroyablement ferme, ultra-réactif aux caresses. Une taille fine. Un cul parfaitement rond. Une peau lisse et soyeuse. Des jambes interminables. Un tout petit bout de ventre adorable – et pas un de ces ventres de fille qui passe sa vie en salle et qui ressemble à G.I. Jane. Une chatte serrée et humide, aux muscles insoupçonnables qui s'actionnent au meilleur moment afin de vous procurer l'orgasme du siècle... Alors ouais, face à Poppy, j'ai eu une panne. La première de toute ma vie. Je ne me sentais pas fier après, d'autant que Poppy avait l'air de deviner parfaitement ce qui clochait. Elle a même commencé à me piquer une crise de jalousie qui (sur le moment) a achevé de me refroidir. C'est la première fois qu'elle se permet ce genre de truc depuis qu'on couche ensemble ! Pourtant, elle sait bien qu'elle et moi, on n'est pas un couple et qu'on ne le sera jamais : j'ai été clair là-dessus dès le départ.

D'une, je ne peux *pas* sortir avec quelqu'un. De deux, Poppy est une fille cool, je la trouve sympa et même touchante, mais ça s'arrête là. En la voyant partir en vrille, je n'ai pas pu m'empêcher de repenser à l'avertissement de Malicia il y a quelques jours :

« Ça crève les yeux que cette nana est amoureuse de toi. »

Est-ce que ma frangine a raison ? Je n'en sais rien, peut-être. Tout ce que je sais, c'est que si jamais notre deal ne convient plus à Poppy, il est temps d'arrêter ce truc entre nous. C'est d'ailleurs ce que je lui ai expliqué avant de la foutre à la porte... Mais rapidement après son départ, mon envie entêtante de sexe est revenue. Alors je me suis branlé, en pensant à Fire – même pas à son corps, non, mais à sa voix, légèrement rauque, qui devient pourtant cristalline quand elle jouit. À ses yeux, défiants la plupart du temps, mais qui se floutent au moment où elle décolle. Rien que d'y penser, ça me fout la gaule.

Putain, je suis grave.

En plein déjeuner avec ma mère et ma petite sœur !

Lamentable.

Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ? C'est Noël, merde ! Ce n'est a priori pas le moment idéal pour me monter un film porno dans la tête ! C'est décidé : j'arrête de penser à Fire.

Si j'y arrive...

– Maman, f'est trop bon les marrons glafés, se régale Malicia en se resservant de la bûche alors qu'elle a encore la bouche pleine.

Comme s'il comprenait ce que dit sa maîtresse, Heaven se redresse dans son panier et pousse un petit grognement approuvateur avant de retourner à l'os à mâcher que je lui ai apporté.

– Et toi, chéri, tu ne touches pas à ton assiette ? Tu n'aimes pas ? s'inquiète ma mère.

– Tu veux rire ? je la rassure en prenant une cuillerée. C'est le meilleur dessert que j'aie mangé de ma vie !

– C’est Jessica qui m’a donné la recette, sourit ma mère, rassurée.

Je fais le tour de la table pour lui donner un baiser sur la tempe.

– Tu es probablement la seule maman du quartier qui préfère faire sa propre bûche plutôt que d’en acheter une.

Je sais que pour elle, c’est autant un plaisir qu’une façon de réaliser des économies. Entêtée comme elle est, ma mère refuse de me laisser organiser Noël chez moi, ou même simplement prendre en charge les frais de la fête.

– Pas question, objecte-t-elle chaque fois que je le lui propose. D’une, Noël aura lieu dans la maison où vous avez grandi. De deux, quel genre de mère serais-je si je ne pouvais même pas offrir un Noël en famille à mes deux petits ?

Je sais que ça ne sert à rien de se battre contre Gillian Heller quand elle a une idée en tête. Je la laisse donc faire – et me venge sur les cadeaux.

D’ailleurs, en parlant de cadeaux...

– Malicia, tu ne veux pas aller voir si le Père Noël est passé ? je suggère.

– Non mais tu me prends pour une débile ? râle-t-elle en levant les yeux au ciel. Tu crois que j’ai quel âge ?

L’âge bête.

– Bon, espèce de petite emmerdeuse, dis-je en riant, tu ne veux pas respecter la tradition et aller danser autour du sapin en nous suppliant de te laisser ouvrir tes paquets ?

– Je n’ai pas fait ça depuis au moins...

– ... deux ans ?

Elle lève une nouvelle fois les yeux au ciel, exaspérée, puis se tourne vers le sapin pour lui jeter un coup d’œil blasé.

– Wa-ouh, fait-elle d’une voix volontairement morne en détachant chaque syllabe. Maman, Aaron, le Père Noël est passé. Est-ce que je peux ouvrir mes cadeaux, s’il vous plaît ?

On se lève tous de table avec nos assiettes à dessert à la main pour s'installer sur le confortable canapé familial, où ma mère aime servir le café pendant que nous déballons nos cadeaux. Obéissant à la tradition, Malicia commence. De ma mère, elle reçoit un grand pull vert qui a l'air à la fois chaud et doux, et une minijupe en similicuir. Vu la façon dont elle bondit de joie, j'ai hâte de découvrir la tête qu'elle va faire en découvrant mon cadeau.

– Aaron ! s'écrie-t-elle d'ailleurs en ouvrant le paquet. Tu es fou !

Malicia contemple, extatique, le petit Perfecto en cuir d'agneau, court et ajusté, que Loren m'a aidé à choisir. J'ai également ajouté quelques bijoux fantaisie à deux dollars pièce : je ne veux pas que ma petite sœur prenne des goûts de luxe. Mais un beau vêtement de qualité de temps à autre, ça ne peut pas lui faire de mal.

– Bon sang, frangin, il est sublime !

Je suis content de voir qu'il lui va comme un gant. Idem pour les petites bagues que je lui ai prises. Quant aux sautoirs et à la broche, ils ont l'air de lui plaire aussi.

– Il reste un dernier paquet, je fais en désignant le petit qu'elle a laissé passer.

Avide, ma sœur le déchire et s'empare du livre de poche qui s'y trouve.

– *Le cœur est un chasseur solitaire*, déchiffre-t-elle. Carson McCullers. C'est quoi, ce bouquin ? Ça parle de quoi ?

– D'une fille de 14 ans qui s'appelle Mick et qui est passionnée de musique. Du quartier où elle vit, des gens qui y traînent... Je l'ai lu quand j'avais ton âge et j'avais adoré. Mais je te préviens, c'est *dark*.

– Je n'ai pas de souci avec les histoires sombres, rétorque-t-elle exaspérée.

Je le sais bien, sœurlette.

– Alors ça devrait te plaire. Par certains aspects, Mick me fait penser à toi. Et aussi pas mal à moi...

C'est Donny qui m'a passé ce bouquin. Au collège et au lycée, je n'étais pas très bon élève mais j'adorais lire. Pas les romans au programme, ces pages

interminables à propos de trucs complètement déconnectés de mes préoccupations, mais les livres qui me parlaient de moi, de ce que je vivais à l'époque. Donny est dingue de lecture depuis que M^{me} Thompson nous a appris l'alphabet en maternelle. Il a toujours été le littéraire de la bande. Quand on est entrés en quatrième, il a commencé à me refiler ses bouquins. Ça allait des classiques de Stephen King aux poèmes de Dylan Thomas en passant par J. D. Salinger, Harper Lee... Des auteurs dont j'avais l'impression qu'ils me comprenaient.

- À toi, Maman, je fais. Ouvre tes cadeaux.
- Les enfants d'abord.
- J'ai passé l'âge d'être considéré comme un enfant, répliqué-je en souriant.
- Peut-être, mais tu restes *mon* enfant, objecte-t-elle avant de céder. Très bien... Malicia, passe-moi ce paquet, veux-tu ?

Ma mère tombe dans les bras de ma sœur en découvrant le vernis à ongles Chanel que lui a acheté cette dernière. Elle la remercie pendant au moins dix minutes avant d'ouvrir mon cadeau, emballé dans un petit paquet Dior : un large bracelet en or et émail rouge, qui colle parfaitement à son style bohème.

- Aaron, tu es fou !
- Aucun psychiatre n'a jamais vraiment réussi à le prouver, je plaisante avec un sourire en coin.

C'est à mon tour de découvrir à quel point les deux femmes de ma vie m'ont gâté.

- Malicia, où est-ce que tu as trouvé ça ? je m'extasie en examinant les deux vinyles que ma sœur m'a offerts – un disque de Charlie Parker et un autre de Chet Baker.

Je me suis mis à écouter un peu de jazz, récemment, alors son cadeau est vraiment parfait.

- Un magasin d'occasion dans Mission. Tu devrais aller y faire un tour un de ces quatre : ils ont de tout, c'est pointu.
- Merci, petite sœur, je fais en la prenant dans mes bras.
- De rien, grand frère.

Ma mère vise juste elle aussi en m'offrant un Polaroid – pas un de ces appareils moches comme le constructeur en fabrique depuis quelques années, non : un bon vieux Polaroid vintage, aux lignes carrées, authentique et solide.

Pourquoi est-ce que la première chose à laquelle je pense, c'est aux photos dénudées de Fire que je vais pouvoir prendre à son retour ?

Son retour dans... une vingtaine de jours environ. Il faut que j'arrête de partir du principe que j'en aurai encore quelque chose à foutre à ce moment-là ! Si ça se trouve, je serai déjà passé à autre chose.

Qui vivra verra.

Sur les coups de quinze heures, Shawn arrive avec sa mère et une bouteille de vin blanc pétillant. Gillian, Kerry et Malicia font sauter le bouchon pendant que Shawn et moi, on sort dans le jardin où Heaven court comme un fou. On lui lance une balle en discutant. Shawn en profite pour rouler un pétard : ma mère ne supporte pas qu'on fume à l'intérieur et il n'y a pas de dérogation, même à Noël. Évidemment, dès que l'odeur de *weed* se fait sentir, Malicia, comme dotée d'un sixième sens, débarque.

- File-moi une taffe, steup', demande-t-elle à mon meilleur pote.
- Tu veux rire ? je fais en fronçant les sourcils.
- Bah quoi ? Vous fumez bien, vous.
- Parce qu'on a plus de 18 ans et une prescription de mon généraliste, se moque Shawn.
- Vous fumiez déjà, à mon âge.
- Et regarde où ça nous a menés.
- À devenir un tatoueur cool ? Et un don Juan de pacotille ?
- Rentre, Malicia, je grogne, énervé de sa blague.

Le « pacotille » n'a jamais été autant mérité : si je n'arrive même plus à bander, je deviens quoi, moi ?

- C'est fou, ça ! proteste-t-elle. J'ai beau traîner avec ta bande, être amie avec la plupart de tes amis, tu me traites toujours comme un bébé !
- Parce que t'es quoi ? je me moque gentiment. Une adulte, peut-être ?
- Une femme, je te signale. Depuis que j'ai 12 ans. Tu veux voir mes

tampons ? Attends, j'en porte justement un... s'agace-t-elle en faisant mine de glisser sa main sous sa nouvelle minijupe.

– Mais putain, mais t'es dégueulasse ! rit Shawn.

– Ah, c'est pour ça que t'es relou, en fait ? je renchéris. C'est parce que t'as tes règles ?

– Vous êtes deux gros cons, grogne-t-elle avant de rentrer. Je vais boire un coup avec Maman et Kerry : elles ont beau être nées à l'ère du jurassique, elles sont plus cool que vous.

On s'esclaffe dès qu'elle referme la baie vitrée. C'est vrai qu'on est chiants avec elle. C'est vrai également qu'elle n'est plus un bébé ; elle est même en train de devenir une jeune femme. C'est pour ça que je suis terrifié : je connais les mecs, je sais ce qu'ils ont en tête quand ils voient une fille super mignonne et inexpérimentée. Je sais bien que je ne pourrai pas protéger indéfiniment Malicia, mais si je pouvais faire durer un peu son enfance... Ou du moins faire en sorte que la transition vers le monde des adultes soit douce...

– Tu t'inquiètes pour elle, hein ? remarque Shawn, perspicace. Remarque, je te comprends : c'est en train de devenir une vraie beauté, ta sœur.

– C'est une fille intelligente, je me rassure à voix haute. Je suis certain qu'elle peut faire les bons choix. Elle n'est pas comme moi à son âge ; elle est... plus mûre.

– Les filles sont comme ça, confirme Shawn. Mais les mecs, par contre...

– Arrête, tu vas me filer des cauchemars, je fais en lui lançant pour rire un coup de poing dans l'épaule.

Il se tient là où je l'ai frappé en se marrant.

– En parlant de beautés, dit-il en changeant de sujet. Tu sais, cette nana, Shelby – celle à qui Lukas a foutu un vent phénoménal à ta soirée. Tu crois qu'il aurait un problème avec le fait que je tente le coup ?

– Putain, Shawn, ne va pas sur ce terrain-là, je l'avertis. Lukas est déjà distant avec nous depuis qu'il est entré à la fac, pas la peine d'aller en plus marcher sur ses plates-bandes. Il y a un code d'honneur à respecter, mec.

– T'as jamais eu de souci pour piquer les meufs, toi, relève Shawn.

– Ouais, mais Lukas n'est pas comme moi, tu le sais bien. Ça faisait combien de temps qu'on ne l'avait pas vu choper une nana ?

– T'as raison, soupire Shawn. Bon, bah j' imagine que je vais devoir attendre

que tu en aies fini avec la rouquine pour pouvoir avoir ma part du gâteau.

J'ai beau savoir que c'est juste une remarque en l'air, je ne peux pas empêcher mes muscles de se tendre et mes poings de se serrer.

– Ne t'approche pas de Fire, Shawn, je l'avertis d'un air plus menaçant que je ne le voudrais.

Mon pote se tourne vers moi, les yeux écarquillés. Il est aussi surpris que moi par ma réaction. Il faut dire que, comme il l'a souligné, on partage tout depuis le jardin d'enfants, et cela inclut les filles. Il nous est même arrivé de nous taper certaines nanas en même temps. *Vraiment* en même temps. Pourtant, l'idée d'imaginer Shawn ne serait-ce qu'effleurer Fire s'apparente plus à de la torture qu'à autre chose.

C'est quoi mon problème, là ?

C'est le pétard qui me fait bloquer ?

– Pour l'instant, je veux la garder pour moi, j'explique en tentant d'avoir l'air de m'en foutre. Je n'ai pas... exploré toutes ses possibilités.

– C'est ça. Et quand tu vas la jeter, elle ne voudra de personne d'autre... s'esclaffe-t-il.

Putain, mais il est relou à insister comme ça !

J'essaie de sourire pour donner le change, mais j'ai l'impression que mes yeux lancent des éclairs.

– Eh ben ! ajoute-t-il sans s'étendre plus. Je comprends mieux pourquoi Poppy essaie de choper Donny depuis ce week-end : elle doit sentir que la fin de son règne approche.

– Ce serait cool qu'elle y arrive, ça me ferait des vacances, je lance dans l'espoir de réussir enfin à le faire changer de sujet. En même temps, je ne vois pas trop à quoi Poppy pourrait lui servir : c'est sa jambe qu'il a dans le plâtre, pas sa main droite. Il peut encore s'astiquer tout seul...

Shawn se marre et semble enfin oublier Fire.

– Au fait, tu vas à la soirée de Loren ce soir ?

La cousine de Donny organise une fête pour célébrer la fin de la convalescence de ce dernier. Il se fait enlever son plâtre demain.

– C’est notre dernière occasion de le voir danser d’un seul pied, blague Shawn.

– Je crois que je vais essayer de me ménager d’ici à la Grind For Life.

– C’est Noël, mec : t’es censé passer ce jour en famille !

– Et... ?

– Et devine quoi ? C’est nous, ta famille.

– Une famille, c’est aussi censé te soutenir et te tirer vers le haut, répliqué-je en riant. Pas te pousser au vice tout le temps.

– Franchement, ce n’est pas prendre un jour qui va te tuer, Hell...

– Tu sais bien que cette saison est particulière pour moi. Je suis à un tournant de ma carrière. Dans dix mois, je serai aux X Games : si je veux que mes concurrents mouillent leur froc avant Sydney, je dois tout rafler. Parcours sans faute.

Shawn sait que c’est pour ça que j’ai refusé tous les contrats qu’on m’a proposés depuis deux mois, même le film de Lewis : si je me disperse, les gens vont parler. Mes rivaux ont déjà tendance à m’attaquer sur le fait que la presse m’a surnommé « le beau gosse du skate » ou que les magazines commentent aussi bien mes fringues que ma façon de *rider*... Je sais ce que je vaudrais, je sais que je suis en train de devenir le meilleur, mais pas question que je donne des munitions aux équipes qui veulent m’abattre. Mon meilleur pote comprend tout ça. Il sait jusqu’où vont mon perfectionnisme et mon ambition.

– Tes concurrents, ce sont de petits branleurs et de grandes merdes. Tu veux leur fermer leur gueule ? Devance-les : balance une vidéo au moment des inscriptions en mars pour annoncer ta participation, un truc tellement ultime qu’ils seront bien obligés de la boucler ou s’ils l’ouvrent, ce sera pour reconnaître que t’es le meilleur.

– Une vidéo ultime par rapport à quoi ? Tout a déjà été fait, je déclare en écrasant le cul de joint dans un cendrier.

– Justement : il est temps de prouver au monde entier que toi, Hell, tu le fais mieux que personne. Tu vois l’esprit ?

Je ris en lui donnant une tape dans le dos. Shawn croit en moi plus que quiconque – parfois plus que moi-même. Si son job chez Bay Tattoo ne lui prenait pas le plus clair de son temps, je l’embaucherais direct comme manager.

– Je vois surtout que si jamais tu veux que je vienne ce soir, il faut que j’aille skater un peu avant. C’est pas le moment de rater un jour d’entraînement. T’as ta planche avec toi ?

– Toujours, mon pote. Toujours.

– Heaven ! appelé-je. Viens, mon chien, on va se balader.

Immédiatement, Heaven lâche la balle avec laquelle il était en train de jouer au fond du jardin et accourt vers nous, tout excité. Alors qu’on rentre dans le salon, il trotte derrière moi.

En nous voyant attraper nos parkas, nos mères protestent un peu : on les rassure en leur rappelant qu’on se verra tout à l’heure à la fête. Elles sont comme cul et chemise avec Jessica Morello, la mère de Loren et tante de Donny.

– Vous allez où, les gars ? s’enquiert Malicia. À l’entrepôt ou au skatepark ?

– J’ai plus envie de *streeter*² aujourd’hui. Avec Noël, les rues doivent être désertes.

– Tu sais quoi ? On devrait aller traîner du côté de Fort Miley. Ça fait des siècles qu’on n’a pas skaté ce spot, remarque Shawn en me filant une claque dans le dos.

– Attendez, fait Malicia en enfilant ses baskets Supra. Je viens avec vous.

Pendant qu’elle va chercher sa planche, un modèle unique, signé GNARLY, dessiné par mes soins et réalisé par Casper pour son treizième anniversaire, je vérifie vite fait mon portable. Avant de passer à table tout à l’heure, j’ai envoyé un texto à Fire. Comme un putain de Roméo à la con.

Si après, elle se fait des films, je pourrai toujours me plaindre, tiens.

Je suis tellement con parfois...

[Merry Xmas, Fire.

J’espère que tout
se passe bien, dans

le froid Michigan. H]

Impossible de ne pas remarquer la petite coche en bas du message, suivie de la mention « vu ». Impossible aussi d'ignorer qu'elle n'a pas répondu.

De quoi je me plains ? C'est sans doute mieux comme ça.

On ne va pas non plus commencer à s'échanger frénétiquement des SMS. Sinon c'est quoi, l'étape d'après ? Je l'appelle « ma puce », je la présente à ma famille ?

Déjà que mes potes la connaissent...

[1](#) Méthode d'autodéfense combinant boxe, muay-thaï, judo, ju-jitsu et lutte.

[2](#) Type de skate qui se pratique dans la rue, en interaction avec le mobilier urbain.

2. Blue Christmas, White Lies³

Kim

Comment mes parents ont-ils pu faire ça ? Comment ?

Pire : comment Will a-t-il pu les laisser faire ? Recevoir les Jensen à la maison aujourd'hui, c'est... c'est...

C'est une catastrophe.

J'avais pourtant averti ma mère que Will et moi faisons une pause, le temps de réfléchir à l'avenir de notre relation ! Lui apprendre la nouvelle dès mon arrivée jeudi m'a d'ailleurs semblé plus difficile encore que de l'annoncer à Will sur Skype. Belinda Jensen est la seule amie de ma mère. C'est pour ça que je me suis confiée à Maman pour une fois : pour prévenir ce genre de désastre.

– Tu es incroyable, m'emporté-je. Moi qui pensais qu'en quittant la maison, j'arriverais enfin à te faire me voir comme une adulte !

– Mais enfin, ma chérie, que voulais-tu que je fasse ? On parlait depuis des mois de passer Noël tous ensemble : je n'allais tout de même pas les désinviter ! Et puis de toute façon, je ne comprends pas ton histoire de « pause » : une relation, ce n'est pas comme une vidéo. On ne peut pas arrêter, reprendre, rembobiner à volonté !

– Je le sais bien, Maman, fais-je en tentant de me calmer. Mais parfois, il arrive qu'on soit perdu. Tu peux comprendre ça, quand même ?

– Tout comme tu peux comprendre que tes choix me mettent dans une situation délicate vis-à-vis de Belinda.

– Écoute, Maman, déclaré-je après une grande inspiration. Je veux que tu réalises que mes choix sentimentaux n'ont rien à voir avec Papa et toi, pas plus qu'ils n'ont à voir avec votre relation avec les Jensen. C'est ma vie et je la gère comme je le peux. Peut-être pas comme vous le voudriez mais je trouve que je ne m'en sors pas si mal, étant donné...

Non. Non, je n'évoquerai pas l'accident.

Pas aujourd'hui.

– ... étant donné mon entrée en fac, déclaré-je en rectifiant le tir, la vie sur le campus, et le fait que Will et moi vivons à quatre mille kilomètres l'un de l'autre.

– Mais à Thanksgiving, tout avait l'air d'aller si bien ! Jamais je n'aurais imaginé que...

– ... que tu auras besoin de me consulter avant de décider de fêter Noël avec la famille de mon petit ami ? Que tu auras au moins dû m'avertir ? Surtout durant ces quatre derniers jours où je t'ai mise au courant de la situation ?

– Hey, Pumpkin, intervient mon père. Mollo sur les sarcasmes.

– J'ai dû penser que passer ce moment tous ensemble nous ferait du bien, lâche ma mère en pliant négligemment un torchon de cuisine.

Typique de ma mère, ça ! Elle fait comme si elle pensait à moi mais la vérité, c'est qu'elle a peur que ma rupture avec Will ne lui nuise à *elle*. Et plus précisément aux finances de la famille.

Elle me prend pour qui ? Elle croit que je n'y ai pas pensé de mon côté ?

Depuis que les affaires tournent au ralenti, les Jensen aident mes parents. D'ailleurs, les seuls clients qui fréquentent encore le restaurant sont des relations de Peter et Belinda. Peter Jensen gère les portefeuilles financiers du Tout-Sylvan Lake, il fait partie des personnes les plus respectées de la région. Pourtant, même l'amitié des Jensen n'a pas pu empêcher mes parents de devenir des parias après l'accident.

Et ça, c'est ma faute.

Le fait qu'ils ne voient presque plus personne, qu'ils soient traités en pestiférés, que leur affaire soit en train de s'effondrer : tout est ma faute.

Alors les conséquences d'une rupture, bien sûr que j'y ai pensé.

Mais j'ai aussi et surtout pensé à moi, pour une fois. Will est la personne dont je suis la plus proche au monde et je ne veux pas le perdre, Hell ou pas Hell ! Et puis ce n'est pas comme si Aaron Heller risquait un jour de devenir mon petit

ami, il s'est montré très clair à ce sujet. Non seulement Hell ne veut pas d'une relation, mais je ne suis même pas certaine qu'on va se revoir un jour ! Il n'a rien dit à ce sujet en me laissant grimper dans mon taxi l'autre matin et depuis, il ne m'a donné aucune nouvelle. Je ne lui en ai pas donné non plus : pas question d'avoir l'air collante ! Et puis après ce qu'il m'a expliqué dans ma chambre, je ne suis pas certaine que j'aie le droit de le contacter...

« Il faut que tu sois sûre, Fire. Sûre que ce que j'ai à te donner est suffisant. »

Le souci, c'est que je n'en suis vraiment pas sûre. Sur le moment, je ne lui ai rien dit parce que... eh bien, parce que je suis lâche, j'imagine. Une petite trouillarde qui n'ose pas assumer ce qu'elle ressent.

Ou tout simplement une idiote qui ne sait même pas ce qu'elle ressent ?

Certes, Hell me chavire. Il m'attire inexorablement. Mais je ne le connais pas ! La seule chose que je sais de lui, c'est que je ne dois rien en attendre ! Alors oui, me séparer de Will n'est pas une décision facile à prendre, loin de là. Je suis terrifiée par l'avenir. Terrifiée à l'idée de me réveiller dans une semaine, un mois, un an, en réalisant que Will était l'homme de ma vie... Mais malgré cette peur, je suis obligée d'admettre que mes sentiments pour Will ont évolué, et pas dans la bonne direction. Depuis combien de temps ? Depuis mon déménagement en Californie ? Depuis l'accident ? Je l'ignore mais j'ai l'impression que tout ce qu'il reste de notre couple, c'est un système de soutien, un partenariat. C'est bien sûr important d'avoir ça dans une relation amoureuse...

Mais ce n'est pas suffisant... si ?

Avec Hell, au moins, je me sens vivante. Ce que je ressens pour lui est violent, déstabilisant, mais c'est aussi puissant, vivant et... bon. Terriblement bon.

Alors évidemment, je ne peux pas être lâche. Continuer avec Will quand un autre me fait éprouver ce que je devrais ressentir pour mon petit ami.

Même si en réalité, ça m'effraie de voir ma vie changer aussi vite.

Quand je repense à ce jour, fin août, où je me suis installée à Berkeley !... Je

me revois, affolée, perdue dans ce campus immense qui à lui seul fait déjà le double de la superficie de Sylvan Lake. Et ma rencontre avec Shelby... ! Seigneur, j'ai bien cru que jamais je ne pourrais supporter cette cohabitation. Je trouvais ma coturne bruyante, intrusive ; je détestais sa façon de se changer devant moi, de dormir à poil, sans compter le raffut qu'elle faisait chaque fois qu'elle rentrait bourrée d'une soirée. Le soir où elle a ramené un garçon dans la chambre pour s'envoyer en l'air en pleine nuit, j'ai bien cru qu'on allait en venir aux mains elle et moi ! On s'est hurlé dessus pendant une bonne heure, traitées de tous les noms, avant qu'elle ne décrète une assemblée extraordinaire. Elle a pris son bloc-notes et on a passé le reste de la nuit à établir les règles de notre cohabitation avant d'aller prendre un petit déjeuner ensemble pour sceller notre accord. Et depuis...

Depuis, elle a changé ma manière de voir le monde.

Shelby m'a transformée avec sa joie de vivre, sa façon d'exister comme elle l'entend, de se foutre du regard des autres. Elle m'a transformée avec sa générosité, son humour, son irrévérence. Et, comme elle ne sait rien de mon passé, elle ne me considère pas comme... diminuée. Dysfonctionnelle. Elle ne part pas du principe qu'après avoir traversé ce que j'ai traversé, je dois forcément être un peu dingue. Elle me prend telle que je suis ; elle me laisse la possibilité de me réinventer. Avant de la rencontrer, je ne réalisais pas à quel point j'avais besoin de ça !

J'adore aussi l'ambiance studieuse de Berkeley. Le fait que personne ne me considère comme bizarre ou snob sous prétexte que je participe en classe, que je passe beaucoup de temps à la bibliothèque ou que je peux plancher jusqu'à cinquante heures sur une dissert'. Bien sûr, le rythme est soutenu et c'est parfois difficile. Bien sûr, ce n'est pas comme au lycée où j'avais systématiquement des A+. Mais la plupart de mes travaux ont jusqu'à présent reçu de bonnes notes et des appréciations positives. Je commence à avoir des amis, à rencontrer du monde... La seule chose qui me manque, en réalité, c'est un petit boulot – et je compte bien m'en dégoter un dès mon retour sur le campus. J'ai travaillé au Marathon Gas, dans le resto de mes parents ; je sais me servir d'une caisse enregistreuse et sourire aux clients. OK, ce n'est pas grand-chose, mais c'est mieux que rien... Il y a bien un endroit dans la région de la baie de San Francisco où on a besoin d'une fille souriante et travailleuse !

En parlant de sourire...

Il est temps que j'affiche mon plus beau modèle : la sonnette vient de retentir. Alors que la porte s'ouvre, les questions se bousculent dans ma tête. Comment suis-je censée me comporter ? Est-ce que Will et moi, on doit se faire la bise ? Que savent exactement les Jensen de notre situation ? Heureusement, Belinda et Peter sont tellement occupés à embrasser mes parents, à leur tendre des sacs remplis de nourriture et de cadeaux, que personne ne remarque le rapide et discret baiser que Will me donne sur la joue, ni le fait que je l'entraîne immédiatement à part.

- Will, je suis désolée : je ne savais pas que ma mère...
- Ce n'est pas grave, me coupe-t-il à voix basse. Je suis simplement heureux de te voir, même si j'aurais aimé que tu me contactes plus tôt.
- J'allais t'appeler, vraiment, me justifié-je piteusement. Je sais qu'il faut qu'on parle mais...
- ... mais ce n'est pas le moment, décrète-t-il en posant sa paume sur ma joue comme il en avait l'habitude et en me regardant avec tendresse.

Je me raidis légèrement. Comment ce geste, si familier et si doux il y a peu, peut-il aujourd'hui me paraître si intrusif ? Ce n'est pas sensé, je le sais, et ce n'est pas juste pour Will, alors j'essaie de ne rien laisser paraître.

– C'est Noël, ajoute-t-il en quittant ma joue et en prenant ma main dans la sienne. Mon seul objectif, aujourd'hui, c'est de m'empiffrer de la cuisine de ton père. Ne t'en fais pas, ça va bien se passer.

Je lui laisse ma main et lui souris, avec gratitude malgré le côté inconfortable de la situation – nos parents qui bavardent, nous deux qui faisons semblant que rien n'a changé, ma main dans la sienne. Will est vraiment quelqu'un de bien. Je ne peux m'empêcher de penser que si je ne lui avais pas plombé son année de terminale avec tous mes problèmes, il aurait sans doute pu obtenir une bourse sportive dans n'importe quelle fac de Californie. Que se serait-il passé, alors, entre nous ?

Est-ce que j'aurais quand même fini par coucher avec un mauvais garçon couvert de tatouages qui m'a clairement dit qu'il ne voulait pas d'une relation ?

Est-ce que... Est-ce que j'y aurais pris autant de plaisir ?

– Ah ! vous êtes là, les enfants, fait mon père en débarquant avec un plateau d'amuse-gueules faits maison, suivi de près par Belinda, Peter et ma mère, qui portent respectivement un magnum de champagne, six coupes et un saumon fumé entier.

Will leur emboîte le pas en feignant la décontraction. À cet instant, mon téléphone vibre dans la poche de mon élégant pantalon taille haute en laine noire. Le nom de Hell s'affiche. Mon cœur bondit alors que j'ouvre le message.

[Merry Xmas, Fire.
J'espère que tout
se passe bien, dans
le froid Michigan. H]

Non. Non, ce n'est pas le moment de répondre.

Même si je crève d'envie de lui écrire, je pose mon téléphone sur le buffet de la salle à manger, puis rejoins mes parents autour de la table basse du salon, la main de mon ex toujours dans la mienne.

À mon grand soulagement, l'apéro ainsi que le déjeuner se passent très bien. Les Jensen prennent des nouvelles de mes partiels, mes parents demandent à Will comment les siens se sont passés, on parle de nos vies sur le campus et on arrive brillamment à éviter les sujets désagréables – la politique, les ruptures ou la corrélation évidente entre le Hummer que Peter vient d'offrir à son fils et le réchauffement climatique. Will a raison : c'est Noël. C'est un jour de trêve. Mon père a fait rôtir une délicieuse oie, ma mère a acheté un énorme sapin touffu, la compilation des meilleurs chants de Noël que j'avais faite quand j'avais 12 ans tourne en boucle... Tout a l'air si parfait que c'est facile de prétendre que ça l'est réellement. Et puis le dom-pérignon aide à se sentir bien.

Le texto d'Aaron aussi.

Par ailleurs, la situation entre Will et moi, entre ma mère et moi, a beau être

compliquée, ça n'empêche pas la magie de Noël. La joie sur le visage de ma mère lorsqu'elle découvre les moufles que je lui ai tricotées, ou celle de mon père lorsqu'il ouvre l'enveloppe contenant deux places pour aller voir dans deux mois une nouvelle mise en scène acclamée d'Edward Bond, son auteur dramatique préféré, à Detroit. Je reçois de leur part une superbe robe bleu cobalt, courte, avec un col bateau, de discrètes épaulettes et des manches trois quarts.

– C'est tout à fait ta couleur, constate ma mère, satisfaite.

C'est vrai que cette nuance me va bien. Elle se marie avec mes yeux et fait flamboyer mes cheveux. Je remarque une autre boîte, petite, carrée, de type boîte à bijoux, et tends ma main vers elle, gênée, en me disant que mes parents n'auraient pas dû faire tant de folies vu leurs finances.

– Qu'est-ce que c'est ? demandé-je joyeusement en l'ouvrant.

Oh non, c'est pas vrai...

J'en retire un pendentif en platine en forme de cœur, avec un brillant au milieu, et comprends tout de suite qu'il ne s'agit pas d'un autre cadeau de mon père et ma mère.

– Will, déclaré-je alors que ma voix s'étrangle. Tu n'aurais pas... Je n'ai pas...

Will me regarde en écarquillant les yeux et en faisant un discret signe de tête vers ses parents, comme pour me signifier : « Ne gâche pas tout. Tu fous déjà en l'air ma vie et la tienne, ne ruine pas Noël en plus. »

– ... Je n'ai pas eu le temps de te trouver quoi que ce soit, mens-je en tentant de masquer mon émotion. Je suis désolée. Ces foutus exams...

– Ce n'est pas grave, me rassure Belinda à la place de son fils en posant une main rassurante sur la mienne. Je suis sûre que Will comprend : une université comme Berkeley, c'est très exigeant. Tu as déjà été très gentille de prendre quelques jours pour nous recevoir à Thanksgiving. Tu ne peux pas tout faire ! Et puis c'est évident que tu trouveras quelque chose avant le jour de l'An...

Belinda fait bien sûr référence au grand réveillon de la Saint-Sylvestre que les Jensen organisent chaque année. J'ouvre la bouche sans trouver quoi dire. Quand

et comment suis-je censée leur annoncer que je ne serai pas là ? J'aime beaucoup Belinda ! J'ai plus de mal avec Peter, cet homme d'affaires chevronné et distant, mais la mère de Will ? C'est un ange. Une brillante avocate qui a étudié à Harvard. Avant Will, ils ont perdu un bébé – une mort subite du nourrisson. Un drame injuste et inexplicable. Belinda a toujours cru que c'était sa faute ; que si elle s'était plus ménagée durant sa grossesse, rien ne serait arrivé. Les médecins ont eu beau lui assurer le contraire, je sais qu'une part d'elle culpabilise encore aujourd'hui. Aussi, quand elle a appris qu'elle était de nouveau enceinte, elle a décidé d'arrêter de travailler. Bien sûr, une hyperactive comme elle n'est pas restée les bras croisés pendant dix-neuf ans : elle s'occupe des événements du Rotary-Club, elle fait depuis quatre ans du consulting dans les ressources humaines... Même si elle savait que mon admission risquait de m'éloigner de son fils, elle m'a écrit une superbe lettre de recommandation pour mon entrée à Berkeley. Bref, elle croit en moi, en ma relation avec Will, et je déteste l'idée de la décevoir ou lui faire de la peine.

– Kim n'a pas à m'offrir de cadeau : le simple fait de l'avoir dans ma vie est suffisant, déclare soudain Will, coupant court à mes pensées.

Je le regarde, les yeux ronds. Est-ce qu'il joue la comédie ? Ou est-il possible qu'il... qu'il croie que... ?

Est-ce qu'il croit que nous allons nous remettre ensemble ? Que tout ça n'était qu'une crise passagère ?

– Tiens, chérie, fait-il en me prenant le collier des mains pour l'accrocher à mon cou, laisse-moi faire. Voilà... Parfait.

Il ajoute un petit baiser dans ma nuque et pose ses deux mains sur mes épaules, comme si de rien n'était. Je n'ose pas penser qu'il fait ça pour me punir en me mettant mal à l'aise. On dirait plutôt qu'il est en plein déni ! Je me tourne pour chercher son regard et, en voyant le sourire heureux qu'il affiche, je sens mes yeux s'embuer. Il a l'air sincère – non : je suis certaine qu'il l'est, je le connais trop bien. Je sais que je devrais prendre sur moi, que je n'ai aucun droit de pleurer, surtout pas devant nos parents, mais c'est plus fort que moi : quand je pense à la peine que je vais lui faire quand nous allons parler, mes larmes débordent.

- Excusez-moi, déclaré-je en me levant précipitamment pour courir à l'étage.
- Kim ? m'appelle ma mère en m'emboitant le pas. Est-ce que ça va, chérie ?

C'est le détail de trop : j'explose en sanglots dès que j'atteins le palier et, morte de honte, fonce m'enfermer dans la salle de bains.

Bon sang, je me déteste.

Je trouve haïssable de faire un drame pareil, de pleurer comme une gamine alors que c'est moi qui fous tout en l'air, moi qui quitte Will, moi qui ne l'aime plus, moi qui l'ai trompé.

– Kim ? s'inquiète ma mère en toquant doucement à la porte. Chérie... Ouvre-moi. Parle-moi.

Mais je n'arrive pas à lui obéir : je me sens incapable de l'affronter maintenant, alors que je me sens à la fois terriblement coupable de gâcher Noël et furieuse contre elle qui a orchestré ce désastre.

– Chérie... insiste-t-elle encore alors que je me passe de l'eau sur le visage et tente de me ressaisir.

– Madame Abbott, résonne soudain la voix de Will derrière la porte close, je crois qu'il faut que Kim et moi parlions. Vous pouvez nous laisser, s'il vous plaît ?

– C'est quand même dingue de se retrouver ici justement aujourd'hui, soupire tristement Will. Justement aujourd'hui. Tu ne trouves pas ?

Il fait référence au Big Boy, le café attendant à la station-service où nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre l'été où nous avons travaillé ensemble. Il a fallu que ce soit le seul endroit de la ville ouvert le jour de Noël ! C'est affreux que les circonstances me forcent à rompre pour de bon à l'endroit où tout a commencé !

Le destin est parfois cruel. Je peux les revoir, ce Will et cette Kim de tout juste 16 ans, en train de s'asperger l'un l'autre avec l'eau savonneuse dont ils

étaient censés se servir pour laver les voitures, en train de se cacher sous le comptoir près de la caisse pour s'embrasser, en train de se peloter passionnément dans la salle de pause, au beau milieu de la nuit, dans le secret le plus total. Je me revois, moi, le cœur battant, quand un matin, alors que nous nous étions retrouvés épuisés sur le parking après une nuit de travail, au milieu des camions en transit vers le Canada, alors que l'aube explosait au-dessus de nous dans un mélange de rose et d'or, Will m'a avoué, vidé comme après un long combat contre lui-même, qu'il était amoureux de moi. Mon cœur avait battu si fort !... Je l'aimais tant, moi aussi... Tout était beau alors, même le décor de ce restoroute minable où nous sommes aujourd'hui attablés, en train de nous séparer, et je ne peux m'empêcher de me demander où va l'amour quand il s'en va... Dans la nature, rien ne se perd, tout se transforme. Est-ce que la règle est la même pour les histoires de cœur ?

– Bien, conclut-il, les yeux gonflés de larmes retenues. Tu es certaine, alors ?
– Non, hoqueté-je. Comment est-ce que je pourrais être sûre, Will ? Depuis deux ans et demi, tu es ma boussole.

Je n'aurais pas dû dire ça : les mots rendent la situation trop réelle, trop cruelle, et de nouveau mes larmes débordent.

– Je suis désolée, bégayé-je, je suis vraiment désolée, je ne sais pas pourquoi je fiche tout par terre comme ça...

Will se lève de sa chaise, fait le tour de la table, me prend dans ses bras et me berce, une fois de plus prêt à tout pour me consoler. Dans ses bras forts de sportif, je me sens tellement à ma place que j'hésite un instant à tout lui avouer, ma rencontre avec Hell, mon infidélité, dans l'espoir qu'il trouve la force de me pardonner et que nous puissions tout recommencer... mais quelque chose me retient, et je sais très bien ce que c'est. Même si je me montrais honnête, même si Will acceptait cet écart, je serais incapable de lui jurer que je ne recommencerais pas dès la rentrée. Je suis incapable de promettre à quiconque que je ne recoucherai pas avec Hell s'il en a envie.

– Si jamais tu changes d'avis... glisse Will à mon oreille après m'avoir embrassée à la tempe.

Il fourre un objet dans ma main. Je reconnais le contact froid, lisse, du

pendentif qu'il m'a offert tout à l'heure. J'ouvre ma paume, contemple tristement ce cœur qui ne veut plus rien dire du tout.

– Tu sais que je t'aime, Kim, et même si j'ai mis longtemps à m'en rendre compte, je sais à présent que je t'aimerai toujours...

– Non, le coupé-je en lui rendant son cadeau. Je ne changerai pas d'avis, Will. Il faut que tu passes à autre chose. C'est vraiment fini, je ne reviendrai pas.

En réalité, rien n'est moins sûr. J'ai conscience qu'il y a de fortes chances pour que d'ici à quinze jours, je revienne en rampant. Mais même si je doute de mon choix, je ne peux pas le laisser espérer ! Je ne peux pas lui faire subir ma valse d'hésitations, c'est trop cruel. J'ai déjà été assez égoïste en me refusant à rompre directement avec lui quand je savais pourtant que j'allais coucher avec Aaron.

Alors je mens. Je lui cache mes doutes, et le fait qu'il y a quelqu'un d'autre. Ce n'est pas pour être malhonnête mais pour lui épargner toute peine superflue, toute humiliation inutile. Je sais que ma conscience va me torturer dans les temps qui viennent, que la tentation de tout lui avouer sera forte, surtout si nous essayons de devenir amis... Mais je dois prendre sur moi. Une dernière fois, essayer de faire quelque chose de bien et de généreux pour lui.

– On devrait y aller, Will, déclaré-je avec douceur alors que nous sommes encore enlacés. Mes parents vont m'attendre, et les tiens aussi.

– Tu as raison, répond-il d'une voix étranglée. Mais je crois que... je ne peux pas... je ne peux pas faire le chemin avec toi jusqu'en ville, marcher à tes côtés, puis te laisser sur un trottoir comme si de rien n'était. C'est au-dessus de mes forces, avoue-t-il.

– Alors pars d'abord, soufflé-je. Pars maintenant.

Comme s'il avait attendu tout ce temps mon autorisation, ses bras desserrent leur étreinte. Il se retourne, attrape sa parka fourrée, met son bonnet, ses gants, son écharpe, puis sans se retourner se dirige vers la porte. La clochette de l'entrée tinte, une bourrasque froide s'engouffre dans le café, emportant mon premier amour avec elle... Ça y est, il est parti. Je m'effondre pendant dix minutes, en versant de grosses larmes lourdes dans ma tasse de café intacte. La serveuse s'inquiète pour moi : je la rassure en hoquetant puis paie la note en lui laissant un généreux pourboire – après tout, c'est Noël. Quand assez de temps a

passé, je me lève, me rhabille, et sors à mon tour.

Dehors, il fait nuit noire et il neige. Mon ventre gargouille. Quelle heure peut-il bien être ? Je sors mon téléphone : vingt heures vingt-cinq. Will et moi avons passé presque six heures à parler de tout, de rien, à dire au revoir à notre histoire. C'est peu, six heures, quand ce sont les seules qu'il nous reste.

Sans réfléchir, mon pouce glisse sur l'appareil pour le débloquent et je retourne lire le SMS de Hell, laissé sans réponse. Sans doute cherché-je dans ce texto un peu de réconfort. Que lui dire à présent ? Quoi lui raconter ? Que c'est un Noël horrible, que j'étais dans les bras d'un autre à pleurer il y a un quart d'heure, que j'ai le cœur brisé ? Qu'une part de moi aimerait remonter le temps, m'empêcher d'aller à cette fête horrible où je l'ai rencontré et où tout a basculé ? Non, bien sûr que non : c'est ma peine, mon histoire ; c'est à moi de gérer. Je regarde autour de moi, ce blanc, à perte de vue, et les lumières dansantes des phares sur la bretelle d'autoroute filant jusqu'au Canada. Cette neige épaisse, qui tombe en continu du ciel et qu'il n'a peut-être jamais vue en vivant en Californie. Je me retourne, prends une photo de la trace de mes pas, nette, bien dessinée, et la lui envoie. Quand, dix minutes plus tard, alors que je suis encore en train de marcher, les poings fourrés dans les poches de ma doudoune, mon téléphone vibre, mon cœur tremble. Je sors l'appareil : c'est un message d'Aaron. Une photo de l'empreinte de ses chaussures sur le sable. Je souris. Malgré ma peine, je souris. Et, en sentant ma poitrine se gonfler d'espoir comme une voile au vent, je tape :

[Tu es où ?]

[À North Beach, chez Loren,
la cousine de Donny. Tu te
souviens d'elle ? Tu l'as déjà
vue chez moi. Ses parents et elle
donnent une fête en l'honneur
de sa guérison.]

Je pianote en souriant :

[Moi qui croyais naïvement
que Noël servait à célébrer

la naissance de Jésus-Christ
notre Sauveur et non la
résurrection de Donny...]

[Donny n'est peut-être pas mort
pour nos péchés mais il a été
hospitalisé pour qu'on puisse
finir dans un lit toi et moi, et je
tiens à lui manifester mon absolue
reconnaissance. Et puis je te rassure :
j'ai quand même un vague sens
de la tradition.]

Son texto est immédiatement suivi d'une photo de Malicia, tout sourire, dans
les bras d'une femme d'environ 45 ans qui lui ressemble comme deux gouttes
d'eau. Mon cœur s'accélère.

Sa famille.

À sa façon, Hell me fait entrer dans sa vie...

[Ta mère ?]

[La seule et unique. Et toi, comment
se passe ton Noël ?]

J'hésite puis tape finalement :

[Il est mouvementé.]

[Tu me raconteras à ton
retour ?]

C'est peut-être idiot mais le fait qu'il écrive noir sur blanc qu'on va se revoir
suffit à allumer au fond de moi une petite, toute petite lueur d'espérance. Envers
lui, envers mon avenir, envers ce qui m'attend quand je rentrerai chez moi.

En Californie, chez moi.

Loin de Sylvan Lake et de mes souvenirs douloureux.

Peut-être est-ce aussi pour en finir définitivement avec le passé que j'ai pris cette décision. Peut-être est-ce pour le mieux.

Je tape, sans pouvoir m'empêcher de sourire :

[D'accord. Je t'embrasse, Hell.]

[Moi aussi, je t'embrasse, Fire.]

[3](#) « Noël déprimant et petits mensonges ».

3. Mes semaines en apnée

Aaron

Les aéroports me dépriment toujours, avec leur décor à mi-chemin entre une dystopie futuriste et une télé réalité d'enfermement. Ils me rappellent les *Hunger Games*. Comme dans ces bouquins, le monde y est divisé en plusieurs niveaux. Le niveau des riches, où ces derniers patientent dans un fauteuil club alors qu'une bonasse tirée à quatre épingles leur sert un *ristretto*. Le niveau des moins riches, où il faut attendre le cul vissé à une banquette inconfortable à côté de gamins qui braillent, en bloquant sur une moquette de merde ou en lisant un magazine à la con, le tout en buvant un *latte* citrouille « spécial machin » de chez Starbucks servi par une étudiante désabusée. Le niveau des prolos, qui lui se trouve en dehors de la zone d'embarquement. Ce sont les chauffeurs de taxi, de VTC, les agents d'entretien, les cons qui ne sont pas partis mais qui viennent juste chercher quelqu'un. Pour eux, pas de luxe, pas de boutiques aseptisées : juste un Taco Bell et un distributeur de café instantané contre lequel ils peuvent toujours s'appuyer s'ils sont fatigués de rester debout.

J'ai une grande expérience des aéroports, je prends l'avion au minimum toutes les six semaines. J'ai fini par voir à quel point, derrière les jolies vitrines, la société de consommation y joue un condensé de tout ce qu'elle a de plus dégueulasse. Dans cette interzone lisse et vide, le seul moyen de s'occuper, d'avoir le sentiment d'exister, est de s'acheter des trucs inutiles, du parfum, des cartouches de cigarettes, des Chupa Chups géantes, le tout prétendument détaxé.

C'est pour ça que je préfère attendre sur le parking.

Ici au moins, je peux fumer, adossé à ma Mustang, en espérant calmer ma nervosité. J'ai bien cru que j'allais arriver en retard : au moment de partir, je me suis souvenu que je devais changer mes draps.

Putain, mais qu'est-ce qui m'arrive ?

Ce n'est quand même pas mon genre de me mettre dans des états pareils pour une nana ! Pas mon genre de venir la chercher à sa descente de l'avion – « Surprise, chérie, regarde qui vient t'aider à porter tes valises ? » Pourtant, quand elle m'a envoyé avant-hier ce SMS pour me dire qu'elle serait de retour le 14 janvier, je me suis tout de suite décidé. Ce n'est quand même pas ma faute si je suis en manque ! Trois semaines sans baiser, j'en peux plus.

Ce ne sont pourtant pas les occasions qui ont manqué. Je me suis fait chauffer par un paquet de nanas, et des pas mal en plus, mais je n'ai pas été plus loin qu'une pipe laborieuse dans les chiottes d'un bar, administrée par une serveuse pourtant absolument ravissante et dévouée. Le seul souci, c'est que pour réussir à finalement jouir, j'ai été obligé d'imaginer que c'était la langue de Kim et sa bouche autour de ma queue. Putain, qu'est-ce qui m'arrive ? Je passe mon temps à avoir la gaule mais chaque fois que je dois passer à l'action avec une fille, ma libido se fait la malle. À la limite, je préférerais être mort en dessous de la ceinture, parce que j'ai beau ne rien pouvoir faire à part me branler, j'ai *tout le temps* envie de baiser. C'est pour ça que j'ai voulu récupérer Fire le plus vite possible : j'ai besoin de m'assurer que ma « vigueur » ne m'a pas définitivement abandonné.

Si jamais c'est le cas, je jure que j'opte pour la castration chimique.

Ce sera certainement moins douloureux que cette espèce de pression constante dans le bas-ventre, cette envie lancinante de prendre Fire de toutes les façons possibles, de la rudoyer, de lui faire du bien, de lécher sa chatte parfaite, de la regarder me sucer...

Putain, non, pas encore, pitié...

Cette dernière semaine, j'en suis arrivé à me masturber jusqu'à six fois par jour. C'est plus possible, on dirait que j'ai 13 ans à nouveau !

Bon, je me calme : dans quinze minutes elle sera là.

J'ai checké les vols en provenance du Michigan : celui de dix-huit heures quatre est le seul qui atterrisse aujourd'hui. J'ai pris soin de racheter deux boîtes de capotes, du lubrifiant – même si honnêtement, dans mon souvenir, Fire n'en avait pas vraiment besoin.

Une fois mon érection calmée, je descends de la voiture, avance en direction du terminal 3, décide de fumer une dernière clope malgré mes mains qui tremblent. J'attends en faisant les cent pas, au milieu des familles qui poussent des chariots, des couples qui partent en lune de miel, des amoureux qui se retrouvent, des vieux qui disent au revoir à leurs enfants et leurs petits-enfants venus leur rendre visite. J'attends au milieu des appels micro, des annonces de sécurité, des messages de service. Enfin, il est dix-huit heures passées de vingt et une minutes et je la vois sortir de la zone de débarquement, vêtue d'une fine parka kaki et d'un pull de Noël, une longue tresse rousse lui tombant sur l'épaule. Sa bouche naturellement rose me donne toutes sortes d'idées, et soudain, il n'est plus possible de se leurrer sur ce que veut ma queue.

C'est elle, là, maintenant, tout de suite.

Je me sens me tendre vers elle comme si j'étais une boussole et elle le nord.

Putain, j'espère qu'elle ne va pas le remarquer...

Nerveusement, je me passe la main dans les cheveux, baisse les yeux, les relève... Ça y est, elle m'a vu. Elle plante dans les miens ses yeux de chat couleur de l'océan, son visage passe en un instant de l'incrédulité à la joie enfantine... En tirant son énorme valise à roulettes, elle fonce vers moi. Son petit nez fin et piqueté de taches de rousseur se fronce quand elle me sourit. J'ai le cœur qui explose en mille morceaux.

– Hell, qu'est-ce que tu fais là ?

Comme une vieille, très vieille amie – une amie que j'aurais furieusement envie de baiser –, elle se jette dans mes bras avec un naturel déconcertant. Je la tiens contre moi, un peu emprunté, en remplissant tout de même mes poumons de son odeur – ces notes d'agrumes et de talc derrière la senteur capiteuse de ses cheveux.

– Je me suis dit que tu aurais besoin d'un coup de main avec tes bagages, vu que la dernière fois que je t'ai vue, tu déménageais tout le dortoir jusque dans le Michigan, me justifié-je.

Elle rit – de ce rire sexy, rauque. Un rire de femme, lâché avec une espièglerie

de gamine. La pression dans mon boxer se fait plus forte encore.

– Tu ne peux pas savoir comme c’est bon de te voir, confesse-t-elle en me relâchant. J’avais un peu le blues à l’idée de rentrer, d’autant que Shelby ne sera pas à la chambre ce soir.

– Que veux-tu ? En Californie, on n’a peut-être pas de neige mais on a le sens de l’hospitalité, fais-je en attrapant sa valise pour me donner une contenance.

Un sourire énigmatique passe sur son visage, sans doute parce qu’elle m’a percé à jour, malgré mon numéro de mec je-m’en-foutiste qui passait par hasard près de l’aéroport.

Elle sait qu’elle m’a manqué.

Putain, ce qu’elle m’a manqué.

Déstabilisé par la puissance de ce sentiment, qui se mélange à l’envie que j’ai d’elle, le soulagement de la voir, l’impression de sortir de semaines d’apnée, je me mets à tirer sa valise et nous quittons enfin cet endroit froid, éclairé au néon, où de nouvelles familles se séparent, de nouveaux amoureux se retrouvent – et d’un coup, les aéroports ne me paraissent plus si laids que ça. Nous avançons jusqu’au parking. En découvrant ma voiture, Fire pousse un petit cri adorable.

– C’est la tienne ? La vache, ce qu’elle est belle...

– C’est une Fastback Mach 1 de 1973. Un rêve de gosse.

– De gosse ? Les petits garçons rêvent donc réellement d’enjoliveurs et de culasses ? me taquine-t-elle alors que je lui ouvre la portière.

– Les petites filles rêvent bien de carrosses et de citrouilles... je rétorque en me penchant vers elle avant de claquer la portière.

Elle rit alors que je fais le tour de la bagnole. Je grimpe à mon tour, insère la clef, mets le contact mais n’allume pas le moteur.

Putain merde, quel con.

J’avais tout prévu : les draps neufs, les capotes, la maison rangée, le frigo rempli en cas de fringale – tout sauf...

... sauf la façon de lui annoncer que je veux qu’on aille directement chez moi

pour baiser jusqu'à tomber d'épuisement.

Afin de me donner une contenance, je me mets à fouiller dans la boîte à chaussures où je garde mes K7 audio, comme si je cherchais la musique idéale avant de démarrer. Je grappille plusieurs secondes comme ça, qui passent dans un silence pas si inconfortable, jusqu'à ce que Fire laisse échapper, dans un murmure qui ne semble pas m'être spécialement adressé :

– Red.

– Quoi ? je lui demande sans comprendre.

Une légère rougeur colore son joli nez.

– « Red », répète-t-elle. Je viens à peine de m'en souvenir : c'est le nom de la voiture de Jordan Catalano dans *Angela, 15 ans*. Elle ressemble beaucoup à ça même si ce n'est pas une Mustang mais... une Camaro, peut-être ? Ou une Corvette ? Tu te souviens, toi ? m'interroge-t-elle avant de remarquer mon air complètement perdu et de rougir jusqu'aux oreilles. Tu n'as absolument aucune idée de ce dont je suis en train de parler, pas vrai ?

– Aucune, je confesse en riant. C'est qui, cette Angela ?

– Un personnage d'une vieille série que mon père m'a offerte l'été avant que je n'entre au lycée. Ça passait sur MTV quand il était en terminale. Un truc un peu culte de l'époque grunge, et vu que tu es un peu grunge...

– Je suis un peu grunge ? je souris en coin en levant un sourcil étonné.

– Tes amis font des fêtes où ils écoutent Nirvana, tu skates, tu trimbales des filles dans de vieilles bagnoles de collection, tu écoutes de la musique sur K7 ... Ouais, rit-elle en chœur avec moi, je crois qu'on peut dire que tu es un peu grunge.

– Dis tout de suite que j'ai l'air crade ! la taquiné-je. Tu es venue chez moi, Fire, tu as vu que j'avais du shampoing.

– Du super shampoing, en plus. Ce qui me laisse penser que tu as dû avoir les cheveux longs à une époque... Je me trompe ?

– OK, admetts-je en riant, tu as gagné : je les ai eus longs pendant six mois quand j'avais 17 ans.

– Je le savais ! triomphe-t-elle.

– Mais c'était principalement pour faire chier mes sponsors !

– Rebelle, comme tous les grunges...

– Tu sais quoi ? Si tu arrêtes de faire ta Madame Je-Sais-Tout, je t'offre le fou

rire du siècle en te montrant une photo.

- Sérieux ? Alors oui, promis, j’arrête !
- Voyons d’abord combien de temps tu peux tenir...

Je ne peux pas m’empêcher de sourire. Elle a vraiment un truc, cette fille. Elle est comme une petite planète à elle toute seule, avec ses propres créatures bizarres et ses coutumes étranges. Une petite planète sur laquelle on respire mieux, où on se sent bien.

Je suis dans la merde.

Si je n’avais pas autant envie – pardon : *besoin* – de la baiser, je la forcerais à descendre tout de suite et à rentrer en taxi. Trop dangereuse pour moi. Il faut que je fasse gaffe.

– Ça ne t’ennuie pas si on roule un peu ? me demande-t-elle avec un air qui me désarme. Ces trois dernières semaines ont été tellement... bizarres. J’ai besoin de me réhabituer à la ville.

Elle n’a pas idée d’à quel point elle me sort de la merde en proposant ça. Au moins, ça règle momentanément le problème de la destination...

– Pas de souci, je réponds en démarrant – et en essayant d’ignorer la voix qui me dit que moi, c’est à elle que j’ai besoin de me réhabituer.

À nous.

Garés à Fort Point, assis sur le capot de la voiture, on regarde le Golden Gate. C’est moi qui lui ai proposé ce spot sur la baie, qui est l’un de mes préférés, afin qu’elle puisse reprendre contact avec San Francisco en douceur. Alors qu’elle finit de me raconter ses vacances, on se passe une grande bouteille de bière cachée dans un sac en papier kraft. J’ai laissé les vitres de la Mus baissées pour qu’on entende le son qui s’échappe de l’autoradio. Pour elle, j’ai mis une de mes seules K7 de hip-hop : Nas, *It Was Written*. Une petite bombe venue tout droit des années quatre-vingt-dix – sûrement mon côté « grunge ».

– ... Bref, conclut-elle, j'ai fini les vacances en me terrant à la maison de peur de le croiser ou de croiser ses parents.

– Tu n'as pas vu tes amis ?

– Je te l'ai déjà dit : je ne suis pas exactement... populaire, à Sylvan Lake.

– Même les rats de bibliothèque ont une vie sociale ! j'insiste en pensant être drôle. Peut-être une copine dans la fanfare ? Ou un prétendant parmi les « mathlètes » ? Je sais ! Le rédacteur en chef du journal du lycée.

– Non, vraiment, me répond-elle en baissant les yeux d'une façon qui me fait comprendre qu'elle a honte de m'avouer ça.

Elle pense que ça la rend vulnérable.

Ce qu'elle n'aime pas spécialement être, d'après ce que j'ai déjà pu constater...

C'est quand même bizarre. Ça veut dire qu'avant de venir ici, elle n'avait pas d'amis ? Juste un petit ami ? Et ses potes à lui, ce n'étaient pas aussi les siens ? C'est vraiment étrange. Ce n'est pas comme si cette fille était... bizarre, ou relou. Elle est même vraiment cool, pour tout dire. Si je n'avais pas autant de projets obscènes avec elle, si je n'avais pas établi cette règle stipulant de ne pas mêler sentiments et plaisir, je suis même sûr qu'on pourrait devenir proches. J'ai presque envie d'insister pour obtenir une explication mais je sens que ça ne ferait que la braquer – or, moi, ce que je cherche, ce n'est pas à la connaître mieux : c'est à l'amadouer.

Il ne faut pas que je perde ça de vue.

Alors que *The Message*, le meilleur titre du disque, fait entendre ses premières notes, je saute du capot, me penche par la vitre ouverte, monte le volume. Le sample retentit – piqué à *Shape of My Heart* de Sting. Les lyrics partent.

*« Fake thug, no love, you get the slug CB4 Gusto
Your luck low, I didn't know 'til I was drunk though⁴ »*

Je ressors, écarte les bras, bascule la tête en arrière et me balance. Quand arrive le refrain, je le rappe en chœur.

*« I never sleep, cuz sleep is the cousin of death
I ain't the type of brother made for you to start testing⁵ »*

– Putain, j'adore ce morceau ! Allez, descends de là, Miss Twerk. Viens me secouer ce joli petit cul, j'ajoute avec un sourire de sale gosse.

Fire feint de s'étouffer avec sa gorgée de bière, de s'indigner, tout en descendant quand même du capot de ma Mus et en avançant vers moi pour enfoncer un index menaçant dans mes pectoraux.

– Je ne twerke pas, je krumpe, et tu le sais très bien, Hell, alors arrête de me chercher, fait-elle mine de me menacer avec un sourire retenu qui mériterait un baiser.

– Beaucoup de parlote mais pas beaucoup d'action, à ce que je vois... je rétorque en lui attrapant le poignet. Tu étais plus prompte à me montrer tes talents quand il s'agissait de me rendre jaloux à ma fête...

Je lui lance un sourire de connard, savamment étudié, mais il en faut plus que ça pour déstabiliser cette nana. En me regardant d'un air de défi, elle approche son bassin du mien, commence à remuer imperceptiblement tout son corps de déesse, ses hanches de bombe sexuelle. Ses cuisses frôlent les miennes, mon sang devient de la lave en fusion et déferle vers ma queue, qui ne va pas tarder à déchirer mon jean à ce rythme. Fire ferme les yeux alors que sa tête ondule et que sa bouche parfaite s'entrouvre, comme quand elle prend son pied.

Elle le fait exprès ou quoi ?

Elle ne se rend pas compte de l'effet qu'elle me fait ?

Je l'attire encore plus près de moi, doucement, puis empoigne sa nuque en essayant de ne pas la brusquer. Je sens son cœur battre contre ma poitrine – ce qui veut également dire que je sens ses deux seins pulpeux se presser contre mon torse, ce qui n'arrange en rien mon état. Elle ouvre ses yeux envoûtants, ses pupilles se dilatent légèrement comme sous le coup de la peur ou de l'excitation... Je caresse sa joue et, alors que sa tête s'incline très légèrement sur le côté, comme une invitation, je prends sa bouche. Doucement, tout doucement – parce que putain, la sensation que ce baiser me fait éprouver est tellement puissante que je me demande si je ne vais pas me jouir dessus comme un petit

puceau. Quand je sens que j'arrive à peu près à me contrôler, je mets la langue. Je suis de nouveau surpris par le contact de la sienne, soyeuse et ferme, par le goût sucré de son baiser. Ma queue est tellement gonflée, comprimée, que c'en est douloureux – mais putain, c'est en même temps divin. Nos lèvres dansent, nos langues s'enroulent et s'abandonnent. Nos souffles font ce même bruit intense à l'unisson. Elle tremble. Je tremble. C'est de la vouloir autant : c'est presque violent. On s'enivre l'un de l'autre ; on s'attire, on se repousse, et son dos finit par heurter la carrosserie de la Mustang. Je lâche sa nuque, attrape l'une de ses cuisses, plaque son bassin contre le mien pour qu'elle me sente appuyer contre sa chatte. Pour qu'elle comprenne dans quel état elle me met.

– Viens chez moi, je lâche d'une voix rauque.

– Je ne sais pas si je peux, halète-t-elle en ondulant contre mon sexe surchauffé.

– Si tu ne viens pas chez moi, je grogne, je risque de te baiser là, sur ce capot. Ou pire, dans cette bagnole... et je t'assure qu'elle n'est vraiment pas confortable.

Elle tressaille, gigote de plus belle et je sens bien qu'elle meurt d'envie que je mette cette menace à exécution... Mais elle se dérobe quand même.

– Aaron, gémit-elle en faisant traîner les voyelles de mon prénom de façon incroyablement sexy. Je voudrais aller chez toi... mais j'ai peur...

Sa confidence me fait l'effet d'un uppercut. Je la lâche direct et recule d'un pas. Hein ? Peur ? Peur de quoi ? Peur de moi ?

– Je te fais... peur ? demandé-je en écarquillant les yeux.

Mon sexe qui se tenait au garde-à-vous dans mon boxer retombe inexorablement, lui aussi échaudé. Pourtant, la bouche encore humide, les cheveux légèrement en bataille, un peu gênée, Fire est vraiment sublime.

– Non, pas toi ! me jure-t-elle en tendant la main pour la poser sur ma nuque. J'ai peur... de moi. De mes réactions. Tu dois comprendre que normalement, je ne fais pas ça, m'explique-t-elle à toute allure, le souffle court. Je veux dire, m'envoyer en l'air avec quelqu'un que je connais à peine. Tu es le premier, et les deux fois où ça s'est passé, ça m'a submergée, et c'était merveilleux, et je ne

regrette absolument pas, mais j'ai peur que... que si je viens chez toi pour ça...
Je veux dire : la pression...

– Hey, Fire, ne t'inquiète pas, je m'entends lui répondre. Il n'y a pas de pression. On fait comme tu veux. À ton rythme.

Non mais qu'est-ce que je raconte ?

– Tu es sérieux ? me demande-t-elle l'air surpris, un peu intimidée et en même temps incrédule.

– Carrément. On peut aussi... faire une partie de jeu vidéo ! Ou dormir. Et demain, je te ramène sur le campus.

Mais c'est quoi, ces conneries, Hell ? Tu veux pas lui proposer de porter ses livres et ses classeurs jusqu'à son amphi, pendant que t'y es ?

– OK, me sourit-elle avant de se mordiller la bouche d'une façon affreusement sexy et de me gratifier d'un battement de cils qui suffit à me pulvériser. Alors qu'est-ce qu'on attend pour y aller ?

– J'ai quelque chose pour toi, déclare-t-elle en descendant de voiture. Dans le coffre. Tu l'ouvres ?

– Quelque chose pour moi ?

– Un cadeau. C'est bien ce qu'on fait à Noël, non ? On célèbre le fait que Donny est guéri en s'offrant des cadeaux ?

Sa référence m'arrache un sourire. Je suis surpris qu'elle blague à propos de l'échange que nous avons eu à Noël : cette journée n'a pas dû lui laisser un très bon souvenir... Alors que j'ouvre le coffre de la Mus, elle se penche en s'étirant de toute sa longueur pour ouvrir sa valise et en sortir un petit paquet. Je tends la main pour l'attraper.

– Non mais tu rêves ? fait-elle mine de me gronder. Hors de question que tu l'ouvres dans ce garage.

On sort donc par la porte qui communique avec le jardin et on fait le tour de la maison pour entrer par-derrière. Dans la cuisine, Fire se défait de sa parka puis

de son pull, ce qui la force à poser le paquet sur la tablette haute à laquelle je m'installe le matin pour prendre mon café, perché sur un tabouret de bar.

– Il fait chaud chez toi, c'est agréable, remarque-t-elle. Je crois que je me suis un peu trop faite à la Californie : à Sylvan Lake je crevais de froid. Je continue quand même de penser que ce n'est pas naturel d'avoir treize degrés le soir du réveillon...

Je la regarde s'agiter, parler un peu plus que la normale, un peu trop même, et réalise qu'elle est nerveuse. Parce qu'elle a peur que son cadeau ne me plaise pas ?

Ou parce qu'on est tous les deux seuls chez moi ?

– Bon, allez, ouvre-le, me presse-t-elle, impatiente.

J'obéis, après avoir enlevé mon Perfecto et mon *hoodie*. Je déchire le papier et sors une boîte en carton, que j'ouvre : elle contient une boule de neige – un de ces trucs qu'il faut retourner pour voir les flocons tomber. L'intérieur représente quelques buildings alignés. En dessous, il est écrit « Detroit – Michigan ».

– C'est pour compenser ton Noël sans neige, m'explique-t-elle. Moi aussi j'ai un vague sens de la tradition.

Je ne sais pas quoi répondre, pas quoi faire à part retourner la boule et fixer la neige qui tombe. C'est plus fort que moi : je trouve son geste parfait. Mais il me rappelle qu'on est sur une pente savonneuse, elle et moi. Qu'on a cet embryon d'histoire. Avec tout ce que ça suppose : références communes, complicité, sentiments.

Bordel de merde.

Je repose la boule de neige et me dirige, nerveux, vers le salon en me fustigeant. Merde. Merde ! Comment j'ai pu laisser ça arriver !

– Ça va, Aaron ? s'inquiète-t-elle en approchant par derrière et en posant une main sur mon épaule. J'ai fait quelque chose qu'il ne fa... ?

Mais je ne la laisse pas poursuivre : je me retourne et l'embrasse

furieusement, violemment, avec l'envie de lui faire mal, de meurtrir sa bouche parfaite et ses beaux sourires d'ange. J'enfonce ma langue en elle pour la trahir, pour la blesser, pour qu'elle me repousse – ce qu'elle ne tarde pas à faire.

– Aaron... Aaron non, s'il te plaît...

– Mais bordel ! craché-je la relâchant. Pourquoi t'es là, alors ? Qu'est-ce que tu veux à la fin ?

Je sais que je lui avais promis de ne pas lui mettre la pression. Que je me comporte en véritable enfoiré, que je ruine tout. Je ne suis pas si con.

Si je le fais, c'est que je le veux.

Je veux qu'elle se casse d'ici en chialant, qu'elle me hâisse, qu'elle dise qu'elle ne veut plus jamais me revoir. Je veux que ça vienne d'elle...

... parce que moi, je n'ai pas assez de volonté.

– C'est vraiment tout ce qui compte, pour toi ? me demande-t-elle les prunelles humides. Coucher avec moi ? Il n'y a que ça qui t'intéresse ?

– Et qu'est-ce qui m'intéresserait d'autre ? répliqué-je, presque en lui criant dessus. Tu peux me le dire ?

Elle me regarde, choquée d'abord, puis écœurée, et enfin furieuse.

– Très bien, rétorque-t-elle tremblante.

Lentement, elle enlève son T-shirt. Ses yeux sont aussi furieux que son geste est résigné. Elle me regarde sans ciller, superbe de dignité, à tel point que j'en oublie sa poitrine qui se soulève à allure régulière dans son soutien-gorge noir dont les bretelles se croisent sur ses seins parfaits.

– Si c'est ce que tu veux, baise-moi.

Ces mots me provoquent un élan terrible – à l'entrejambe, à la tête. Pour la première fois de ma vie, mon cerveau et ma queue veulent deux choses absolument contradictoires. « Tu pourrais la baiser là, contre un mur, me souffle une petite voix. La baiser sans ménagement, en n'en ayant rien à foutre de son plaisir et en ne pensant qu'à toi. Juste le temps de te soulager, et ce serait fini : tu

la dégoûterais, elle sortirait de ta vie... » Mais comment est-ce que je ferais ensuite pour me regarder dans un miroir ? Après tout, mon but n'est pas de la blesser – c'est même tout l'inverse. Tout ce que je veux, c'est la protéger. *Nous protéger.*

C'est d'ailleurs pour ça qu'il vaut mieux tout arrêter maintenant.

– Arrête, je fais en passant nerveusement ma main dans mes cheveux tout en me détournant. Rhabille-toi.

– Donc tu ne veux pas ? triomphe-t-elle sans remettre son T-shirt. Tu ne veux pas me baiser ? Très bien. Alors : qu'est-ce que *tu* veux, à la fin ? crache-t-elle en avançant vers moi.

Je veux tout. T'embrasser, te faire jouir, te connaître, te tenir dans mes bras, te parler de moi, de mon enfance, de pourquoi je suis comme ça.

Te tirer par les cheveux, te faire mal, te foutre à la porte, te hurler de me foutre la paix.

– J'en sais rien, OK ? je gueule. J'en sais foutre rien !

– Alors tu en sais autant que moi ! tremble-t-elle de rage. Tu vois ? Pas facile, hein, d'être à ma place, de vivre ce que je vis depuis notre rencontre. Tu crois quoi, Hell ? Que tu es le seul à flipper ? Pourtant, je te l'ai dit il n'y a pas même deux heures : j'ai peur. Et je crois que toi aussi, tu as peur. Je crois que c'est normal, que c'est ce qui se passe quand deux personnes qui n'avaient absolument pas prévu de se rencontrer tombent l'une sur l'autre ! Mais tu sais quoi ? Ce n'est pas une raison pour tout gâcher ! crie-t-elle les yeux remplis de larmes. Le courage, c'est justement de surmonter ses peurs !

– Et toi ? je la provoque. Tu vas faire quoi pour surmonter les tiennes ?

C'est minable de l'attaquer là-dessus, je le sais, mais elle a visé tellement juste avec son petit speech, là, que je suis salement ébranlé. Elle me jette un regard effarouché. Pourtant, elle avance vers moi, en me fixant droit dans les yeux, et quand enfin elle n'est plus qu'à quinze douloureux centimètres de moi, elle attrape ma ceinture et commence à en défaire la boucle. Je ferme les yeux, déglutis, supplie ma stupide bite de ne pas durcir maintenant, de ne pas décider que c'est le bon moment pour se remettre à fonctionner après trois semaines de grève. C'est bien entendu peine perdue.

Les mains de Kim déboutonnent mon jean. Elle s'agenouille devant moi et baisse la fermeture Éclair, et moi qui n'ai jamais prié, même quand j'étais gosse, qui suis depuis la naissance fâché avec Dieu, je me surprends à prier pour qu'elle aille jusqu'au bout...

– Qu'est-ce que tu fais ? je l'interromps pourtant au prix d'un effort surhumain en la prenant par le menton pour lever son visage vers moi.

– Je surmonte mes peurs, comme tu me l'as demandé, me défie-t-elle encore furieuse.

– Tu n'as pas à faire ça, Kim... protesté-je mollement avant de tressaillir : elle vient de tirer sur mon boxer et mon sexe, comprimé depuis des heures, est enfin libre et tout à fait disposé à se faire sucer.

Si elle pose sa bouche sur moi, je suis foutu.

– Arrête ! je crie en la relevant de force. Arrête maintenant, ça suffit. Ne fais pas ça. Ne fais pas quelque chose que tu ne veux pas juste pour me prouver...

– Tu ne comprends pas, me coupe-t-elle rageusement. Je le veux ! Mais j'ai... j'ai peur d'avoir mal avec toi, Hell, m'avoue-t-elle les larmes aux yeux. Je ne sais pas si je suis prête pour quelqu'un comme toi.

– C'est pour ça qu'on devrait tout arrêter maintenant, je réponds en prenant son visage entre mes mains. Tant que personne n'a encore morflé.

– Je n'y arrive pas, déclare-t-elle en posant sa tête sur mon épaule.

Je tressaille en sentant ses doigts se refermer sur ma queue mais je suis pourtant incapable de me dégager. Ça y est, je suis foutu.

– Tu y arrives, toi ? me demande-t-elle d'une voix adorable en faisant descendre sa main jusqu'à la base de ma verge puis en la remontant lentement.

Elle redresse la tête et m'adresse un regard interrogatif alors que ma tête bascule en arrière. Je me mords la lèvre pour étouffer un gémissement. Je crois que de ma vie, je n'ai jamais fait quelque chose d'aussi contraire à tous mes principes et d'aussi bon.

– Je... Je ne crois pas pouvoir y arriver, je halète en admettant ma totale absence de contrôle.

Sans que ce soit calculé, ma bouche trouve la sienne. Je l'embrasse passionnément. Quand nos langues se touchent, je lâche un grognement. Bordel, que c'est bon. Mieux que tout ce que j'avais imaginé, anticipé depuis des jours. C'est bon parce que c'est beau, dangereux, émouvant, défendu. C'est beau parce que c'est elle. Mes mains glissent dans ses cheveux, descendent le long de son cou, suivent sa tresse. Je défais sa coiffure. Une cascade d'ondulations rousses tombe dans son dos. Je tire sur les bretelles de son soutien-gorge, les fais glisser sur ses épaules, défais les agrafes dans son dos. Sans cesser de l'embrasser, j'empoigne ses seins. Je n'ai jamais touché une poitrine comme la sienne, aussi réactive, aussi voluptueuse, aussi ferme. Ses pointes sont déjà dures, sensibles, et quand je passe mes pouces dessus, Fire pousse un grognement délicieux contre mes lèvres. Je baisse ma bouche jusqu'à l'un de ses tétons et commence à le sucer, à le mordiller, à lécher son aréole pleine. Elle gémit, lâche ma queue.

Tant mieux. Ça va me donner un peu de marge.

Dans mon état d'excitation, il faut vraiment que je me contrôle si je veux tenir. J'en profite pour déboutonner son jean. Je m'agenouille devant elle pour le baisser jusqu'à ses chevilles, puis donne une délicate poussée sur son ventre, du bout des doigts, de façon qu'elle recule et soit forcée de prendre appui contre le canapé. Là, je la débarrasse de ses baskets, de ses chaussettes, de son futsal. Je la veux nue, entièrement nue.

Malgré son soutien-gorge plutôt sophistiqué, elle porte une culotte nase. Une culotte d'étudiante en coton, avec des motifs et un petit nœud. Le fait qu'elle n'ait plus que ça sur elle la rend terriblement excitante. Innocente. Pourtant, la fille qui a commencé à me caresser il y a dix minutes n'a rien d'innocent. Ce contraste entre ce dont elle a l'air et ce dont elle est capable est incroyablement bandant. Avide, je baisse son sous-vêtement jusqu'à ses genoux alors qu'elle respire fort et que sa poitrine de rêve se soulève.

– Aaron, qu'est-ce que tu fais ?

– Je te goûte, je réponds en empoignant ses fesses. Ouvre-toi pour moi.

Elle pousse une sorte de gémissement étouffé, vaguement réprobateur, sûrement à cause de mon langage cru, mais quand ma bouche se pose sur son sexe, elle ouvre pourtant les cuisses aussi grand que sa culotte le permet. C'est la première fois que je la lèche. Les deux fois précédentes, elle a refusé – sans

doute à cause de ces cicatrices qu'elle a au niveau du ventre et de la hanche, qu'elle essaie maladroitement de dissimuler dès qu'elle est nue ; de longues entailles rosées dans sa magnifique chair blanche. J'avoue que je me suis demandé d'où elles venaient mais je n'ai pas posé la question. Avant aujourd'hui, je voulais en savoir le moins possible sur elle, ne pas me poser de questions, me contenter de la baiser. Mais je sais à présent que je ne vais pas pouvoir me limiter à ça.

Putain ce qu'elle est bonne ! Son sexe a un goût incroyable, à la fois frais et minéral. Elle est vraiment très lubrifiée, comme chaque fois. Je me délecte de sa chatte tout en massant son adorable cul, en le pétrissant, en l'écartant. Fire glisse ses mains dans mes cheveux en gémissant son plaisir, la respiration saccadée. Doucement, j'introduis mon index en elle, tourné vers le haut. Je le plie légèrement, commence à la baiser avec mon doigt : ses gémissements s'intensifient et ses poings se mettent à délicatement tirer ma tignasse. Je sens son corps se tendre, ses hanches bouger à la rencontre de ma langue qui la lèche, de ma bouche qui la suce. Je lève l'une de ses jambes et pose son genou sur mon épaule avant d'introduire un deuxième doigt.

– Oh, Aaron, oh... halète-t-elle.

Je n'ai jamais léché un sexe aussi agréable. On dirait un coquillage, tout beau, tout fermé, avec une fente bien rose au milieu d'une jolie colonne de poils roux.

Ça doit être le paradis d'entrer là-dedans sans capote.

Non putain, il ne faut même pas que j'y pense. D'ailleurs, il ne faut pas que je pense à quoi que ce soit sinon je vais éjaculer avant même d'avoir réussi à la pénétrer. Normalement, le cunni, c'est un peu mon arme secrète pour détourner l'attention d'une fille, pour gagner des points au pieu avec elle, mais là c'est tellement bon que moi aussi, je me surprends à gémir contre elle. Entendre Fire prendre son pied, c'est une expérience absolument jouissive. Elle crie et ses petits poings tirent de plus belle mes cheveux : je sens qu'elle est tout au bord...

Non, patiente un peu.

Je veux qu'on jouisse ensemble. À regret, je retire ma langue et me relève pour aller chercher dans un tiroir du buffet une capote. J'en profite pour enlever

mon T-shirt et remarque que Fire, haletante, me mate sans retenue. Elle s'attarde sur mes pectoraux, mes abdos, détaille mes tatouages. Elle est vraiment splendide comme ça, hors de tout contrôle, sans aucun filtre. Le sexe la rend indomptable. Je reviens vers elle et la retourne sans ménagement. Je pose ses mains sur le rebord du canapé pour qu'elle se tienne et j'arrache vite fait l'emballage de la capote. Je baisse un peu mon boxer sur mes hanches, déroule le préservatif. Je remarque qu'une fois encore, je n'ai pas eu le temps de me déshabiller.

Mais je sais aussi que, comme chaque fois, ce n'est que le premier round.

C'est un truc que je n'ai qu'avec elle. Après une baise, il peut m'arriver éventuellement de remettre le couvert dix minutes après, quand vraiment j'ai mal fait le job, mais les orgasmes cumulés, ce n'est pas spécialement mon truc. Avec Fire, je suis une vraie machine ; je repars tout de suite. Le simple fait de la sentir encore chaude, humide et haletante à côté de moi suffit à me remettre au garde-à-vous. La première fois, j'étais tellement insatiable que j'ai continué à la baiser jusqu'à avoir vraiment trop mal pour bander. C'est comme si ma façon de la désirer allait au-delà de ce que peut mon corps. Qu'elle me mettait dans un état de frénésie totale.

D'un geste autoritaire, je la penche en avant, ramène son cul vers moi, l'encourage à fléchir un peu les genoux. En empoignant ses fesses, j'aperçois son autre orifice et mille pensées me viennent. Ça me fait sourire, ça me fait rêver, mais j'essaie de ne pas laisser mes yeux et mon imagination s'attarder trop longtemps de peur de jouir dans la capote.

Une autre fois.

Je me place à l'entrée de son sexe et, dans un grognement, la pénètre.

Putain ce que c'est bon.

Sa chatte est tellement serrée ! Je rentre ma queue sans précipitation pour ne pas lui faire mal mais la rentre jusqu'à la garde, avec l'impression délicieuse d'ouvrir Fire centimètre par centimètre. Elle pousse un long gémissement pendant que je soupire de soulagement. Dès que je commence à aller et venir, elle se met à se tortiller sous moi, à vouloir aller à ma rencontre.

Tellement sexy...

- Tu en veux plus ? lâché-je à son oreille en l’attrapant par les cheveux.
- Hell... Putain, oui...

Je commence à la baiser profondément, pas trop brutalement. Elle est tellement étroite que j’ai peur de lui faire mal. Par contre, je peux sentir comme elle mouille : ça coule hors d’elle, ça me rend dingue. Elle crie, elle s’accroche, elle me supplie de ne pas m’arrêter...

– Je ne vais pas m’arrêter, Fire. Pas avant de t’avoir baisée sur chacun des éléments de mobilier de ce salon. Chaque table, chaque évier, chaque fauteuil... Tu crois que ce sera assez ? demandé-je en commençant à y aller plus brutalement.

- Putain, Hell... glapit-elle. Je ne sais pas si j’en aurai jamais assez...

Bordel je vais jouir.

C’est vraiment trop excitant quand elle parle comme ça, de sa voix voilée. Jamais je n’ai pris un tel pied à baiser une fille. C’est peut-être d’avoir été frustré si longtemps...

Ou c’est à cause de sa peau. Sa peau soyeuse.

Je pose ma main sur le sexe de Fire. C’est agréable de sentir avec quelle facilité mes doigts glissent sur elle. Je commence à dessiner des cercles autour de son clitoris. Elle crie de plus belle et se cambre à chaque coup de reins. Je la sens se contracter sur ma queue ; c’est divin, ça vibre dans tout mon corps. J’accélère la cadence. Je sens que ça vient... Je ne suis même plus capable de dire si c’est pour elle ou pour moi que ça vient...

– Putain, Fire, je grogne en éjaculant avant de planter mes dents dans son épaule.

– Hell ! crie-t-elle au même moment en s’arc-boutant une ultime fois au bout de moi.

J’essaie de m’enfoncer profondément, plus profondément que je ne suis jamais allé en personne, en espérant me perdre en elle, y rester à jamais... Puis je sens mon corps entier se relâcher et tout à coup, c’est le silence – ce même

silence que quand je fais la planche sur l'océan, les yeux rivés sur les nuages, pendant que les vagues jouent avec moi.

Le silence le plus heureux du monde.

Le genre de bonheur qui vous ferait presque oublier cette vérité : dans la vie rien ne dure – même pas la vie.

4 « Gangster en toc, pauvre merde, ton manager n'est qu'une maquereille / Ta chance a tourné, je ne l'ai vu clairement qu'une fois bourré ».

5 « Je ne dors jamais : le sommeil est ami de la mort / Je ne suis pas le genre de mec que quelqu'un comme toi devrait chercher ».

4. Karaoké Kid

Kim

Lorsque j'arrive à la chambre en début d'après-midi, il y en a une qui m'attend de pied ferme, c'est Shelby. Elle était sortie dimanche soir avec un mec rencontré sur Tinder mais quand elle est rentrée et qu'elle a constaté que je n'avais pas remis les pieds à la résidence, elle s'est fait du souci. Or, à ce moment-là, je dormais à poings fermés et j'ai raté son appel ; je n'ai réussi à la joindre qu'hier en début d'après-midi. Je me suis fait passer un de ces savons ! Sans compter que je ne pouvais pas lui dire où j'étais ni avec qui : Hell risquait d'entendre notre conversation.

Je ne sais pas comment il aurait réagi s'il m'avait surprise en train de parler de lui avec ma coloc.

Quelque chose me dit qu'il n'a pas très envie que la terre entière soit au courant qu'on se voit...

- Tu aurais pu prévenir !
- Désolée, Shelb', je ne pensais vraiment pas que tu remarquerais mon absence.
- Hey, je remarque tout te concernant, OK ? Par exemple... ce suçon, là.
- Hein ? Un suçon ? Où ça ?
- Juste là, rit-elle alors que je me précipite devant la glace.

Je respire, soulagée : ce n'est pas un suçon, juste une petite marque de morsure. Je rougis violemment en repensant à Aaron, à moi, à la façon dont on l'a fait, au nombre de fois où on l'a fait, aux mots qu'on s'est dits, à notre manière presque brutale de faire l'amour. À la façon violente dont j'ai joui *chaque fois*. Aux casse-croûte avalés à la va-vite pour reprendre des forces. Au fait que quand je suis avec lui, je deviens une personne que je ne reconnais pas.

Comment est-ce qu'il arrive à me transformer à ce point ?

– Raconte, m’encourage Shelby. C’est Hell, pas vrai ? Tu es passée le voir directement en atterrissant ?

– C’est lui qui est venu me chercher, la détrompé-je en secouant la tête.

– À l’aéroport ? Waouuh ! Bah dis donc...

– Ça ne veut rien dire, m’empressé-je de préciser. C’est Hell, il est impulsif.

– ... Et ses pulsions consistent à te faire des surprises romantiques, me taquine Shelby’.

Romantique ? Non, Shelby se trompe. Elle s’imagine une scène de retrouvailles à l’aéroport comme dans les films, avec des violons et les autres passagers qui applaudissent... Hell n’est pas comme ça.

Il est trop sombre pour être comme ça.

Il a passé ces dernières trente-six heures à me répéter la même chose entre chaque orgasme : qu’il ne croyait pas aux relations de couple, qu’il ne serait jamais le petit copain de quiconque, qu’il ne fallait pas que je m’attache. J’ai fini par le rassurer en lui expliquant qu’après deux ans et demi d’une relation qui avait volé en éclats notamment à cause de ma nouvelle vie en Californie, je ne cherchais pas forcément un copain ou le grand amour...

Bon, pour le grand amour, c’est faux. Peut-on se donner à quelqu’un sans l’espoir de vivre une belle histoire, sinon l’Histoire avec un grand « H » ? Et pour ce qui est de chercher un copain... Eh bien, je sais que je devrais vouloir expérimenter le célibat. Qu’apprendre à être seule est la chose saine à faire en ce moment.

Mais ça n’empêche pas que j’aie des sentiments.

Je ne peux pas le nier : Hell me bouleverse. J’adore son attitude, sa philosophie de vie, sa façon de parler, brute de décoffrage. J’adore son rapport au skate, j’adore ses livres, ses disques – même sa manière de s’habiller et sa voiture. C’est comme s’il ne voulait s’entourer que de choses belles. Il a cette sorte de sensibilité à fleur de peau, quelque chose que je n’ai jamais rencontré chez personne d’autre – du moins, personne de notre âge. Hier, au lit, il m’a lu un poème d’Edgar Allan Poe parce que j’avais remarqué le recueil sur sa table de chevet ! Chez n’importe quel mec, j’aurais trouvé ça poseur mais chez lui, j’ai senti que c’était sincère et spontané. Il voulait simplement me faire partager

quelque chose qui le touche.

« Je reste en la rumeur d'un rivage par le flot tourmenté et tiens dans la main des grains du sable d'or – bien peu ! encore comme ils glissent à travers mes doigts à l'abîme, pendant que je pleure⁶ »...

– Bon, est-ce que par hasard tu en as profité pour avoir des infos sur Lukas ? me demande Shelby en m'arrachant à mes pensées.

– Lukas ? demandé-je surprise. Tu penses toujours à lui ?

Shelby Nichols qui tente toujours de choper le même mec après un mois et demi de travail acharné, c'est surprenant.

– Je me masturbe toujours en pensant à lui, si c'est ça ta question, me répond-elle en haussant les épaules.

– Shelby ! crié-je choquée en lui jetant mon oreiller.

– Bah quoi ? Il faut bien un support, non ? Tu ne te masturbes jamais, toi ?

Non. Quasiment jamais. Disons... une fois par trimestre, sans grande conviction. Mais pendant les vacances de Noël, j'avoue que j'ai craqué plusieurs fois, le soir, en me couchant. Je pensais à Aaron, et de fil en aiguille...

– Tu ne le fais pas quand je suis dans la chambre, hein ? grimacé-je pour toute réponse.

– Non mais tu me prends pour qui ? soupire-t-elle.

Elle me raconte ensuite ses vacances. Le chili de Noël, les guirlandes décorant un cactus, le minigolf avec ses parents...

– La Californie du Sud, c'est encore plus déprimant à cette période de l'année. Heureusement, il y avait toute mon ancienne bande...

Contrairement à moi, Shelby avait plein d'amis au lycée ; elle a même une photo de son clan sur sa table de nuit alors que sur la mienne trône encore la photo retournée de Will et de moi, laissée telle quelle depuis mon départ.

– Il n'y avait pas des garçons pour te distraire, dans ta bande ?

– Oh que si ! Qu'est-ce que tu crois ? Je suis un vrai marin, j'ai un homme dans chaque port. Figure-toi que je me suis même fait brouter le minou par mon

ancien prof de littérature.

– QUOI ?

– Oui, rit-elle. M. Murphy, 29 ans. Je l’ai croisé dans un bar à Palm Springs la veille du jour de l’An. Il m’avait toujours fait fantasmer avec ses vestes en velours côtelé et ses épaules baraquées. Grâce à la tequila, j’ai enfin pu constater que la langue anglaise est une langue bien vivante...

Nous rions aux éclats pendant qu’elle m’aide à défaire ma grosse valise tout en continuant à parler de ses exploits, de Lukas, de sa famille, ce qui m’évite d’avoir à me confier sur Hell. J’ai envie de garder pour moi ces deux nuits passées ensemble. Comme un trésor secret.

– Je crois que je vais finir par jeter mon dévolu sur un autre gars de la bande, finit par décréter ma coloc. Tu as beau te taper le plus irrésistible, ils sont tous vraiment canon. Évidemment, Shawn est plus mon style de mec : tatoué, très musclé, sûr de lui... Mais Donny est super beau gosse même s’il est moins baraqué. Quant à Casper, il est super craquant – mais c’est comme Lukas, il a un côté inaccessible qui me soûle. J’ai envie d’un truc facile, là ! Léger, sans prise de tête.

Je ne peux m’empêcher de penser avec un pincement au cœur qu’elle est bien plus faite pour Hell que moi.

– Je connais mal Shawn et Casper, admetts-je, mais Donny est un super gars. Il est beaucoup plus profond que ce que laisse supposer son côté déconneur.

– Moi, tu sais, la profondeur, c’est pas ce que je leur demande...

Après que je me suis réinstallée, Shelby me propose de passer un coup de fil à Megan et d’aller au cinéma.

– Désolée mais je crois qu’il est temps que je mette en pratique mes résolutions du Nouvel An.

– Qui sont ?

– Actualiser mon CV, soupire-je. Me mettre en quête d’un job. Il faut vraiment que je trouve quelque chose avant le mois de février, c’est pour ça que je suis rentrée une semaine avant la reprise.

– Cinq jours avant la reprise, me corrige Shelby. Et ça, c’est grâce à ton petit « détour » par San Francisco...

– Toujours est-il, fais-je en regardant ma montre, qu’il faut que je m’y mette. D’autant que je ne veux pas rater le cours de breakdance de dix-sept heures : trois semaines sans sport, je commence à le ressentir sérieusement.

– Le sport en chambre ne compte pas ?

– Je ne dirais pas ça, souris-je d’un air énigmatique.

Je sais par contre que je n’aurai pas droit à plus de sport en chambre cette semaine : Aaron m’a dit qu’il était très pris par l’entraînement en ce moment. Sa compétition en Floride approche à grands pas. Et puis je crois surtout qu’il veut éviter qu’on se voie trop souvent. J’ai compris le message : la meilleure solution est encore de le laisser venir. Je me jure de ne pas le contacter avant lundi prochain. Six jours, ce n’est pas la mer à boire ! Là, si je n’ai pas de nouvelles de lui, j’aviserais. Et puis je me console en me disant que c’est l’occasion pour moi de profiter un peu du campus en dehors des cours. De suivre un maximum d’ateliers de danse et de kick-boxing avant le nouveau semestre, d’enfin aller voir une pièce de théâtre sur le campus, ce genre de choses...

– OK, me répond Shelby en attrapant sa veste. Fais-moi signe quand tu auras fini.

Après avoir déposé mon CV à plein d’endroits stratégiques et dansé une heure trente, je retrouve Shelby dans la chambre de Megan. La coturne de cette dernière, une étudiante allemande accro à Rammstein et à sa planche de Ouija, est absente pour encore cinq jours.

– Ça me fait des vacances ! Ingrid est gentille mais sa musique, c’est vraiment pas possible.

– Sa déco non plus, remarque Shelby en parcourant des yeux les posters aux murs.

– Vous êtes dures. Moi, je ne trouve pas ça horrible, au contraire : ça rend la chambre... unique.

Ingrid me fait penser à Becky, mon amie de collègue – une petite blonde pimpante pour qui devenir gothique a été une façon de s’affirmer et de s’intégrer à un groupe.

– C’est sûr qu’en poussant la porte, on sait directement à qui on a affaire, déclare Megan en levant les yeux au ciel.

– « *Lasciate ogne speranza, voi ch'intrate* », renchérit Shelby en citant *La Divine Comédie* de Dante.

« *Toi qui entres ici, abandonne tout espoir* »...

– Oh pitié, non, ne parle pas italien... Je crois que j’ai complètement planté mon partiel, gémit Megan. Ça m’a obsédée toutes les vacances.

– C’est fou, ça ! la gronde Shelby. Comment tu fais pour penser aux exams alors que c’est les vacances ?

– Tiens, oui, d’ailleurs : pourquoi n’es-tu pas restée en Géorgie jusqu’à dimanche ? m’enquiers-je.

– Mon père devait repartir en Europe pour le travail et ma mère s’était programmé sa cure d’amincissement annuelle. Noël la fait flipper, elle a toujours peur que la purée de patates douces ne se transforme directement en cellulite...

– Elle n’a pas tort, grimace Shelby.

– Toujours est-il que je ne voulais pas rester à la maison avec mon idiot de grande sœur. Elle est mariée à un trader et elle vit à Londres depuis deux ans : tu n’imagines pas comme elle est agaçante, avec son faux accent d’Oxford et sa manière de dire « téléphone cellulaire » au lieu de « portable », comme n’importe quelle Américaine !

– Tiens, dis à Kim ce que tu as eu pour Noël, l’encourage Shelby.

Je vois, au regard que Megan lui lance, que cette dernière n’en a pas spécialement envie mais quand ma coloc a une idée en tête, elle ne l’a pas ailleurs.

– Allez, dis-lui ! insiste-t-elle sans aucune finesse.

– Une nouvelle voiture, m’annonce Megan un peu gênée. On me la livre demain.

– C’est une Porsche Cayenne, précise Shelby. Carrosserie champagne, intérieur beige. Parfaite pour aller à la plage cet été !

– C’est leur façon à eux de compenser, m’explique Megan. Oh ! mais de quoi j’ai l’air, à me plaindre ? Je dois vraiment te sembler pourrie gâtée.

– Pas du tout, la rassuré-je. Je sais bien que l’argent ne rattrape pas le manque d’affection. Will et son père n’ont jamais su communiquer et ça l’a rendu malheureux toute sa vie, malgré les voitures, les vacances de luxe, les loisirs

hors de prix...

Megan me jette un regard compatissant. Entre nos conversations WhatsApp durant les vacances et notre débrief du jour, elle a suivi le roman-feuilleton qu'est devenue ma vie prise entre mon amour passé et mon futur incertain.

– De toute façon, ils vont probablement me la reprendre quand ils connaîtront mes résultats, gémit de nouveau Megan. J'ai un super mauvais pressentiment.

– Et moi donc, soupire-je. J'ai été tellement accaparée par Hell et par ma rupture avec Will que...

– STOP ! hurle Shelby. Je vous jure, si l'une d'entre vous parle encore de ses partiels, je la noie dans la cuvette des toilettes *communes*. Je suis sérieuse : il nous reste cinq jours – *cinq* – avant de recommencer à trimer jusqu'à l'été. Alors d'ici là, vous savez ce que je suggère ?

– Non, et je préférerais ne pas savoir, me moqué-je.

– Qu'on se maquille comme des voitures volées, qu'on mette des jupes trop courtes et qu'on aille jouer au *beer pong*², comme des étudiantes normales.

Voilà comment moi, ma nouvelle robe bleue, mes cheveux bouclés par les bons soins de Megan, on se retrouve à tituber sur des chaussures à talons empruntées à cette dernière, direction l'Allegro, LE bar dansant de Berkeley. Salsa, rock, R'n'B, shots de Jell-O et girafes de bière : l'Allegro est effectivement tout ce dont on avait besoin pour se sentir en vacances. L'endroit est bondé d'étudiants qui comme nous s'éclatent une dernière fois avant le début du semestre. Cerise sur le gâteau ? Toutes les vingt minutes, le DJ fait une « pause karaoké », ce qui rend Shelby hystérique quand elle le découvre.

– Non, Nichols, ne compte pas sur moi, l'avertis-je.

– Trop tard, rit Megan, je nous ai inscrites pendant que vous étiez aux toilettes.

– J'appelle maintenant les Trois Mousquetaires, clame le DJ dans son micro. Les Trois Mousquetaires, on vous attend sur scène, s'il vous plaît !

– Ah ! c'est nous, sourit Megan.

– Quoi ? Mais on va chanter quoi ? lui demandé-je affolée en trottant derrière elle jusqu'à l'estrade.

On grimpe alors que Megan s'empare d'un des micros et lance :

– Bonsoir, on est les Trois Mousquetaires et on va vous chanter *All I Wanna Do*.

Alors que l'intro du célèbre tube country démarre, je me mets à avoir des sueurs froides – non que je chante affreusement mal : je ne suis ni pire ni meilleure qu'une autre... Mais le karaoké, c'est différent : je peux distinguer chacun de ces visages inconnus tournés vers moi, des visages que je vais recroiser sur le campus durant quatre années au minimum...

Bon, allez, pas le choix.

J'aurais l'air encore plus idiote de me défiler. Je m'empare d'un micro et, en sentant mes jambes flageoler, me mets à chanter à l'unisson avec Shelby et Megan.

« *All I wanna do is have a little fun before I die,* »
Says the man next to me out of nowhere »

Surprise : Megan a une voix de malade, chaude et puissante, à la Christina Aguilera. En deux secondes, j'oublie ma trouille d'être sur scène et échange un regard bluffé avec Shelby. Grâce à Meg, le public nous est acquis et tout le monde nous acclame, nous encourage, jusqu'à ce qu'arrive le moment du fameux refrain, entonné en chœur par la salle entière.

*« All I wanna do is have some fun
I got a feeling I'm not the only one
All I wanna do is have some fun*

Until the sun comes up over Santa Monica Boulevard⁸ »

Au deuxième couplet, on se lance dans un madison avec Shelby pendant que Megan continue de faire perdre la boule à tout le bar. On est très vite imitées par des gens sur la piste. Soudain, on aperçoit Lukas, debout près du bar, tout en tatouages, muscles, crâne rasé et regards perçants. Il chante tout en souriant. Mes yeux se posent sur Shelby : elle a l'air aux anges.

Est-ce qu'elle savait qu'il serait là ?

Non, bien sûr, sinon elle nous l'aurait dit... Après tout, Berkeley est une

petite ville, et il n'y a pas tant d'endroits que ça où faire la fête. Je ne peux m'empêcher d'envier Shelby : dès qu'elle sort, elle a de bonnes chances de croiser le garçon qui fait battre son cœur, alors que moi, je dois attendre un appel dont je ne suis même pas sûre qu'il viendra un jour... Je culpabilise aussitôt de penser un truc pareil. Après tout, Hell au moins ne s'enfuit pas à toutes jambes dès qu'il se passe quelque chose entre nous. Il me dit clairement de ne pas m'accrocher, mais il ne se défile pas.

Une fois le morceau fini, on saute de l'estrade sous une salve d'applaudissements pour être accueillies par l'étudiant en art.

– Lukas ! Qu'est-ce que tu fais là ? demande ma coloc, des étoiles dans les yeux.

– J'attends Donny et Shawn qui devraient arriver d'une seconde à l'autre. Vous avez tout déchiré là-haut. Surtout toi, fait-il en se retournant vers Megan.

– Meg, je te présente Lukas, fait Shelby.

– Oh, le fameux Lukas ? sourit Megan en lui serrant la main et en jetant un regard entendu à Shelby'.

– Fameux ? rougit Lukas.

Les hommes sont tellement lâches !

– Détends-toi, Lukas, le charrie Shelby en lui donnant une tape sur le biceps. Ça va, j'ai compris le message, je vais t'oublier. Mais j'y arriverai certainement mieux avec l'aide de quelques shots, si tu vois ce que je veux dire...

Et les femmes comme Shelby, si courageuses.

Elles arrivent à la fois à assumer leurs désirs, à gérer ceux des autres, à surmonter leurs angoisses, à apaiser celles des garçons...

– OK, ricane Lukas un peu gêné, c'est ma tournée. Vous voulez quoi ?

– Vodka-caramel pour moi, dit Shelby.

– Pareil pour moi.

– Rien pour moi, dit Megan.

– Alors là, ma vieille, pas question ! Si même Kim se soûle, tu ne vas pas y couper.

– OK, cède-t-elle finalement. Mais je vous préviens : si jamais je me retrouve

à faire du smurf en plein milieu de la piste et que je vous colle la honte devant vos amis, ce sera votre faute. Moi et le *binge drinking*, on n'est pas vraiment amis...

– Trois ans de fac, soupire Shelby, et toujours incapable de se lâcher. Non mais sérieux, parfois, je n'arrive pas à croire qu'on soit amies.

– C'est parce que j'ai désespérément besoin de toi pour apprendre à faire la fête, la charrie Megan en s'accrochant à ses épaules. Shelby, sauve-moi, sinon je vais finir vieille fille poussiéreuse !

– Hors de question qu'on laisse ça arriver, déclare derrière moi une voix que je connais bien.

– Donny ! m'écrié-je en me retournant. Je suis tellement contente de te voir ! Et sur tes deux jambes en plus.

– Puisque tu en parles : l'une d'entre vous, mesdames, m'accorderait-elle une danse ? Ça fait partie de ma rééducation.

– Je m'y colle, déclare Shelby avec un clin d'œil à mon intention. Mais je te préviens : si tu écrabouilles mes escarpins, c'est pas ta cheville qui va avoir besoin d'un nouveau plâtre...

– Je prends le risque, déclare le beau brun aux boucles épaisses, ravi d'avoir ce soir les faveurs de la plus ravissante des brunettes.

Alors que Lukas revient avec nos boissons, j'en profite pour me renseigner sur les conditions d'accès au labo photo du département d'art.

– Ces vacances sont peut-être ma seule occasion avant des mois de développer la pellicule que j'ai finie récemment, crié-je par-dessus la musique.

– La pellicule ? Quelle pellicule ?

– Celle des photos que j'ai prises au skatepark, dis-je en rougissant, ayant peur de passer pour une stupide groupie. Under The Bridge.

– Je suis curieux de voir ça ! Écoute, j'ai accès au labo vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec mon badge du département : appelle-moi, on prendra rendez-vous.

– Tu dances ? lui propose à cet instant une bimbo string apparent alors que de la musique latine continue de remplir le bar.

– Shelby ne va pas m'en vouloir si jamais... ?

Je jette un coup d'œil à ma coloc, en train de virevolter dans les bras de Donny tout en riant aux éclats. Ses yeux pétillent. J'en déduis que Donny est en train de lui faire son numéro : je ne sais pas si ça suffira à Shelby pour être

séduite, mais au moins ça lui reboostera l'ego.

– Je pense que Shelby s'en remettra, va, le rassuré-je alors qu'il se laisse entraîner sur la piste.

– Tu viens ? me propose Megan.

Je secoue négativement la tête : je n'aime pas les danses de couple. Le fait qu'un inconnu pose ses mains sur moi, me dirige, très peu pour moi. Elle se laisse à son tour entraîner par un mec pas mal et moi, je reste aux abords de la piste, à les regarder danser tout en remuant mes épaules. Soudain, un type bourré arrive par-derrière et m'enlace.

– On va sur le *dancefloor* continuer cette conversation, ma belle ?

Je me raidis en sentant ses bras m'enserrer, en sentant son haleine chargée d'alcool. Mon rythme cardiaque s'accélère instantanément mais j'essaie de rester cool.

– Quelle conversation ? lui demandé-je en tentant de me retourner même s'il m'en empêche.

J'ai quand même le temps d'entrevoir ses potes, restés au niveau du bar, qui nous matent en se marrant.

– Celle que ma bite a commencée avec ton joli petit cul pendant que tu avais le dos tourné, s'esclaffe-t-il en collant son horrible machin contre mes fesses.

Quelque chose se fige en moi, totalement. Je sens le monde virer au noir et blanc, le sang quitter mon visage, mes mains devenir froides. En tentant de garder un semblant de calme, je réussis tout de même à articuler, en tremblant de tous mes membres :

– Je t'ai autorisé à me toucher ?

– C'est quoi ton problème, Bijou ? ricane-t-il pour toute réponse. T'es quand même pas une de ces enragées de féministes ?

C'est plus qu'il n'en faut pour me faire disjoncter : je me sers de ses bras qui me ceignent comme appui, porte tout mon poids vers l'avant et lui balance un *back kick*, de toutes mes forces. Hélas, je rate ses parties, mais de suffisamment

peu pour qu'il hurle de douleur et me lâche instantanément.

– Espèce de salope ! rugit-il. Tu vas me payer ça !

Alertés par la scène, mes amis accourent. Lukas, en me prenant dans ses bras, m'éloigne de ce sale porc pendant que je lui crie :

– Parce que c'est moi qui ai un problème, peut-être ? C'est moi ?

Donny, entre nous deux, parlemente et essaie de savoir ce qui s'est passé alors que cet infâme frotteur lui intime de « calmer son hystérique de pote ».

– Sinon je lui en mets une, histoire qu'elle apprenne à fermer sa grande gueule, hurle-t-il dans ma direction.

– Tu lui *quoi* ? intervient Shawn qui débarque pile à ce moment.

– Vous êtes le videur ? lui demande ce gros porc. Cette cinglée a manqué de m'exploser les b...

– Écoute-moi bien, connard, fait Shawn en empoignant le pervers par le col. Je sais que pour toi, on se ressemble tous et qu'on est tout juste bons à nettoyer ta merde mais non, je ne suis pas le videur. Je ne suis pas non plus le garde du corps de la miss mais tu sais quoi ? Ça ne va pas m'empêcher de te sortir, ni de te démolir avec l'aide de mes deux potes que tu vois là. À moins que toi, tes mains baladeuses et ton racisme ordinaire, vous ne décidiez de vous casser gentiment. C'est clair ?

Putain, Shawn, je n'aurais pas dit mieux.

Je jubile, encore dans les bras de Lukas, alors que l'autre se tourne vers ses potes, examine les muscles et les tatouages des miens, évalue ses options avant de marmonner :

– Très clair.

Il tourne les talons, attrape sa veste accrochée au dossier d'un des tabourets du bar et se dirige vers la sortie, donnant tout son sens à l'expression « s'enfuir la queue entre les jambes ». C'est jouissif. Shawn ne le sait peut-être pas mais il vient de se faire une amie pour la vie.

– Bon, déclare-t-il d'ailleurs en se tournant vers nous, lequel d'entre vous paie

un verre au « videur », hein ?

[6](#) *A Dream Within a Dream* d'Edgar Allan Poe, traduction de Stéphane Mallarmé.

[7](#) Jeu à boire très populaire sur les campus américains.

[8](#) « « Tout ce que je veux, c'est m'éclater un peu avant de mourir » / Déclare sans raison le type assis à mes côtés [...] / Tout ce que je veux, c'est m'éclater / J'ai le pressentiment que je ne suis pas la seule / Tout ce que je veux, c'est m'éclater / Jusqu'à ce que le soleil se lève sur Santa Monica Boulevard », *All I Wanna Do*, Sheryl Crow.

5. Clubbing et conséquences

Kim

– Ouch... gémit la voix de Megan. Ma tête...

Péniblement, j'ouvre un œil et vois la tête blonde de mon amie sortir de sous la couette de Shelby.

– M'en parle pas, grogné-je.

– Par pitié, tais-toi, ta voix me donne mal à la tête... Non, j'ai changé d'avis : parle-moi, dis-moi où vous planquez l'aspirine, plaisante-t-elle en s'extrayant péniblement du lit.

– Dans la... la table de nuit... déclaré-je, la bouche sèche et pâteuse.

– Je ne vais pas tomber sur le vibro de Shelb' ou un truc du genre ? me demande Megan, visiblement inquiète.

– Je crois que Shelb' préfère les sextoys humains, si tu vois ce que je veux dire...

Bien sûr que Megan voit. Difficile d'ignorer qu'avant minuit, la langue de notre amie était déjà fourrée dans la bouche de Donny alors qu'on dansait comme des fous sur la piste d'un club techno en agitant les bâtonnets fluorescents glissés dans nos mojitos.

– Bordel, quand je repense à cette soirée... déclare Megan en titubant jusqu'à mon lit pour me piquer une gorgée d'eau. À quelle heure Shelby et Donny se sont éclipsés ?

– Trois heures, si j'en crois le texto qu'elle m'a envoyé depuis leur Uber.

– Je ne me rappelle plus la fin de soirée. Shawn n'est quand même pas rentré chez lui en voiture, hein ?

J'adore la façon dont sa voix est devenue légèrement plus aiguë au moment de prononcer le nom du beau tatoueur.

– Je te rassure : il est allé dormir dans la chambre de Lukas. Non sans avoir essayé de s’inviter discrètement dans la tienne, ajouté-je.

– Qu’est-ce que tu racontes ! s’offusque-t-elle en rougissant avant de s’asseoir sur mon lit.

– Oh, ça va : tu crois que je n’ai pas remarqué les regards que tu lui as lancés dès l’Allegro ?

– Oh non ! gémit-elle, tu penses qu’il a remarqué aussi ?

– Je pense que ça ne lui a pas déplu, confirmé-je d’un hochement de tête.

– Merde, grommelle-t-elle, il va probablement s’imaginer que je suis... Tu crois qu’il va s’imaginer que je suis... ?

– Quoi ? ris-je. Que tu es quoi ?

– Délurée.

Megan ? Avec son style BCBG, sa retenue même ivre morte ? Hier, elle était certainement la seule d’entre nous à avoir encore un semblant de dignité passé quatre heures. Quand bien même : je ne vois pas le problème avec le fait d’être délurée. Shelby est délurée. J’adore les personnes délurées.

– Et alors ? Qu’est-ce que ça peut faire ? dis-je en haussant les épaules. Shawn, les gars de cette bande... ils ne sont pas, comme les apparences le laissent supposer, des bad boys sans foi ni loi. Ils ont des principes. Tu as bien vu sa réaction face à Monsieur Mains Baladeuses...

Elle opine et ajoute, admirative :

– Ce que tu lui as mis, quand même, à Monsieur Mains Baladeuses ! C’était génial. Bon sang, ce que j’aimerais savoir me battre... rêveasse-t-elle en se laissant tomber sur le dos. Ça a dû te soulager, quand tu lui as mis ton talon dans les parties, non ?

– Même pas, soupire-je. Si seulement rendre coup pour coup suffisait !... Mais quand tu te prends une main au cul ou une insulte sexiste, ça n’efface pas cet horrible sentiment d’humiliation, de terreur, de... d’anéantissement. Tu vois ce que je veux dire ?

Elle acquiesce. C’est une femme : elle sait de quoi je parle.

– Mais alors, pourquoi est-ce que tu prends ces cours de kick-boxing ?

– Ce n’est pas tant pour être capable de me battre que pour me *sentir* forte.

Sûre de moi. Ça m'aide à... garder la tête haute. Tu sais, j'étais vraiment timide avant, confessé-je. Je détestais faire des vagues, même quand il y avait de quoi. J'ai dû apprendre à extérioriser.

– Tu as « dû » ? s'étonne-t-elle. Qu'est-ce qui t'a fait changer ?

Je réfléchis longuement avant de répondre car ce n'est pas évident de résumer un processus long de près de deux ans.

– Je crois que j'ai compris que même en m'écrasant, en croyant donner aux gens ce qu'ils attendaient de moi, je n'étais pas plus aimée d'eux ni plus respectée. J'ai compris que quoi qu'il arrive, je ne serais jamais assez soumise aux yeux de certains. Dans la vie, quand tu es une femme, tu croiseras toujours des gens pour te trouver trop grande gueule, trop dirigiste, trop sûre de toi. Tu te feras traiter d'hystéro, de tyran, de garce, même si tu t'écrases... Alors autant ne pas le faire, ça évite les ulcères.

– De quoi vous parlez ? demande Shelby en faisant brusquement irruption dans la chambre, chaussures à talons à la main.

– Tiens, une revenante, commenté-je avec le sourire.

Elle a l'air bien plus fraîche et pimpante que Megan et moi.

– Kim m'expliquait sa philosophie de vie. Tu sais, ajoute Megan à mon intention, tu devrais écrire quelque chose à ce propos. Un manifeste ou un truc du genre. Pour le journal de la fac. *Comment j'ai dit « merde » au patriarcat*, par Kim Abbott.

– Tu devrais surtout passer voir cette association féministe dont t'avait parlé l'infirmière, commente Shelby en se débarrassant de ses chaussures avant de s'écrouler sur son lit. Bon sang, je suis crevée ! Je ne sais pas si c'est d'avoir passé trois semaines immobilisé mais ce Donny est un animal, j'ai des courbatures de partout. Ça ne vous ennuie pas si je dors ?

– Pas du tout, on n'a qu'à aller prendre un petit déj', Megan et moi. On a besoin de carburant.

– De carburant et d'une douche chaude, précise Megan.

– Perso, je rêve d'un bain. Tu sais : un bon bain brûlant avec des bougies et des sels, expliqué-je alors qu'on quitte la chambre pour laisser Shelby récupérer de sa nuit.

– Hmmm... Le pied... Et sinon, pour en revenir à Shawn : tu sais s'il a une copine ?

Une fois douchée et après une impressionnante pile de pancakes aux myrtilles accompagnée d'œufs brouillés et de bacon, je laisse Megan à son dortoir. Je décide de suivre le conseil de Shelby : passer voir l'Association des femmes de Berkeley, comme me l'avait suggéré l'infirmière du dispensaire. Avec les partiels, cette asso m'était complètement sortie de la tête, mais après tout, j'ai encore quatre jours devant moi pour explorer le campus avant que le deuxième semestre m'absorbe entièrement.

Je me rends donc au bureau des étudiants et, après de rapides recherches, localise les bureaux de l'AFB. À l'accueil, une nana aux longs cheveux acajou me demande de patienter, ce que je fais jusqu'à ce qu'une jolie Noire qui doit avoir environ cinq ans de plus que moi vienne me trouver.

– Hayley Rowland, présidente de l'AFB – du moins jusqu'aux prochaines élections du bureau des étudiants, fait-elle en me tendant la main.

– Kim Abbott, me présenté-je. Première année.

– OK, et que puis-je faire pour toi, Kim Abbott ?

J'explique à Hayley les raisons de ma visite : l'agression que j'ai empêchée à Clark Kerr pour Thanksgiving, la bagarre qui s'est ensuivie, ma bosse, le dispensaire.

– Pour couronner le tout, un frotteur m'est tombé dessus hier à l'Allegro, ajouté-je. Ça a été la goutte d'eau. Les gens ont vraiment l'air d'avoir un souci avec la notion de consentement, sur ce campus, ironisé-je.

– Ne m'en parle pas, réplique Hayley avec une grimace. On pourrait croire qu'au XXI^e siècle, les gens comprennent que non c'est non, mais rien ne bouge ou si peu, et les féministes continuent d'avoir mauvaise presse. C'est exactement ce contre quoi on essaie de lutter ici.

– Et concrètement alors ? Ça se passe comment ?

– Eh bien par exemple, en ce moment même, on est en train de rédiger une plaquette expliquant le concept de non-mixité.

– Pourquoi ? Votre organisation est non mixte ? m'étonné-je.

– Non, mais tu as peut-être suivi ce qui s'est passé avec le magazine *Onyx Express* sur le campus ?

Je secoue négativement la tête.

– L’*Onyx* est un magazine qui a pour but d’informer sur la vie de la communauté noire du campus. Le poste de rédacteur en chef s’est récemment trouvé à pourvoir et un petit malin blanc a présenté sa candidature. Comme elle a été refusée, il crie maintenant à la discrimination... Alors on a décidé d’apporter notre soutien à la rédaction en informant sur l’histoire de la non-mixité et son rôle dans la libération de la parole des minorités. L’équipe est justement en train de brainstormer sur nos principaux axes : ça te dit de te joindre à eux ?

– C’est-à-dire que... que je ne suis pas certaine d’être moi-même très à l’aise avec le concept de non-mixité, avoué-je à Hayley.

– Encore mieux ! Tu seras notre contradictrice en ce cas. Si on arrive à te convaincre toi, c’est sûrement qu’on peut en convaincre d’autres.

C’est comme ça que ma gueule de bois et moi, on se retrouve dans un amphi occupé par un petit groupe d’étudiants en train d’écrire au tableau. Hayley me les présente.

– Jack, Mona, Silene, Prince, Agathe, Dakota, voici Kim.

– Hello, Kim ! me répond le groupe en chœur avant de reprendre sa discussion.

Je les écoute d’abord débattre sans me sentir trop à ma place. Je sais que Hayley voulait me présenter tout le monde mais visiblement, nous avons des points de vue très divergents et j’ai bien peur que ma place ne soit pas parmi l’asso. Je finis néanmoins par intervenir après une remarque de Mona.

– Excusez-moi, osé-je en me raclant la gorge, mais comment est-ce que vous comptez faire de la pédagogie en excluant le public que vous êtes censés éduquer ?

– Pas tout le temps, objecte Mona. Par moments seulement.

– Mais ça crée des divisions, des antagonismes ! Je croyais que l’union faisait la force.

– Parfois, être unis, c’est aussi se respecter assez pour se laisser de l’espace, me répond Jack. Prends mon exemple : je suis un homme et je suis féministe, ce qui veut dire que je pense que les femmes devraient avoir les mêmes droits que les hommes. Je sais aussi que ce n’est actuellement pas le cas – c’est d’ailleurs pour ça que je me bats. Je reconnais donc qu’en tant qu’homme, le système me

permet de jouir d'un certain nombre de privilèges. Pour contrer ces inégalités, je choisis, moi, d'essayer de trouver un juste équilibre. De créer une forme d'équité. L'équité, c'est donner un peu plus à ceux qui ont un peu moins. Par exemple, donner aux femmes des espaces non mixtes où elles peuvent se sentir à l'aise et en sécurité puisque l'espace public est systématiquement pensé pour les hommes, ou donner aux étudiants noirs un magazine non mixte parce que la presse universitaire est systématiquement pensée pour les Blancs.

– Mais ce n'est pas parce que tu es un homme, ou que tu es blanc, que tu n'as pas de point de vue sur le patriarcat ou le racisme, objecté-je. La preuve.

– Certes, mais mon point de vue est, je pense, moins intéressant sur ces deux questions que celui de n'importe quelle femme ou de n'importe quel racisé. Parce que l'oppression dont sont victimes certains, j'ai beau la constater et la refuser, j'y participe malgré moi. À mon corps défendant, je jouis des privilèges réservés aux hommes blancs. Quant au patriarcat ou au racisme, je crois qu'on les comprend mieux quand on les a expérimentés à un niveau moléculaire...

Nous continuons à débattre, Jack et moi, et j'ai beau ne pas me ranger absolument à son avis, ça ne l'empêche pas de prendre en compte tout ce que je dis et de noter mes arguments au tableau. Les autres aussi prennent part à notre discussion et je suis étonnée du calme et de la capacité d'écoute dont font preuve mes contradicteurs. Finalement, c'est Dakota qui finit par me donner l'argument qui fait mouche.

– Mais sans la non-mixité, jamais aucun mouvement social n'aurait pu voir le jour au XX^e siècle ! Dans une réunion, pour avancer, il faut savoir parfois exclure certaines personnes. C'est comme à l'usine : au moment de voter la grève, tu ne vas quand même pas inviter le patron !

Ce bon mot fait rire tout le monde et c'est sur lui que nous nous séparons. Une fois hors de l'amphi, Hayley me prend à part.

– Bon, Kim Abbott, est-ce que tu te vois militer avec nous ? me demande-t-elle. Même si on ne sera pas toujours d'accord sur tout ?

– Je me vois bien, oui, souris-je. J'ai rarement eu une discussion aussi enrichissante. Et tout le monde a l'air extrêmement bienveillant.

– OK, alors qu'est-ce que tu aurais envie de faire, au sein de l'AFB ?

– Euh... je ne sais pas trop, admet-je, prise au dépourvu. Je pratique le kick-boxing : peut-être que je pourrais créer un atelier, si jamais l'administration me

laisse une salle ?

– On a déjà un atelier de *self-defense* une fois tous les quinze jours, m'apprend Hayley.

– Ah, réponds-je un peu déçue. Je ne sais pas trop ce que je pourrais vous apporter, alors. Pour tout te dire, je n'y avais pas réfléchi...

– Écoute, me rassure Hayley, je suis certaine que tu vas trouver une idée. Tu es venue nous voir, tu as sacrifié une demi-journée pour nous : c'est évident que tu es motivée. Il faut juste que tu réfléchisses à quel type d'investissement tu veux avoir dans l'asso. C'est une étape par laquelle chaque membre a dû passer, c'est notre fonctionnement coopératif qui veut ça. Tu as mon numéro, moi j'ai le tien : prenons le temps de réfléchir et appelons-nous, OK ?

– OK, je réponds, déterminée à vite trouver une idée à mettre au service de l'AFB.

Mais cette bonne humeur retombe lorsque, en allant à la cafétéria pour me prendre un snack et finir d'éponger ce qui me reste de rhum dans le sang, j'écoute mes messages. La bibliothèque de la fac m'informe que leurs effectifs sont complets, tout comme le Golden Bear... Je bondis de joie lorsqu'un restaurant aux abords du campus me propose le service de midi, du lundi au vendredi, mais déchante au moment d'aller vérifier mon emploi du temps du deuxième semestre sur l'Intranet de Berkeley : impossible pour moi de me libérer tous les jours entre onze heures et quatorze heures trente ! Bien sûr, en allant pleurer misère au secrétariat, je pourrais trouver un arrangement – mais cela impliquerait de prendre des cours moins intéressants que ceux auxquels j'ai réussi à m'inscrire, et qui feront moins bon effet sur mon dossier au moment de postuler en école de droit.

Je dois à tout prix trouver un job qui tombe les week-ends ou les soirs.

Mais où trouver une perle pareille ?

C'est vraiment déprimant.

Pour me remonter le moral, je décide de contacter Lukas afin qu'on se soutienne mutuellement en cette fin d'après-midi de gueule de bois.

[Ça tient toujours, cet atelier

photo ?]

– Tu comprends, ce job, j’en ai vraiment besoin. D’un autre côté, je n’ai aucune chance d’entrer en école de droit si je n’ai pas un dossier parfait et franchement, privilégier un job au détriment de mes cours, ce n’est pas la meilleure façon d’y parvenir...

– Les autres ne peuvent pas comprendre ce que c’est, pour nous, boursiers, affirme Lukas pendant que j’accroche mes clichés dans la chambre noire pour qu’ils sèchent. Ce qu’on a sacrifié pour être là. Depuis que je suis en troisième, je bosse cent fois plus que mes amis dans l’espoir d’intégrer une école prestigieuse, de me faire un réseau, de peut-être pouvoir percer...

– Oh ! mais tu y arriveras, le rassuré-je. J’ai vu tes toiles, Lukas : elles sont sublimes !

– Merci, sourit-il. Ça me fait d’autant plus plaisir que tu as vraiment l’œil, ajoute-t-il en désignant mes photos.

Je rougis en trouvant qu’il exagère. OK, ce sont de bonnes photos, jolies et bien cadrées, mais ce ne sont pas des photos d’art ! Ce n’est pas comme si elles exprimaient quoi que ce soit !

– Mais si ! insiste-t-il pourtant en remarquant ma gêne. Regarde ça ! Ce travail sur la ligne, sur les motifs, ce sens du cadrage. Quant à ce noir et blanc...

– Ce n’est pas trop contrasté ?

– Tu veux rire ? C’est justement pour ça que c’est bien ! Tu as une manière vraiment singulière d’abstraire ton sujet. De le réduire à la simple expression d’une forme. Ta recherche géométrique est passionnante. Puis tu sais quand appuyer sur le déclencheur et ça, ça n’a pas de prix. Regarde cette photo où Casper fait sa figure au moment où les pigeons s’envolent !...

– N’en jetez plus, ris-je, amusée de son enthousiasme. Ah ! Lukas, tu as tellement de chance d’étudier ici...

– Tu sais que tu pourrais prendre des cours dans ce département, pas vrai ? Rien ne t’en empêche.

– Tu as écouté ce que je disais à l’instant sur le fait que le droit est ma vocation ?

– Tu as raison, reconnaît-il. Pardon. C’est juste que je suis obsédé par les arts.

Parfois, j'ai du mal à réaliser que les autres ne le sont pas forcément autant. Bon, il est tard, ajoute-t-il en regardant l'heure sur son portable. On devrait y aller puisque tu as fini.

– Tard comment ?

– Tard comme : « On va avoir du mal à trouver quelque chose à manger sur ce campus », grimace-t-il.

– Mince, tant que ça ?

Je regarde son écran : vingt-trois heures quinze. Le self ne sert plus à cette heure-ci.

– Que dirais-tu d'un excellent hot dog et d'une pinte au Top Dog ? me propose Lukas. Je suis affamé.

– Transforme cette pinte en coca bien frais, multiplie ce hot dog par trois et tu auras une chance de m'appâter.

– Marché conclu, fait-il en ouvrant la porte de la chambre noire, laissant la lumière du couloir nous éblouir violemment. Bon, tu viens ?

6. Trop beau pour être vrai

Kim

– Putain, mais c’est qui, ce connard qui klaxonne ? râle Shelby en se levant de son lit où elle se peignait les ongles en regardant le dernier épisode en date de *This Is Us*.

Ma coloc ouvre la fenêtre de notre chambre pour regarder en bas, prête à lancer une flopée d’injures à l’importun, mais se ravise finalement et rentre la tête en soupirant.

- C’est pour toi, Kim...
- Quoi ? Comment ça, pour moi ?

Je me lève à mon tour pour jeter un coup d’œil... et découvre, stupéfaite, que Hell est là, en bas. Sublime, comme toujours. Grand, baraqué, avec une allure folle dans son blouson en cuir. Il prend appui sur le toit de sa voiture rouge et, une main passée par la vitre, il actionne son klaxon.

- Kim ! crie-t-il en m’apercevant. Tu descends ?
- Hell, qu’est-ce que tu fais là ? ris-je, étonnée et ravie.
- Une pause dans mon entraînement. Descends !
- Ouais, Kim, descends ! gueule une nana du premier étage. Et fais-le taire. On voudrait tous avoir un peu la paix !

En gloussant, je rentre dans ma chambre et demande à Shelby comment elle me trouve. Je suis déstabilisée et extatique. Je ne m’attendais pas à avoir de ses nouvelles aussi vite, et certainement pas à le voir apparaître au pied de ma résidence ! À toute allure, Shelby détache mes cheveux retenus par un crayon, me badigeonne les lèvres de gloss framboise puis me tend mon sac à main et ma parka.

- C’est bon, tu peux y aller.

Le cœur battant, je dévale l'escalier et sors de la résidence alors qu'Aaron fait le tour de la voiture pour m'ouvrir la portière, avant de grimper à son tour dans le véhicule.

- Où est-ce qu'on va ? demandé-je en rosissant de plaisir.
- Tu verras. Tiens, choisis-nous une K7, fait-il en désignant la boîte à chaussures.
- Tu es sérieux ? Mais je ne connais aucun de ces groupes !
- Tant mieux. On laisse faire le hasard, alors. On joue ton éducation musicale sur un coup de dés, sourit-il en coin.

Cette ironie douce qu'il emploie quand il s'adresse à moi est à la fois touchante et sexy. Je finis par arrêter mon choix sur l'un des albums, à cause de son titre, *Misery is a Butterfly* – le désespoir est un papillon.

- Blonde Redhead, commente-t-il alors que quelques notes de harpe se font entendre dans l'habitable. Très bon choix.

Une musique orchestrale mélancolique explose alors que le paysage défile. Le ciel est bas, poisseux, rempli de nuages gorgés d'eau. Je suis surprise que Hell soit venu. Nous n'avions échangé qu'un simple texto depuis mardi. Alors que la Mustang traverse San Francisco, je l'interroge :

- Tu as fait quoi de ta semaine ?
- J'ai skaté. Je ne sais pas si je te l'ai déjà dit mais je loue un entrepôt, au sud de la ville, que j'ai aménagé en salle d'entraînement. J'y ai passé le plus clair de mon temps depuis mardi. Pour être honnête, rit-il, j'ai même pioncé là-bas hier et avant-hier. À même le sol. J'ai le dos défoncé.
- Ça n'est pas gênant pour skater ?

J'aurais imaginé que comme tout sportif professionnel, il faisait extrêmement attention à sa santé.

- J'ai l'habitude de la douleur, m'informe-t-il en haussant les épaules. Ça fait partie du jeu. Tu sais, ajoute-t-il comme s'il voulait m'avertir, je fais souvent ça. Disparaître pendant quelques jours, skater jusqu'à tout oublier...
- Je sais, répliqué-je machinalement en regardant par la vitre.
- Comment tu le sais ? me demande-t-il en haussant un sourcil étonné.

– Je veux dire, me reprends-je en piquant un fard, je ne le sais pas vraiment... mais je m'en doute. Tu es un sauvage, Hell. Pas besoin d'être devin pour s'en rendre compte.

– Un sauvage ? Rien que ça ? s'amuse-t-il. Et toi alors, tu es quoi ?

– À toi de me le dire, répliqué-je avec espièglerie.

– J'hésite...

– Entre quoi et quoi ?

– Regarde, déclare-t-il en ignorant sciemment ma question, on est arrivés.

– Ne change pas de sujet, Aaron Heller, fais-je en pointant sur lui un index menaçant. Tu hésites entre quoi et quoi ?

– Je te le dirai une fois que tu m'auras montré ce que tu as dans le ventre, conclut-il avant de se lancer dans un créneau pour se garer le long d'une grille.

– Hey ! je connais cet endroit, m'écrié-je en tournant la tête.

Nous sommes aux abords de « son » skatepark, Under the Bridge. Intriguée, je descends de la Mustang, fais le tour de la voiture alors qu'il ouvre le coffre, me penche sur le contenu...

Oh, oh...

– Hell, qu'est-ce que c'est que ça ?

– Ça, c'est une planche – ou *board* dans notre jargon. Ça, c'est un casque, fait-il en attrapant ledit casque et en me le posant sur la tête. Et ça...

– Tu ne comprends vraiment pas le concept de « question rhétorique », toi, rouspété-je alors qu'il me débarrasse de mon sac à main, le range dans son coffre et me fait enfiler des protège-poignets.

– C'est quoi, cette mauvaise humeur, Fire ? Tu as la trouille ?

En réalité, pas vraiment – du moins au début. Pendant les dix premières minutes sur le skate, la seule chose qui m'embête, c'est d'avoir l'air débile, harnachée comme une petite fille de 8 ans. Mais dès ma première gamelle, les choses se gâtent.

– Aïe, protesté-je.

– Relève-toi, m'encourage Hell en me tenant la main pour m'aider. On va aller à ce carré d'herbe là-bas...

– Oh ! super, tu renonces enfin à ton projet insensé de m'apprendre à skater ! exulté-je, soulagée.

– Qu’est-ce que tu racontes ? Je veux te donner ta première leçon : comment bien tomber.

– Tu sais vraiment rendre les choses amusantes, toi, hein ? râlé-je.

– Allez, Fire, rit-il. Je t’assure que ça va être fun... d’ici à une dizaine de cours.

– Une dizaine ? m’écrié-je incrédule. Oh ! Aaron Heller, je devrais te tuer...

Mais je ne le tue pas. J’apprends, stoïquement, à tomber, mains ramenées contre ma poitrine, en me servant de mon bras pour amortir le choc et de mon épaule pour rouler. J’apprends à me placer sur la planche. À la manier en faisant basculer mon poids de l’avant du skate à l’arrière. À faire des quarts de tour à l’arrêt puis des demi-tours. Finalement, on retourne sur le béton et Aaron me montre comment pousser, avancer, freiner avec mon pied, tourner. Ce n’est vraiment pas simple de skater ! Je ne comprends pas comment les autres *riders* du parc arrivent à produire cette impression de légèreté.

– Allez, tu es prête : allons sur ce terrain en pente, me suggère Hell au bout d’une heure.

– Tu es certain que c’est une bonne idée ? Parce que ça fait vingt minutes que je ne suis pas tombée et que j’aimerais que ça continue comme ça, tant qu’à faire...

– Trouillarde. Bien sûr que c’est une bonne idée. Suis-moi ! m’encourage-t-il. Tiens, agrippe mes mains, accroche-toi.

J’obtempère alors qu’il commence à me traîner. En réalité, je râle plus pour la forme. Ça commence à être amusant, maintenant que je comprends comment rouler. Et le fait que Hell veuille me faire partager sa passion, je trouve ça assez craquant.

– Aaron ! crié-je, ravie et terrifiée d’avancer aussi vite puisqu’il me tracte. Aaron, non !

– Hey ! Hell, Kim ! nous appelle quelqu’un.

Je tourne la tête et vois Lukas et Casper, sur leurs planches, rouler vers nous.

– Salut, les gars ! m’écrié-je.

– Super look ! me vanne Lukas une fois qu’ils sont à notre niveau. C’est pour pouvoir te défendre la prochaine fois qu’on sort à l’Allegro ?

- L’Allegro ? demande Hell en fronçant un sourcil.
- C’est juste ce bar dansant pas loin du campus, lui explique négligemment Lukas. Oh ! au fait, Kim, j’ai une nouvelle de dingue pour toi. Tu sais, les photos que tu as laissées sécher dans la chambre noire l’autre soir avant qu’on aille dîner ?
- Merde ! m’exclamé-je. Je les avais complètement oubliées.
- Et tu as bien fait parce que grâce à ça, le doyen du département, M. Price, est tombé sur elles, et...
- C’est quoi, cette histoire de dîner ? nous coupe brusquement Aaron.

Lukas tourne la tête vers son ami et se rend tout de suite compte comme moi de ce que ce dernier s’imagine.

- Oh ! bordel, Hell, non, ne va pas t’imaginer que...
- Que quoi ? Que tu es allé dîner avec Kim ? Que tu l’aides à développer ses photos dans ta super chambre noire ? Tu sais quoi, mec ? fait Hell en poussant violemment son ami. Vu le plan que t’as fait à Shelby le mois dernier, je commençais vraiment à me demander si tu avais des couilles, mais visiblement tu n’en manques pas.

Le graffeur manque de tomber. Horrifiée par ce qui est en train de se passer, je proteste :

- Hell, qu’est-ce qui te prend ?

Mais Aaron m’ignore totalement : il est focalisé sur Lukas, qu’il regarde avec du meurtre dans les yeux. Notre ami, bien décidé à ne pas se laisser faire, reprend d’ailleurs son équilibre et grogne :

- À quoi tu joues, sérieux ? C’est quoi, ton problème ?
- Mon problème ? C’est que pour une fois que tu sembles t’intéresser à une nana, il faut que ce soit la mienne ! Ça ne te paraît pas un peu abusé, Lukas ?

Hein ? Sa nana ? Depuis quand ? Je pensais qu’il ne voulait pas d’une relation. Que nous deux, c’était juste un plan parmi les autres.

C’est bien le cas, non ?

Alors pourquoi est-ce qu’il dit ça ? Pourquoi est-ce qu’il se montre aussi

possessif ?

– Hell, tenté-je de le raisonner en posant une main apaisante sur son avant-bras, je ne sais pas ce que tu t’imagines, mais...

– Toi, ne t’en mêle pas, siffle-t-il en se tournant vers moi, le visage convulsé de rage. Tu joues à quoi ? C’est quoi, cette stratégie de gamine ? Je te dis que je ne veux pas de toi alors tu te mets à brancher mes potes ? Tu te l’es tapé, Lukas ? C’est qui, le prochain : Casper, Shawn ?

Il a l’air vraiment hors de lui, au point que même Casper, en retrait depuis le début, lui demande de se calmer et met une main sur son torse pour le faire reculer.

– Cool, mec, relax. Qu’est-ce qui te prend, là, on peut savoir ?

Pour ma part, je suis bien trop outrée par sa réaction pour pouvoir dire le moindre mot. Pour qui se prend-il ? Il y a moins d’une minute, il a dit à Lukas que je suis sa nana, et maintenant, il m’insulte et reprend son couplet de « je ne veux pas de toi » ? Mais alors, de quel droit est-ce qu’il se permet de me faire une scène ?

– Putain ! grogne Hell à mon intention en ignorant Casper. C’est exactement ce que j’essayais de t’expliquer chez moi l’autre jour ! Ce truc entre nous, ça ne peut pas marcher ! On n’a passé que trois nuits ensemble et déjà tu me prends la tête !

Sans me laisser le temps de répondre, il fait demi-tour et commence à se diriger vers sa voiture.

– Putain, mais c’est quoi, son problème ? grommelle Lukas avant que Casper ne hausse les épaules.

J’oscille entre sidération et indignation alors qu’il grimpe dans sa Mustang. Depuis le premier jour, Aaron Heller fixe les règles entre nous et comme une idiotte, je m’y plie, je fais attention à avoir l’air de ne rien exiger, à lui laisser le contrôle... Tout ça pour ça ? Le droit de me faire traiter publiquement comme de la merde ? D’entendre que nous deux, c’est juste l’affaire de trois nuits ?

Qu’il aille se faire voir. Vraiment. Je ne veux plus jamais le revoir.

Je serre les poings et me concentre pour ne pas pleurer. Il ne vaut pas mes larmes. Seulement, alors qu'il démarre, je réalise soudain.

Mon sac !

– Hell ! l'appelé-je affolée en me précipitant vers sa voiture. Hell, attends !

Mais soit il ne me voit pas, soit il décide de m'ignorer car sa voiture disparaît au coin d'une rue alors que j'agite mes bras en criant :

– J'ai laissé mon sac dans ton coffre ! Hell !

Bon, au moins, je n'ai pas à prendre le train pour rentrer au campus. C'est déjà ça.

J'aurais fait comment, sinon, moi, sans cash, sans CB ?

Bon sang ! Je n'arrive pas à croire que Hell m'ait fait ça. Non seulement il m'a hurlé dessus devant ses amis de façon complètement injuste en sous-entendant plus ou moins que je suis une pauvre fille dont il n'a rien à foutre, mais en plus, il m'a plantée à plus d'une heure en transports de chez moi, sans argent, sans portable et sans clefs. Sous un pont, en plus ! Littéralement sous un pont⁹ ! Qu'est-ce que j'aurais fait si Casper et Lukas n'avaient pas été là au moment où il a décidé de péter son plomb ? Comment je serais rentrée, sans mes affaires ?

Cette fois, c'est la fois de trop.

Je ne veux plus le voir. Marre d'être traitée comme de la merde, un coup je te prends un coup je te jette, un pas en avant trois pas en arrière. Marre, marre. Heureusement, Casper a juré qu'après nous avoir déposés sur le campus, Lukas et moi, il se chargerait de récupérer mes affaires.

– Comme je te le disais avant que ce gros con nous interrompe, m'explique Lukas alors qu'on monte dans le break de Casper, le doyen Price adore tes photos et m'a demandé de vous mettre en contact. Ça tombe bien : il est de

permanence le vendredi après-midi. Avec un peu de chance, tu peux le capter avant qu'il quitte son bureau. Pendant ce temps, moi, je localise Shelby et je reviens te chercher ensuite au département d'art avec le double de tes clefs.

C'est comme ça que je me retrouve face au doyen Caleb Price – un homme séduisant d'une petite cinquantaine d'années, large d'épaules, aux cheveux grisonnants mais fournis.

– Bien, mademoiselle Abbott, fait le doyen de la faculté des arts en me tendant les photos qu'il a trouvées au labo, j'imagine que vous savez pourquoi je tenais tant à vous voir ?

– Eh bien... non, pas vraiment, admetts-je.

– Ah oui ? Je pensais pourtant que c'était évident. J'ai parcouru votre dossier académique, poursuit-il. Impressionnant – mais vous le savez déjà. J'ai cru déceler un intérêt marqué pour le droit... Qu'est-ce qui vous attire le plus ? Droit des affaires ? Droit civil ?

– Le pénal, réponds-je avec un empressement qui me fait rougir.

– Ah, sourit-il. Je vois. Une idéaliste. Non, ne protestez pas, c'est un compliment : c'est beau, d'avoir un idéal. Ce n'est pas une tare. Je vais même vous dire : il n'y aurait pas d'art sans idéaux. C'est probablement la seule discipline pour laquelle l'idéalisme est à ce point indispensable. Ça aide à supporter les critiques, l'exposition, les heures solitaires. Sans compter le manque d'argent, rit-il.

Je souris. J'aime bien sa façon directe de s'adresser à moi. La plupart du temps, les adultes vivent sur une autre planète, artificielle, policée. Price, lui, a l'air authentique.

– Écoutez, mademoiselle Abbott, je n'irai pas par quatre chemins : vos photos sont remarquables. Bourrées de défauts mais remarquables. Je serais un immense imbécile si je trouvais un talent comme le vôtre et n'essayais pas de l'aider à se développer. J'aimerais que vous suiviez des cours ici, dans cette faculté.

– Professeur Price, réponds-je aussi déstabilisée que flattée, c'est gentil à vous, vraiment, mais...

– Gentil ? Vous croyez que je suis gentil ? On ne devient pas doyen d'une des meilleures facs du monde avec de la gentillesse, mademoiselle Abbott. On le devient en étant brillant, perspicace et doué pour la politique. Mais avec vous, je ne compte pas prendre de gants : vous n'avez rien à foutre en droit.

Je manque de m'étouffer d'indignation. Qu'est-ce qu'il en sait ? Le droit est ma vocation depuis le lycée ! Ce pour quoi j'ai travaillé aussi dur ! Comment peut-il remettre ça en cause en m'ayant vue cinq minutes dans son bureau ?

– C'est pourtant la *major* que je vais déclarer dès la reprise des cours, répliqué-je d'un ton pète-sec.

– On parie ? sourit-il avec arrogance.

Mais c'est pas vrai ! C'est la journée des connards ou quoi ?

– Je vous propose une expérience, mademoiselle Abbott. Acceptez d'assister au séminaire de langage photographique que j'anime le mardi dans la matinée. Il consiste en une heure de théorie suivie de quatre heures de pratique, et cela permet de valider les crédits de Culture américaine obligatoires en première année. À l'issue du semestre, on verra bien ce que vous pensez de votre *major*.

– Professeur Price, lui opposé-je en essayant de ne pas m'agacer, je suis flattée, vraiment, mais c'est impossible. J'ai déjà mon emploi du temps du deuxième semestre et le mardi matin, je suis un cours de droit constitutionnel.

– Déplacez-le au troisième semestre.

– Vous êtes obstiné, ne puis-je m'empêcher de lâcher dans un rire nerveux.

– C'est vous qui êtes obstinée, mademoiselle Abbott. Tout ce que je vous demande, c'est cinq petites heures par semaine et un portfolio de douze œuvres avant la fin du mois de mai afin que nous nous assurions ensemble que vous ne passez pas à côté de votre véritable vocation.

Je m'enfonce dans mon fauteuil et croise mes bras.

– Vous auriez fait un avocat redoutable, déclaré-je d'un ton caustique.

– Tout comme vous, j'en suis certain, réplique-t-il avec un sourire exaspérant.

– Professeur Price, réexpliqué-je en déployant des trésors de philosophie zen, vous ne vous en rendez pas compte, mais je n'ai pas cinq heures à moi. J'ai mes autres cours, qui me laissent déjà très peu de temps libre. Je pratique deux sports auxquels je ne veux pas renoncer. Et c'est sans compter mon job...

– Quel job ? Votre dossier n'en fait pas mention.

– Eh bien, pour être honnête, je ne sais pas encore, avoué-je. Je suis en pleine recherche.

– Des pistes intéressantes ?

– J'ai une touche avec un restaurant, mens-je sans trop savoir pourquoi.

Sans doute pour écourter cet entretien qui n'a que trop duré.

Et pour ne pas perdre la face devant cet homme obstiné, obtus même, qui dans sa façon de nier ce que je pense ou ce que je suis me rappelle furieusement quelqu'un...

– Mademoiselle Abbott, je crois que nous allons enfin réussir à nous entendre, déclare Price, un sourire victorieux aux lèvres. Laissez-moi vous faire une contre-proposition. Je viens de me séparer de mon précédent assistant pour cause d'absentéisme répété. Je suis en quête d'une personne sérieuse et organisée pour un travail qui, je le crois, n'est pas trop rébarbatif : il s'agit de faire du rangement dans les archives du département, de s'occuper des mailings et des invitations aux divers événements, d'éventuellement aider à la communication... Il occupe un après-midi par semaine, le vendredi, durant ma permanence, et il est payé cent cinquante dollars par semaine.

– Cent cinquante dollars par semaine ? halluciné-je. Pour un après-midi de travail seulement ? Mais c'est trois fois et demie le salaire minimum !

– L'administration de Berkeley n'a pas l'habitude de payer ses employés au salaire minimum, croyez-moi, s'amuse-t-il. Bien entendu, cet emploi est normalement réservé aux étudiants du département, et si vous voulez l'obtenir, il vous faudra en contrepartie suivre des cours dans cette faculté...

Cent cinquante dollars : c'est autant que ce que je peux espérer en travaillant trois soirs par semaine dans un restaurant, peut-être même quatre. Price sent qu'il m'a ferrée et se montre implacable dans le reste de son argumentaire, jusqu'à ce que j'accepte d'assister à son séminaire. Cela veut dire faire une croix sur anthropologie des lois, qui se déroule le vendredi après-midi, et sur le cours de droit constitutionnel du mardi matin... Mais Price a raison, je pourrai toujours reprendre ces cours avant mon huitième semestre.

Ce job, c'est une opportunité qui ne se refuse pas.

Au-delà de la question de mon épanouissement personnel, ou du fait qu'il empiétera moins sur mes études que tout autre job, il fera meilleur effet sur mon dossier d'admission que la mention « serveuse au KFC ». Je le sais, et Lukas, qui me retrouve à la sortie du rendez-vous, le sait aussi : c'est pour ça qu'il me propose d'aller fêter ça.

- Je n’ai pas franchement la tête à ça, avoué-je.
- Allez ! Ne laisse pas Hell et son caractère de merde t’atteindre. De toute façon, tu n’as pas le choix : j’ai dit à Shelby qu’on passait à la soirée des Delta Upsilon pour que tu récupères les clefs de votre chambre.
- Une soirée de fraternité. Eurk. Tu veux ma mort ?

Ma grimace a beau faire rire Lukas, elle ne l’empêche pas de me traîner là-bas où, bien qu’il soit vingt heures dix seulement, Shelby est déjà éméchée, et pendue au cou de Donny.

Voilà une affaire qui roule, on dirait...

Il faut bien que l’une d’entre nous au moins réussisse sa vie sentimentale...

- Megan n’est pas là ? m’enquiers-je en criant par-dessus la musique pendant que les garçons vont nous chercher à boire dans la cuisine.
- Quoi ?
- Megan, répété-je plus fort encore. Elle n’est pas avec vous ?
- Miss Day-Belmont a décidé de ne pas sortir ce soir, hurle Shelby d’une voix théâtrale et légèrement pâteuse. Elle couve quelque chose et veut être certaine de ne pas être KO lundi.
- Day-Belmont ? nous demande hystériquement une petite blonde qui surprend notre conversation. *Megan Day-Belmont ?*

Nous acquiesçons, un peu étonnées par l’air surpris de la fille. C’est une fac, après tout. Est-ce que ce n’est pas le principe même ? Passer quatre ans ou plus dans un grand village festif et érudit où tout le monde connaît tout le monde ?

- Hey ! crie-t-elle à l’intention d’un groupe d’amies. On a des nouvelles de Megan Day-Belmont par ici !

Une bande de clones blonds débarque et nous demande incrédule, en détaillant Shelby et sa robe trop courte :

- Vous êtes des copines de Megan ? Elle est ici ?
- Non, répond Shelby d’un air soupçonneux, elle n’est pas là.

Ma coloc me jette un regard qui veut tout dire. À l’œil nu, ces filles représentent tout ce que je crains dans le système des sororités : élitisme,

sourires hypocrites et férocité.

– Qu'est-ce que vous lui voulez, à Megan ? demande Shelby en suspectant un sale coup à la *Lolita malgré moi*.

– Juste lui passer le bonjour et lui dire que sa chambre est toujours libre, si un jour elle souhaite la récupérer, répond celle que j'identifie à l'attitude des autres à son égard comme la chef.

– Sa chambre ? répète Shelby sans comprendre.

– Sa chambre chez les Oméga Thêta Tau, oui.

– Oméga Thêta Tau ? Mais je croyais que cette sororité était à Stanford, intervient-je.

– Tout à fait, oui, sourit la blonde alpha glaçante. Megan était des nôtres jusqu'à ce qu'au début de l'été dernier, elle disparaisse sans explications. Alors imaginez ma surprise d'avoir de ses nouvelles dans cette fac de libéraux, et par des filles dans votre genre...

– Dans notre genre ? grogne Shelby en montrant les dents. Et ton genre, Regina George¹⁰, on en parle ?

– Laisse tomber, la calmé-je, elle te provoque, tu ne le vois pas ? Je parie cent dollars qu'elle raconte n'importe quoi. Ça doit être un de leurs jeux débiles pour faire mumuse, chez Oméga Thêta Tau...

– Un jeu ? répète Regina George, piquée. Un jeu ? Et ça, alors, c'est un putain de jeu ?

En dégainant son smartphone, elle nous brandit sous le nez un post Instagram les représentant, Megan et elle, sauf que Megan a les cheveux longs, plus foncés, ainsi qu'une frange. Je tombe des nues : Megan dans une sororité ! À Stanford en plus ! Pourquoi ne nous en avoir jamais parlé ? Elle s'est toujours comportée comme si elle avait commencé son *bachelor* à Berkeley...

– Tu vois, Annabelle ? lâche un des clones à sa chef. Je t'avais dit que Megan était bizarre.

– Tu dis ça parce que tu n'as jamais digéré le thé rouge qu'elle t'a fait boire lors de ton initiation, la rabroue sèchement Regina/Annabelle, avant de se retourner vers nous avec un air cruel et voluptueux de chat se préparant à bondir. Le thé rouge était l'un de ces « jeux débiles » que Megan avait inventé pour qu'on « fasse mumuse » chez Oméga Thêta Tau. Durant leur initiation, les filles qui avaient leurs règles devaient mettre de côté l'un de leurs tampons usagés et

le faire infuser le soir venu avant de boire cette tisane un peu particulière... Elle ne vous en a jamais parlé, vous qui semblez la connaître si bien ?

- Tu ne racontes que des conneries, blêmit Shelby.
- Peut-être, peut-être pas, triomphe Annabelle avant de nous adresser un clin d'œil et de tourner les talons, ses clones à sa suite.

Je regarde Shelby, désorientée. Je n'arrive pas à y croire ! Même si cette garce d'Annabelle nous a menti sur le thé rouge, Megan a tout de même tout un passé qu'elle nous a soigneusement caché ! Un passé visiblement pas très reluisant...

Est-il possible que ma seule autre amie fille incarne en réalité tout ce que je déteste et fuis ?

C'est vraiment le coup de grâce de cette journée pourrie.

- C'était qui, le gang des piranhas ? s'enquiert Donny en revenant avec nos verres.
- Rien, lui répond Shelby visiblement secouée. Laisse tomber.
- Lukas n'est pas avec toi ? lui demandé-je.
- Il a croisé un pote à lui dans la cuisine.
- OK, je vais aller lui dire au revoir. Shelby, tu me donnes les clefs et tu frappes si tu rentres ? Sinon je les laisserai demain tu sais où...
- Désolé, mais tu ne peux pas partir, m'informe Donny.
- Pourquoi ça ?
- Parce que Casper est en route pour le campus, il m'a appelé il y a cinq minutes. Visiblement, il arrive ici avec ton sac à main...

J'imagine que Donny mérite une explication mais je n'ai vraiment pas envie de la lui donner. Je prie juste pour que Casper arrive vite : j'ai vraiment envie d'aller me mettre au lit. Cette journée était affreuse en tout point ! Même mon embauche a eu lieu dans des circonstances tellement bizarres qu'elles en deviennent désagréables.

J'ai vraiment un drôle de karma aujourd'hui.

Durant la demi-heure qui suit, alors que Shelby et Donny dansent comme des fous et que Lukas socialise avec une bande de gars dans la cuisine, je ne fais pas que ressasser la violence de Hell à mon égard, sa façon de m'abandonner en

embarquant mes affaires sans se soucier une seule seconde de moi : je pense aussi à Megan. Et plus j'y pense, plus je me sens en colère. Megan nous a clairement menti par omission, c'est sûr... Mais surtout, elle a joué un rôle auprès de nous, celui de la fille sage et perdue. La fille qui n'a pas l'habitude d'avoir des amis, de faire la fête, de boire... Qui a peur qu'un garçon mignon ne la trouve trop « délurée ». Mon œil ! Je connais bien les Oméga Thêta Tau. Dès qu'elle a commencé à rêver de Stanford, Camilia, mon ex-meilleure amie, s'est mise à parler d'elles comme de *la* sororité cool. Celle où les filles organisent des fêtes tous les soirs, boivent, prennent même des cachets et se tapent qui elles veulent sur le campus. Oméga Thêta Tau était le rêve de Camilia, probablement qu'elle fait d'ailleurs partie de leurs postulantes cette année.

Est-ce qu'elle aussi boit du « thé rouge » ?

Bon sang, je n'ai véritablement aucun discernement en ce qui concerne les gens. Les mecs, les amis... je ne sais pas les choisir. Pour ce que j'en sais, Shelby pourrait bien être un loup-garou et Lukas, un foutu cannibale !

– Tu t'amuses, à ce que je vois, fait soudain une voix profonde, grave, qui déclenche en moi au même moment des frissons de plaisir et l'envie de fuir à toutes jambes.

Hell.

Donny, si jamais tu as le moindre rapport avec ça, je jure que...

Je me retourne et lui fais face, malgré son mètre quatre-vingt-dix, sa stature impressionnante, ses yeux mystérieux et sombres. Malgré sa belle gueule, beaucoup trop belle, qui fait que j'ai envie de l'embrasser – non : de le gifler puis de l'embrasser. Il brandit mon sac à main.

– Qu'est-ce que tu fais là ? fulminé-je.

– Je suis venu te rendre ça.

– Ce n'était pas à Casper de le faire ? demandé-je furieuse en lui arrachant le sac des mains.

– Après ce qui s'est passé cet après-midi, sourit-il comme si c'était drôle, tu ne crois quand même pas que je vais laisser un autre de mes potes t'approcher ?

C'est vraiment la remarque la plus malvenue du monde. Sérieusement ? Ce type me traîne à des soirées avec ses plans cul, m'explique qu'il ne faut pas m'accrocher, insiste sur sa foutue liberté puis me fait une scène de jalousie à la suite de laquelle il m'abandonne en embarquant mes affaires, pour ressurgir cinq heures plus tard en *blaguant* à ce propos ? Je devrais lui arracher les yeux.

Je le ferais certainement si ses yeux n'étaient pas aussi envoûtants.

Non, il ne faut pas que je replonge dans son regard énigmatique, dans les méandres de son esprit tordu. Il faut que j'arrête, avec ce mec. Ce qu'il a fait est impardonnable ! Je suis furieuse contre lui. Fu-ri-euse. En rassemblant mes esprits, je le pousse et passe devant lui pour partir mais il m'attrape par le bras et parvient à me retenir.

– Minute, Fire.

– Minute quoi ? Maintenant que j'ai mes clefs, je peux rentrer chez moi sans que tu fasses chier. Ça me paraît le minimum, non ?

– Dans ce cas, je peux peut-être rentrer avec toi ? me glisse-t-il en me tirant vers lui, de sa voix tellement virile qu'elle déclenche des picotements entre mes cuisses.

Son odeur me fait tourner la tête. Ce parfum naturel qu'il dégage, à la fois cuiré, charnel, épicé.

Dis oui. Dis oui. Dis-lui oui, Fire.

– Non mais je rêve ! T'es kamikaze ou juste complètement con ? lui hurlé-je dessus en trouvant la force d'ignorer ce petit diable dans ma tête qui essaie de me pousser vers Hell. Tu joues à quoi ? Tu fais ça à tous tes plans cul ? Tu t'es donné comme mission de faire interner la moitié de la population féminine de la baie, c'est ça ? Tu sais à quel point j'ai flippé, quand ta putain de voiture a démarré avec ma vie entière dans ton coffre et que tu m'as plantée sous ce pont routier ?

– T'as survécu, non ? aboie-t-il.

Je le regarde d'un air méprisant, puis crache :

– Ouais, t'as raison : j'ai survécu. De quoi je me plains, hein ?

Cette fois, alors que je le dépasse, il m'emboîte le pas.

– Fire. Fire, reviens, s'il te plaît.

Vas-y, cours-moi après, Monsieur Connard, Monsieur Sans Attaches, Monsieur Cyclothymique... !

– Fire, je suis désolé ! finit-il par crier quand j'atteins la porte d'entrée de la fraternité, ce qui a pour effet de faire bondir mon cœur dans ma poitrine. Je suis désolé, je n'aurais pas dû.

Il ajoute ce deuxième « désolé » en s'approchant de moi par-derrière, en essayant de me faire pivoter pour qu'on se fasse face, ce que je refuse. Je refuse que ce soit aussi facile, d'être aussi conne. Il retire sa main.

– Je ne fais pas ça à tous mes plans cul, m'assure-t-il. Je pensais sincèrement que tu l'aurais compris à présent.

Cette fois, je me retourne sans qu'il ait besoin d'essayer de m'y contraindre. Je ne suis plus qu'un immense, vibrant espoir – et je me déteste pour ça. Peut-être même plus que je ne le déteste, lui.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Tu ne veux pas qu'on trouve un endroit au calme pour parler ? me demande-t-il nerveusement. Il y a toujours des chambres de libres dans ce genre de soirée.

Une chambre ? Il veut qu'on se trouve une chambre ?

Cette fois, c'en est trop. Je lui balance un coup de sac dans le plexus, lui coupant pour ma plus grande joie le souffle, et ouvre la porte d'entrée. Mais soudain, ses mains puissantes m'attrapent, ses bras musclés me soulèvent et il me jette sur son épaule comme si j'étais un sac à patates, puis se dirige, sous les regards de tous ceux qui assistent à la fête, vers l'escalier qui mène aux chambres.

– Pose-moi, Neandertal, exigé-je. Pose-moi tout de suite !

– Dans tes rêves, Fire.

– Tu n'es... Tu n'es...

– Je ne suis qu’un sauvage, rétorque-t-il en entrant dans la première chambre qu’il trouve et qui, à mon grand désarroi, est vide. Tu n’as qu’à pas coucher avec des sauvages, si ça ne te plaît pas.

– C’est exactement ce que je compte faire, déclaré-je alors qu’il referme la porte. Ne plus coucher avec des sauvages.

– Très bien, dit-il en me reposant, comme tu veux, mais avant tu m’écoutes. Je ne savais sincèrement pas que j’avais pris ton sac, Fire. Je ne m’en suis rendu compte qu’après être rentré chez moi, quand j’ai écouté les messages de Casper, et j’ai tout de suite fait demi-tour mais il était trop tard. Quand il m’a dit qu’il devait récupérer tes affaires pour te les rendre, je l’ai supplié de me laisser y aller à sa place parce que je voulais te voir. Je voulais te dire que j’ai réagi comme un con, que je suis désolé, qu’avec toi je fais tout de travers, tout le temps, et que je m’en veux. Je voulais te dire que j’ai complètement pété un plomb au skatepark. Après tout, tu fais bien ce que tu veux avec qui tu veux, je n’ai pas à m’immiscer dans ta vie privée.

Non mais il est débile ou quoi ?

Il croit sincèrement qu’il y a quelque chose entre Lukas et moi ?

– Mais justement, sombre crétin ! m’emporté-je. C’est ça, qui ne va pas ! Tout ton petit système pété ! Tu crois vraiment qu’on peut passer des heures et des heures ensemble, à parler, faire l’amour, rire, bouffer, tout ça sans s’impliquer dans la vie privée l’un de l’autre ? Ça ne marche pas comme ça, Hell. Tu ne le vois pas ?

– Si ! s’énerve-t-il en retour. Si, je le vois bien, qu’est-ce que tu crois ? C’est évident que ce... truc entre nous ne marche pas !

– Parce que tu refuses de nous donner une chance ! lâché-je, révoltée, sans me rendre compte que je suis en train de me dévoiler bien plus que je ne le voudrais.

– Une chance ? Tu veux une chance ? se moque-t-il. Eh ben... Elle a bien changé, la fille qui il y a deux jours voulait « prendre le temps de se trouver » avant de commencer une autre relation. Tu crois quoi, Fire ? peste-t-il en détachant chaque syllabe. Toi-et-moi-on-n’a-pas-une-chance. Je dois te le dire dans quelle langue ?

– Tu dois arrêter de me le dire, surtout, craché-je en me dirigeant vers la porte. Tu dois me laisser tranquille.

– Sans déc’ ? ricane-t-il en me laissant passer. Tu t’imagines que je ne le sais pas ?

Je pose ma main sur la poignée alors qu'il se laisse tomber sur le lit pour se prendre la tête entre les mains.

– Je n'y arrive pas, Fire, lâche-t-il d'un ton subitement désespéré. Je n'arrive à rien depuis que je t'ai rencontrée.

– Ça veut dire quoi, ça ? demandé-je furibarde en faisant volte-face.

– Ça veut dire que je n'ai pas réussi à aller jusqu'au bout d'une autre fille que toi depuis qu'on s'est envoyés en l'air dans ta putain de chambre d'étudiante. Ça veut dire que même si ma putain de tête me dit de lâcher l'affaire, mon corps refuse. C'est comme si j'étais... enchaîné à toi. Dépendant. Je ne contrôle rien, fait-il d'une voix furieuse en se levant et en avançant vers moi, je ne comprends rien, et j'en ai sacrément marre !

Il tape dans l'encadrement de la porte, juste au-dessus de ma tête. Je sursaute et me crispe. Sa violence me fait peur, pourtant les mots qu'il prononce sont ceux que je rêve d'entendre depuis notre premier baiser – à quelques détails près. Car oui, j'ai envie qu'il ne couche avec personne d'autre, j'ai envie qu'il ne désire que moi. Mais je refuse qu'il se déresponsabilise à ce point de ce qu'il ressent !

– Ça n'existe pas, ce que tu décris là, Hell. On ne devient pas dépendant d'une personne ou d'un corps.

– Ah ouais ? sourit-il d'un air mauvais. Alors dans ce cas, qu'est-ce que tu attends ? Vas-y, pars d'ici, me défie-t-il à quelques centimètres de mon visage.

– J'aimerais bien mais je te ferais remarquer que tu m'en empêches depuis vingt bonnes minutes !

– Cette fois, je ne te retiendrai pas, jure-t-il, appuyé sur le chambranle, en me dominant de toute son irrésistible stature. Pars d'ici si tu le veux.

Ma main dans mon dos s'empare de la poignée, que je m'apprête à tourner... mais je réalise que je ne le peux pas. Malgré mon désir absolu de m'enfuir, je ne le peux pas.

– Il n'y a vraiment eu personne ? je demande d'une petite voix en me maudissant d'être aussi faible.

– Il y a eu des tentatives mais rien de concluant, répond-il de façon parfaitement horripilante.

- Des tentatives ?
- Des tentatives, confirme-t-il en reculant et en me toisant d'un air arrogant. Qu'est-ce que tu crois ? Que j'allais attendre trois semaines ? J'ai essayé de sauter d'autres filles, Fire, mais ça n'a pas marché.
- Alors c'est pour ça que tu m'en veux ? fais-je de nouveau offensive. Pour ça que tu m'agresses ? Que tu entres et sors de ma vie comme si j'étais à ta disposition ?

Il se tourne vers moi, le visage convulsé de rage, et explose :

- Je t'en veux parce que tu me manques tout le temps, même quand tu es avec moi !

Sa phrase est suivie d'un silence incrédule. Hell a l'air aussi surpris que moi des mots qu'il vient de prononcer. Il ouvre la bouche, la ferme, l'ouvre de nouveau, puis se passe la main sur le visage en soupirant.

- Je t'en veux, reprend-il, parce que ma foutue vie, que j'ai travaillé si dur à rendre conforme à mes rêves, est depuis un mois suspendue à toi. Je t'en veux parce que tu me rends faible. Je t'en veux parce que tu me rends con. Je t'en veux parce que...
- Parce que... ? l'encourage-je, toujours adossée à la porte alors qu'il s'interrompt.

Mon cœur bat la chamade. J'hésite entre crier de joie ou de frustration.

- ... parce que si je m'écoutais, je te supplierais de me laisser une chance, avoue-t-il, épuisé.

Il avance vers moi, pose une main sur ma joue.

- Je le ferais, Fire, jure-t-il avec tendresse. Mais je sais que quoi qu'il arrive, cette chance, je finirais par la ruiner...
- Tu n'en sais rien ! protesté-je avec véhémence.
- Si, je le sais, m'assure-t-il, amer.
- Non. Personne ne peut prédire l'avenir.
- Moi, je le peux.
- Non.

– Si.

– Non.

– Tu en es certaine ? fait-il en plantant ses yeux dans les miens. Très bien, dans ce cas laisse-m'en une. Laisse-moi une chance, puisque tu as tellement confiance en moi...

Je ne sais pas s'il tente de me mettre en garde ou s'il me le demande réellement, mais je m'en fiche : sans plus lutter, je pose ma bouche sur la sienne. Mon baiser est maladroit et pourtant, il me cause des frissons dans tout le corps. Hell vient à la recherche de ma langue, ses mains s'enfoncent dans mes cheveux, et notre baiser devient dévorant, d'une intensité folle et étourdissante. Puis ses mains glissent de mes cheveux à ma poitrine et, alors qu'il presse l'un de mes seins par-dessus mon pull, ma respiration se bloque. Son autre main se glisse dans mon dos et se charge de verrouiller la porte.

– Ce n'est pas... pas ce genre de chance là... que je comptais te laisser... fais-je mine de protester entre deux baisers.

– Ça tombe bien : ce n'est pas celle-là que je compte ruiner, halète-t-il avant de reprendre ma bouche.

Il me retourne, me plaque contre la surface en bois peint et glisse sa main dans mon jean. Il trouve immédiatement ce qu'il cherchait : une fente humide, hurlant de désir depuis la seconde où il est apparu dans le salon en bas avec mon sac et son air arrogant. Toute la tension de mon corps se concentre dans mon sexe alors qu'il commence à me manœuvrer. Je commence à gémir, incontrôlable.

– Tu as envie de sortir avec moi, Fire ? glisse-t-il d'une voix rauque à mon oreille.

– C'est un... C'est un test ou une proposition ? haleté-je.

– Peut-être un peu des deux, grogne Hell en mordant mon cou.

– Je ne... joue... pas... à tes jeux, réussis-je à décréter.

– Alors c'est une proposition, déclare-t-il en tirant sur mon pull vers le haut pour me l'enlever.

Mon T-shirt part en même temps et je me retrouve en soutien-gorge dans cette chambre inconnue où j'ai été conduite de force pour avoir une engueulade dont je ne voulais pas et où je m'apprête à faire quelque chose que je m'étais juré de

ne jamais refaire. Les mains chaudes d'Aaron se glissent sous le coton et ses doigts empoignent mes tétons, m'arrachant un glapissement. Ils sont tellement... sensibles ! Tellement durs. Lorsqu'il les pince, c'est à la fois douloureux et terriblement bon. Il commence à me caresser avec une telle dextérité que je me demande s'il ne va pas être capable de me faire jouir juste comme ça. Mes gémissements continuent de plus belle. Il baisse mon soutien-gorge pour libérer ma poitrine.

– Putain, tu es tellement sexy, grogne-t-il en posant une main sur l'un de mes seins et en glissant l'autre dans ma culotte.

Quand il pose un doigt sur mon clitoris, je crie de plaisir sans pouvoir me contrôler et me mets à onduler contre sa main.

– Chut, me glisse-t-il en mordant mon cou. Il va falloir te montrer un peu plus discrète que ça...

[9](#) Under the Bridge signifie « sous le pont » puisque c'est sous un pont routier que se trouve ce skatepark situé en plein cœur de San Francisco.

[10](#) Regina George est la chef des Plastics, la bande de terreurs du lycée dans le film *Lolita malgré moi*.

7. Roller, gaffes & autres complications

Kim

En plein amphi, mon portable vibre dans mon sac et je ne peux m'empêcher de le sortir pour le consulter. Je n'ai qu'une seule trouille : que Hell m'écrive pour annuler notre rendez-vous de ce soir, celui qu'il m'a enfin proposé il y a cinq jours quand, à l'aube, nous nous sommes tous les deux réveillés dans un lit qui n'était pas le nôtre, dans la maison des Delta Upsilon, après nous être envoyés en l'air sans prêter la moindre attention au type qui tambourinait en exigeant qu'on dégage de sa chambre. Lorsque nous nous sommes levés et que nous avons enfin ouvert la porte, nous l'avons vu, endormi sur la moquette en chien de fusil. Comme il nous barrait le passage et que même en plein sommeil, il avait l'air patibulaire, nous avons jugé plus sage de nous enfuir par la fenêtre, ce qui n'a pas manqué d'occasionner un sacré fou rire lorsque nous avons terminé de nous laisser glisser le long la gouttière.

– OK, Fire, m'a dit Aaron une fois au pied de ma résidence en recoiffant une de mes mèches. Je sais que c'est très rafraîchissant, ce petit jeu de « je te veux/je te fuis », mais que dirais-tu qu'on arrête nos conneries pour essayer d'avoir un vrai rencard, toi et moi ?

C'est donc pour faire les choses dans les règles de l'art qu'il passe me prendre ce soir à vingt heures, afin que l'on se voie avant qu'il ne s'envole pour la Floride vendredi. Je n'arrête pas de me répéter que c'est trop beau pour être vrai, qu'il va paniquer, qu'il va se défilier. Aussi, en regardant mon écran, je suis soulagée de constater que ce n'est « que » Shelby.

[Qu'est-ce que tu fais ce midi ? On mange ensemble ?]

Discrètement, je réponds à Shelby :

[Désolée, mais dès la fin du cours,

je fonce à la bibli et n'en sors pas
avant de retrouver Hell ce soir.]

[Kim ! C'est la première semaine
de cours : tu ne veux pas te
détendre un peu ?]

[Après avoir obtenu un B+ de moyenne
au premier semestre ? Je crois que
« détente » est un mot que je peux
raisonnablement bannir de mon
vocabulaire...]

[Tu exagères !]

[... dit la fille qui a eu un A-.]

Sur ce, je range mon appareil dans mon sac et me remets à écouter M^{me} Carrington, la professeuse du TD « Jeunesse, justice et culture » auquel une étudiante aussi médiocre que moi a une chance de dingue de pouvoir assister. Je sais que je ne peux m'en prendre qu'à moi-même : durant ce qui aurait dû être ma période de révisions, j'ai passé plus de temps à me préoccuper de ma vie sentimentale qu'à mémoriser des articles de loi, et si j'ai obtenu une moyenne passable, c'est uniquement grâce au travail que j'avais fourni tout au long du semestre.

Pourtant, si c'était à refaire...

Je le referais, sans aucun doute. Je sais, c'est insensé. Réellement insensé. Je connais à peine Hell, et il me connaît à peine, mais après ce qu'il m'a dit à la fête des Delta Upsilon, je crois...

... je crois qu'il existe quelque chose de fort entre nous.

Quelque chose qui vaut le coup de se battre. Même contre lui. Même contre moi.

Bien sûr, je sais que le lien physique qui nous unit n'est pas étranger à ce sentiment que j'éprouve. Je sais que j'aime ce qu'Aaron provoque en moi. Je

croyais ne jamais connaître ce niveau d'intensité avec quiconque. Je sais aussi qu'il a connu plein de femmes avant moi, toutes plus belles les unes que les autres et toutes plus expérimentées que je ne le suis. Pourtant, il l'a dit lui-même : il n'a pas pu coucher avec quelqu'un d'autre depuis mon départ pour le Michigan. Quand le sexe devient aussi important pour deux personnes, ça ne peut pas être *que* du sexe, non ?

– Bien, déclare le P^r Carrington. On se retrouve donc demain à quatorze heures devant le tribunal.

Pour ouvrir le semestre, le P^r Carrington nous a proposé d'assister demain à l'ouverture d'un procès en correctionnelle impliquant des mineurs, une affaire de crime sexuel. Nous n'en savons pas plus pour l'instant, mais ça me rend nerveuse. Je sais que psychologiquement, ça va être une véritable épreuve.

– Demain aura lieu l'exposé complet des faits, nous rappelle-t-elle, ainsi que l'audition des premiers témoins. Je vous conseille d'être attentifs et de prendre des notes : durant le week-end, je souhaite que vous m'écriviez un bref compte rendu de l'affaire, deux pages maximum, police Times, interligne simple, suivi d'une page présentant la défense pour laquelle vous opteriez si vous étiez vous-même l'avocat de l'accusé. Bien évidemment, ce travail est noté et comptera pour...

Un murmure de mécontentement s'élève pendant que le P^r Carrington explique le barème : aucun étudiant n'aime avoir des devoirs dès la première semaine de cours. Je rassemble mes affaires et je réfléchis au meilleur moment pour écrire ce devoir. Samedi après avoir fait le ménage avec Shelby ? Dimanche après le kick-boxing ?

– Kim ! m'appelle Megan alors que je sors de l'amphi.

Merde, qu'est-ce qu'elle fait là ? Elle m'a attendue devant la salle ?

Je me crispe et me concentre pour ne pas regarder dans sa direction puis passe devant elle comme si elle était un fantôme. Après ce que j'ai appris sur elle vendredi, je n'ai aucune envie de la voir !

– Kim, attends ! S'il te plaît...

Elle m'attrape par l'épaule. Furieuse, je fais volte-face.

– Qu'est-ce que tu me veux, Megan ?

– Pourquoi est-ce que Shelby et toi ne répondez plus à mes textos ? demande-t-elle, la lèvre tremblante.

– Tu ne le devines pas ? Tu n'en as pas la moindre idée ? Tes amies les Oméga Thêta Tau avaient pourtant tout un tas d'anecdotes passionnantes à ton sujet, réponds-je furibarde. Mais ça, tu t'en doutes. C'est d'ailleurs probablement parce que tu savais qu'elles seraient là que tu as décidé de ne pas venir à la fête ! Tu t'es bien moquée de nous !

– Non, blêmit Megan, tu te trompes ! Je t'assure que j'étais réellement en train de couvrir un truc. Alors vous avez parlé aux Thêta Tau ? Qu'est-ce qu'elles vous ont dit ?

– Tout ce que tu ne nous as pas dit toi, lâché-je avant de me remettre en chemin.

– Kim, s'il te plaît, me retient Megan. Je peux tout t'expliquer !

– Ça, ça m'étonnerait, fais-je en me dégageant pour reprendre ma route.

– Je t'assure que je ne voulais pas que la pauvre fille meure !... explose-t-elle au beau milieu du couloir.

La plupart des étudiants ralentissent leur course en dévisageant Megan. Pour ma part, je me fige. Lentement, je me retourne.

– Qu'est-ce que tu as dit ?

– Hannah Werner. Je ne voulais pas qu'elle meure, déclare-t-elle au bord des larmes.

– Bon sang, Megan, de quoi tu parles ? demandé-je, les yeux écarquillés, en m'approchant d'elle.

– Ce n'est pas à cause de ça que Shelby et toi m'évitez ? Parce que Annabelle ou une autre vous a parlé de Hannah ?

– Megan, je ne sais même pas qui est Hannah, lui assuré-je.

Cette phrase suffit à faire jaillir de ses yeux des larmes trop longtemps retenues et, en hoquetant, mon amie s'effondre dans mes bras.

– C'est la fille que j'ai tuée, Kim. Hannah Werner est l'étudiante que j'ai tuée quand je faisais partie de Thêta Tau.

Je remplis de nouveau le mug de Megan d'eau chaude et le lui tends. Elle souffle dessus, les yeux rougis. Je me repasse son histoire en entier. Ses deux premières années à Stanford. Son intronisation en tant qu'Oméga Thêta Tau. Les postulantes dont elle a eu la charge. Les bizutages dégradants qu'elle leur a infligés. Hannah Werner.

– Comment est-ce qu'elle s'y est prise ? demandé-je en me laissant tomber sur le lit de mon amie à côté d'elle.

– Barbituriques. Les médecins ont dit que très souvent, les suicides médicamenteux sont surtout des appels à l'aide. Ils ont dit qu'il est très rare de réussir à en finir comme ça, mais Hannah prenait tout un tas de pilules, hoquette-t-elle. Des antidépresseurs, des régulateurs des troubles de l'humeur, des anxiolytiques, des somnifères... Elle était bipolaire et je ne le savais pas, et elle... et elle...

Megan fond de nouveau en larmes et je voudrais la prendre dans mes bras, lui dire que ce n'est pas sa faute, je le voudrais vraiment mais...

Mais je n'y arrive pas.

Je suis bien trop stupéfaite de tout ce qu'elle m'a avoué et même s'il est évident qu'elle n'est plus la même aujourd'hui, je reste pour l'instant sous le choc.

– C'est pour ça, renifle Megan en tentant de se ressaisir, que je veux à ce point devenir pharmacologue. Je dois trouver un moyen de fabriquer des médicaments qui, tout en restant efficaces, ne risquent pas de tuer les patients atteints de pathologies psychiatriques à qui on les prescrit ! Même en cas de surdosage ! Pour que plus jamais une fille comme Hannah ne puisse se servir des médicaments qui étaient censés l'aider afin de mourir !

– Megan, m'exclamé-je en secouant la tête. Pourquoi ne rien nous avoir dit ?

– J'ai failli, admet-elle. Pas le premier soir mais un peu plus tard. À Shelby, pendant que tu étais dans le Michigan. Mais je n'en ai pas eu la force... Je ne voulais pas vous perdre alors que je venais à peine de vous rencontrer. Je sais que c'est une trahison impardonnable, Kim, mais tout ce que je voulais en demandant mon transfert depuis Stanford, c'était une occasion de repartir à zéro.

Le désir de repartir à zéro, c'est quelque chose que je comprends mieux que n'importe qui. Après tout, c'est ce que j'ai voulu moi aussi après l'accident, et je sais que rien au monde ne pourrait me pousser à avouer à Shelby, à Megan ou à Aaron ce qui s'est passé au lac ce jour-là. Aussi, quand les larmes reprennent mon amie, j'arrive cette fois-ci à passer mon bras autour de ses épaules et à la consoler.

– Tu penses que Shelby va pouvoir me pardonner ? me demande-t-elle en reniflant.

– Bien sûr ! fais-je en la serrant contre mon cœur. Shelby t'adore. Tu es son autre copine *nerdy* et scientifique. En plus, comme elle, tu penses que Zayn est plus sexy que Harry, tu te souviens ?

Pourtant, une fois à la bibliothèque, le nez plongé dans *Histoire des mouvements juridiques et sociaux au XX^e siècle*, j'ai comme un doute. Je ne sais pas quand ni comment Megan a prévu de parler à Shelby, mais je sais que cette dernière a été sonnée en apprenant cette horrible histoire de « thé rouge » vendredi. Comment va-t-elle réagir à un suicide ? Sa réaction risque d'être d'autant plus forte qu'elle est plus proche de Megan que je ne le suis. J'envisage de lui en toucher un mot en rentrant à la chambre en fin d'après-midi pour me préparer mais constate qu'elle n'est pas là. Je ne peux m'empêcher de sourire : elle est probablement encore fourrée avec Donny. Ces deux-là ne se lâchent plus. Mine de rien, ça fait plus d'une semaine : un record pour ma coloc !

En vitesse, je vire mon jean slim et le remplace par une jupe patineuse noire et une paire de collants, et j'enfile un cache-cœur vert qui laisse deviner la dentelle de mon soutien-gorge noir. Qui dit vrai rencard dit « jolie lingerie ». Jusqu'ici, Hell n'a fait que me surprendre... C'est à moi de lui rendre la pareille avec un balconnet et un tanga La Perla – mon seul ensemble vraiment chic et presque jamais porté car, disons-le tout net, relativement peu confortable pour faire le grand écart. Côté maquillage, j'ai eu le plaisir de faire une razzia chez Sephora samedi pour fêter mon nouveau job. Je pose donc un fard gris clair sur mes paupières et une couleur *nude* effet mouillé sur mes lèvres. Je défais mes cheveux qui, après avoir été nattés toute la journée, ondulent joliment. Je suis en train de glisser au creux de mon décolleté une goutte de Prada Candy dont la vendeuse m'a donné un échantillon quand Hell frappe à la porte. Je file lui ouvrir en sautillant et sens mon cœur faire un bond dans ma poitrine quand je le

découvre, sublime et félin, appuyé contre l'encadrement de la porte – le rêve de toute fille, et le cauchemar de toute mère, avec son look de mauvais garçon et sa gueule irrésistible.

– Tiens, tu ne klaxonnes pas aujourd'hui ? Tu passes me prendre jusqu'à ma porte ? Qu'est-ce qui t'arrive, tu es malade ? le taquiné-je.

– Tais-toi et mange, dit-il en me fourrant un sac en kraft dans les bras.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Frites, cheeseburger, coca. Le repas des champions.

– Tu sais que le principe d'un rendez-vous à l'heure du dîner, c'est généralement d'*aller* manger quelque part ? me moqué-je, un peu déroutée. Je sais que tu n'as pas l'habitude, mais quand même...

– Je ne peux rien faire comme tout le monde. Allez, prends tes affaires : tu mangeras dans la voiture.

Il m'entraîne hors de la chambre, me laissant à peine le temps d'enfiler mon manteau et de prendre mon sac.

Aaron Heller, qu'est-ce que tu as prévu ?

– Au fait, fait-il en m'ouvrant la portière de la Mustang, jolie jupe.

– Je savais que tu jouais parfois les mannequins, mais j'ignorais que tu t'intéressais à ce point aux fringues, le titillé-je alors qu'il s'installe sur son siège.

– Je m'intéresse aux jambes, fait-il en plantant son regard dans le mien. Aux tiennes surtout. Et à ce qui se passe quand je les ouvre...

Ces mots déclenchent quelque chose dans mon ventre alors qu'il caresse ma cuisse du dos de sa main et que ma jupe remonte de quelques centimètres... mais à mon grand regret, sa main m'abandonne et il met le contact.

– Ceinture, me recommande-t-il au moment de démarrer. Et donne-moi donc une frite.

Nous passons le trajet à rire en repensant à notre aventure sur le toit des Delta Upsilon, pendant que je me nourris et donne la becquée à Hell. Nous arrivons, juste au moment où je termine mon délicieux cheeseburger, devant ce qui ressemble à une église, aux portes de laquelle sont pourtant regroupées des

bandes de jeunes pas vraiment habillés pour la messe. Lorsque Aaron m'entraîne à l'intérieur, je pousse un petit cri de surprise et de joie : il s'agit d'un roller disco ! J'ai toujours rêvé d'aller dans ce genre d'endroit mais ce qui s'en rapproche le plus, dans le Michigan, ce sont les nocturnes de certaines patinoires. Le lieu est magnifique, avec sa vaste piste en bois ciré au centre, son bar sur le côté, ses néons qui se mêlent aux vitraux d'origine...

– Ça te plaît ? me demande Hell. Je me suis dit que c'était fait pour nous : de la glisse et de la danse.

Je souris à ce « nous ». Je sais que c'est peu – mais dans la bouche d'Aaron, ça signifie beaucoup, tout comme le fait qu'il se soit donné tant de mal pour trouver le lieu de rendez-vous parfait. Après que nous avons enfilé nos patins de location, Aaron m'aide à me relever. Je me rends immédiatement compte que le roller quad est au moins aussi compliqué que le skate. Rien à voir avec le roller en ligne, que j'ai pratiqué quelques fois au collège. Le point d'équilibre n'est pas du tout le même ! Sans Aaron pour me tenir par la taille, je serais probablement déjà partie à la renverse. Heureusement, il se place derrière moi, pose ses mains sur mes hanches et commence à me pousser vers la piste pendant que Dua Lipa chante *New Rules*. Je ris, de peur et de joie en même temps, alors que nous rejoignons les autres patineurs sur la piste. Des spots lumineux clignotent, violets, rouges, bleus. De la fumée au parfum de barbe à papa s'échappe d'une machine à fumée. Les mains posées sur mes hanches, tout contre moi, Aaron me pousse et me conseille.

– C'est comme de la danse : tu mets tes jambes en troisième position... Fléchis les genoux de ta jambe d'appui, garde bien tendue ta jambe qui pousse... Voilà, comme ça, parfait. Ça doit partir de là, dit-il en plaçant sa main au bas de mon ventre.

J'ai chaud dans tout le corps et je trouve cette leçon de patinage plus agréable que celle de skateboard. J'ai d'ailleurs l'impression qu'elle fait tout autant d'effet à Hell, collé contre moi.

– C'est agréable, murmure-t-il à mon oreille. Non ?
– Ne me lâche surtout pas... lui recommandé-je en posant mes mains sur les siennes.
– Je n'en ai pas l'intention, Fire.

Trois tours de piste plus tard, Hell a pourtant lâché ma taille pour me tenir la main, avant de décider de nous faire tourner sur nous-mêmes alors que nous nous accrochons l'un à l'autre bras croisés. Ce n'est certes pas le mouvement le plus impressionnant du club : la piste est remplie de gens qui excellent à la danse sur patins. J'adore vraiment cet endroit ! On y trouve de tout : des jeunes, des moins jeunes, des *queers*, des couples, des bandes d'amis... Comme le club ne vend pas d'alcool avant minuit, tout le monde peut y entrer à cette heure, même les ados. La musique est géniale et je commence même à oser de petits mouvements de danse. Devant moi, Aaron effectue une pirouette au son du dernier tube funky de Bruno Mars. Il tourne quatre ou cinq fois sur lui-même pendant que je ris aux éclats. Force est de constater qu'il a un formidable sens du rythme – même si c'est quelque chose que j'avais déjà pu remarquer dans la chambre à coucher...

– Attends, tiens-moi la main, lui demandé-je. J'essaie quelque chose...

Je me lance dans une arabesque et, voyant que je suis enfin stable sur mes patins, ose lâcher la main d'Aaron pour prendre mon pied droit dans ma main gauche.

– Tu déchires, Fire ! me crie Hell par-dessus la musique.

Alors que je repose mon roller à terre, il danse autour de moi en effectuant de petites figures rétro, quand soudain le DJ enchaîne sur *Bury Me Alive* de Kelvyn Colt, un morceau de R'n'B langoureux et extrêmement sensuel qui fait partie de mes préférés. Aaron arrive face à moi et pose ses mains sur mes hanches pour m'entraîner dans un slow. Je noue mes mains autour de son cou et le laisse me conduire. Cette soirée est vraiment parfaite, tellement différente de tous les rencards que j'ai pu vivre avec Will !... Pour la première fois, j'ai l'impression d'être une vraie fille de la baie. Je me sens tellement loin de Sylvan Lake, de la neige du Michigan ! Mes bras se resserrent autour du cou d'Aaron, ses mains se rejoignent au creux de mes reins alors que nous tournons encore et encore sans nous lâcher des yeux. Aaron a l'air différent en cet instant. Moins sauvage. Presque vulnérable.

– Tu passes un bon moment ? s'enquiert-il alors que le morceau touche à sa fin. Tu veux boire quelque chose ?

J'acquiesce et main dans la main, nous nous dirigeons jusqu'au comptoir pour prendre deux Slurpee, parfums orange et cerise.

– Les spécialités de la maison, déclare Hell en me tendant mon gobelet en polystyrène empli de glace pilée bleue.

– Ce goût de fausse cerise, c'est tellement bon !... Je n'avais pas bu de Slurpee depuis mes 8 ans, ris-je. J'espère que je ne vais pas finir avec une langue de Schtroumpf.

– Si, certainement. Mais comme ça ne t'empêchera pas d'être mignonne, je t'appellerai Schtroumpfette, me taquine Aaron. Ou Schtroumpf Sexy. Ou Schtroumpf...

– Arrête, Schtroumpf Relou, le coupé-je en riant. Aide-moi plutôt à m'asseoir.

Nous nous installons sur des sortes de gradins et nous amusons à chercher pour les patineurs qui passent leur nom de Schtroumpf. Schtroumpf Looké, Schtroumpf Dragueur, Schtroumpf Britney... Soudain, je repère des petites jumelles d'environ 13 ans, habillées chacune d'un legging moiré et d'un pull assorti. L'une est en rouge et arbore un chignon, l'autre est en bleu et porte des nattes. Elles sont vraiment toutes menues, toutes légères, et elles enchaînent les figures avec un groove magistral. Je pousse un petit cri extatique alors qu'elles passent près de nous.

– Hell, tu as vu ça ?

– Ouais, sourit-il, je les ai remarquées tout à l'heure. Elles sont géniales.

Je les observe s'éloigner avec ravissement.

– Regarde leurs tenues coordonnées ! Elles sont tellement mignonnes... Il y a plein de jumeaux dans mon arbre généalogique et quand j'étais petite, ça me faisait rêver.

– Pourtant, ce n'est à mon avis pas facile d'avoir un double avec qui tout partager : les parents, les amis, les vêtements...

– Tu dis ça parce que toi, tu as Mary-Alicia, mais je t'assure que quand tu es fille unique, tu ferais tout pour rompre la solitude, soupiré-je. Une maison sans autre enfant, ce n'est vraiment pas drôle. Enfin, je me console en me disant que mes enfants n'auront pas cette malchance... Qui sait, peut-être même que c'est moi qui donnerai naissance à deux petites minettes dans leur genre ?

À l'instant où je prononce ces mots, je me rends compte de la connerie que je viens de faire. Je sais très bien de quoi j'ai l'air en cet instant : d'une malade chronique de l'engagement, qui ne peut pas s'empêcher de transformer un simple rendez-vous en épisode de *Mariés au premier regard*. Une fille qui, à 18 ans seulement, cherche activement un géniteur pour assurer son avenir ; le genre de nana qui jouait encore à la poupée en cinquième et qui a déjà rédigé dans son journal le classement de ses prénoms favoris.

Bref : exactement le genre de fille qui fait fuir Hell.

D'ailleurs, je peux lire sur son visage l'étendue des dégâts causés par ma remarque débile : son regard est devenu fuyant.

– Tu as fini ton Slurpee ? me demande-t-il d'une voix tellement neutre que j'ai l'impression qu'il s'est transformé en robot. Ça ne t'ennuie pas si on se casse ? Cette musique commence à me taper sur le système.

– Pas de problème, déclaré-je avec un sourire faussement décontracté. Tu veux aller où ?

– Nulle part, décrète-t-il. Je te ramène sur le campus. J'ai une grosse journée demain.

Le trajet du retour se passe dans un silence de mort. Les vingt-cinq minutes les plus longues de ma vie. Elles me laissent tout le loisir d'imaginer ce qui se passe dans la tête d'Aaron. Pourquoi ne dit-il rien ? Normalement, quand quelque chose ne lui plaît pas, il me le dit, il m'engueule, il pète un plomb, il me plante sur place ! Là, il semble juste... absent. Et de plus en plus sombre à mesure que les secondes passent.

Une fois garés devant la résidence, comme il ne dit toujours rien, j'hésite à lui expliquer ma remarque mais je devine d'avance le désastre. « Tu sais, je n'ai pas dit ça parce que je veux des enfants... Non que je n'en veuille pas, hein ! Mais il est bien trop tôt pour y penser. Je ne voulais pas dire : y penser pour toi et moi ; je sais bien qu'il n'est pas question d'enfants entre nous... Quoique, on ne sait jamais : une capote qui craque, c'est vite arrivé, ha ha ha ! »

Seigneur.

En résistant à l'envie de me frapper le front de ma paume, j'opte pour la

politique de l'autruche et lance :

- Bon bah... c'était cool. Bonne nuit, Hell.
- Bonne nuit, Kim.

Il n'arrive même pas à me regarder en prononçant ces mots. Les mâchoires crispées, il semble piaffer d'impatience en attendant que je sorte de la voiture.

Alors pourquoi est-ce que je ne descends pas ? Pourquoi je reste plantée là ?

Parce que j'ai peur de ne jamais le revoir. Le connaissant, j'ai peur qu'il ne décide de disparaître, de filtrer mes appels, de faire le mort. Pourtant, il finit par se tourner vers moi. Ses yeux verts aux reflets métalliques se plantent dans les miens, lentement il se penche vers moi, et je crois un instant que tout s'arrange, qu'il va m'embrasser... Mais il se contente d'ouvrir la portière côté passager, m'invitant sans un mot à descendre.

[J'espère que tu rapporteras
un trophée à Frisco.
Profite bien de la Floride.
Je t'embrasse.]

Mon SMS a été vu ce matin et pourtant, toujours pas de réponse alors qu'il est vingt heures vingt. Ce que je craignais est en train de se produire : il m'éjecte de sa vie. Qu'est-ce que j'ai été conne ! Hell et moi avons enfin réussi à faire un petit pas l'un vers l'autre. Qu'est-ce qui m'a pris de vanter les mérites de mon patrimoine génétique ? Je voulais le tester ? Vérifier l'étendue de son allergie à l'engagement ? Si c'est le cas, j'ai gagné.

Heureusement que je suis débordée depuis deux jours, sinon je l'aurais probablement harcelé de textos en prime. Là, j'arrive à prendre sur moi. J'ai passé une bonne partie de ma journée d'hier au tribunal. Entendre les témoignages concernant une affaire sordide de viols sur mineurs m'a passé l'envie de geindre sur mes petits malheurs. Le soir, j'ai essayé de regarder un film mais je n'y suis pas arrivée. Le visage des victimes, deux sœurs odieusement abusées pendant des années par leur beau-père, me hantait et, au

cours de cette soirée passée à gamberger, il m'est venu une idée : ouvrir au sein de l'AFB une permanence juridique afin d'orienter et de conseiller les étudiantes victimes d'agression. J'ai présenté le projet à Hayley ce midi, en sortant de cours : elle l'a trouvé génial.

– Le seul souci, c'est qu'on n'a pas de budget pour ça...

– Je suis certaine qu'on peut recruter des bénévoles parmi les étudiants du département de droit. Ce serait une super opportunité pour leur CV ! Bien sûr, ils seront moins calés que des pros mais ils sauront conseiller, faire des recherches sur des points de droit, orienter vers le bureau du procureur si nécessaire...

– Je ne sais pas... C'est une énorme logistique et nous avons plutôt l'habitude des actions ponctuelles. Et si nous n'étions pas à la hauteur ?

– Qu'est-ce qu'on risque à essayer ? Laisse-moi tenter le coup, Hayley, je me chargerai de tout : du recrutement, de l'organisation, des plannings...

J'ai finalement réussi à la convaincre. Ne reste plus qu'à trouver quelques camarades pour se lancer dans l'aventure avec moi !

– Alors, cette première journée ? m'interroge le P^r Price au moment de quitter son bureau.

– Eh bien... j'ai archivé les copies des partiels et j'ai commencé à répondre aux élèves qui souhaitent consulter les leurs. J'ai aussi commencé à travailler sur un modèle de newsletter pour le département : je me dis que ça pourrait être utile au vu des nombreux événements prévus ce semestre.

– Tout ça en un après-midi ? Je suis impressionné. Peut-être bien que vous n'êtes pas qu'une incroyable photographe, au fond : vous me semblez aussi une excellente assistante.

– Merci, souris-je, rassurée par ce retour positif.

– Bon, je dois y aller, mademoiselle Abbott. Et vous aussi, vous feriez bien de rentrer. C'est vendredi soir : je suis certain que vous avez mieux à faire que des heures supplémentaires...

Oui : me lamenter sur mon sort.

– Vous avez raison, professeur Price.

Une fois devant la faculté, je dégainé mon portable et envoie un SMS à Shelby.

[Besoin d'une cuite. Tu
m'accompagnes ?]

[Plutôt deux fois qu'une !]

[Ça ne t'ennuie pas si Megan
se joint à nous ?]

[Non, c'est OK. On s'est
expliquées. Mais en ce cas
je peux amener Donny ?]

[Bien sûr. Tu sais que je l'adore,
ton mec.]

[Hey, ce n'est pas mon mec !
Juste un mec. Et en parlant de mecs...
Toujours pas de nouvelles du tien ?]

Je soupire, désespérée.

[Non. Toujours pas.]

8. À l'autre bout du pays, je pense à toi

Aaron

Alors que j'attends mon passage, je m'efforce de regarder les autres *riders* sans gamberger à propos de Fire. Elle n'a pas dû comprendre ma putain de réaction mercredi soir – tout comme elle ne doit pas comprendre que je fasse le mort depuis et que je ne réponde pas au texto qu'elle m'a envoyé hier matin.

Bordel, fait chier !

Comment expliquer ? Quand elle a dit ce truc sur le fait d'avoir des enfants... ça m'a rappelé la réalité de notre situation – de *ma* situation. Moi qui depuis une semaine tentais de l'occulter...

J'aurais dû lui dire la vérité en la ramenant à Berkeley au lieu de la virer de ma voiture comme une malpropre.

J'aurais dû lui dire la vérité depuis le début, oui ! Je suis tellement furieux contre moi-même !... J'essaie de ne rien laisser paraître et applaudis le gamin qui vient de faire un 50 -50 sur cinq mètres. Mike, l'organisateur de la compétition, est installé en face de moi, à côté du commentateur. Quand il m'aperçoit, il me fait signe de ne pas bouger.

– Hell, fait-il en me serrant la main dès qu'il me rejoint. Heureux de te voir, mec.

Mike est comme un grand frère pour moi. Double survivant d'un sarcome, il a vaincu le cancer à 12 puis à 37 ans. Malheureusement, sa rechute lui a coûté un œil, mais ça ne l'empêche pas de skater encore. Grâce à la Grind, il aide les malades et leurs familles en leur apportant une assistance financière précieuse. C'est vraiment quelqu'un à part dans ce milieu et je l'admire énormément.

– Tu es chaud j'espère ? me demande-t-il en me donnant un coup de coude.

Tous ces gamins sont venus pour te voir.

– Chaud comme la braise, Mike.

– Tu passes à dix-huit heures, en clôture, et à dix-huit heures trente je devrais normalement te décerner la première place du podium.

– Tu exagères, j’objecte. J’ai de sérieux compétiteurs chez les pros, cette année.

– Ouais, c’est génial, ça fait vraiment de la pub pour l’association, mais tu restes le favori de la compète. Et puis pour des raisons évidentes, j’ai envie que ce soit toi qui gagnes. Tu incarnes mieux que quiconque l’esprit de la Grind.

Je souris et pose une main sur son épaule.

– Comment tu vas, Mike ?

Pas besoin de me montrer plus explicite : Mike sait ce que je veux savoir. Est-ce qu’il se porte bien ? Est-ce que sa dernière biopsie est revenue négative ?

– Je n’ai jamais été en aussi bonne santé. Après, on n’est jamais sûr de rien... Tu sais ce que c’est mieux que personne.

Mike a raison, je le sais mieux que personne. C’est pour ça que c’est important que je remporte la Grind. Pas pour le skate, pas pour ma carrière – ça, on s’en fout. Mais pour faire passer un message à tous ces gamins, ceux du public comme ceux qui la regardent de leur chambre d’hôpital. Tout est possible. On peut défier les statistiques. On le peut.

On le peut.

C’est ce que je me répète tous les jours, ce que je m’efforce de croire depuis treize ans.

Quand le commentateur de la Grind me présente et que la foule m’acclame, je repère une petite nana au crâne lisse recouvert d’un foulard au premier rang. Elle doit avoir 14, 15 ans. Elle pourrait être Malicia.

Elle pourrait être moi.

C’est pour elle que je skate, que je rentre tous mes *tricks* sous les ovations du public. C’est ma manière de lui communiquer en silence que rien n’est

impossible, la preuve : même sans ailes, on peut voler. Quand mon *run* se termine, je sais et le public sait également que c'est moi le vainqueur. J'ai réalisé un sans-faute et pourtant, je suis agacé. Impatient. Nerveux. Ce n'est pas ici que j'ai envie d'être mais à l'autre bout du pays, avec Fire dans mes bras. Toute ma vie, j'ai eu cette philosophie : vivre à fond, ne refuser aucun des plaisirs qui s'offrent, aucune possibilité. Mais avec elle, je n'en ai pas le droit. Elle, putain... On pourrait s'aimer. On pourrait se détruire. Quand je la regarde, je ne vois pas une promesse d'avenir : je vois un énorme gâchis. Je visualise son désespoir quand l'inévitable se produira. Je ne veux pas lui faire traverser ça. Elle n'a que 18 ans, merde ! C'est trop dur, trop injuste.

Il faut qu'elle le comprenne.

– Hell, tu es où ? me demande Mike au téléphone. On va annoncer ta victoire dans quelques secondes.

– Je suis à l'aéroport, Mike. J'ai dû partir, je... j'avais quelqu'un à voir d'urgence.

– Tout va bien, mec ? s'inquiète mon pote. Je ne t'ai pas demandé tout à l'heure mais... rien à signaler de ton côté, pas vrai ?

Rien à signaler ? Pas vraiment. Mais comment lui expliquer que le seul organe pour lequel je m'inquiète, depuis deux mois, n'est pas l'un des miens ? Qu'il s'agit du cœur d'une rouquine que j'ai peur de briser ?

Quand j'arrive sur le campus, j'ai une mine de déterré.

Putain de vols de nuit...

Pourquoi la Floride est-elle aussi loin de la Californie ? On aurait pu penser que j'aurais au moins mis toutes ces heures d'avion à profit pour préparer ce que j'allais dire à Fire mais même pas. Je ne sais pas comment m'y prendre. De toute façon, quand j'arrive à sa chambre, elle n'est pas là. C'est Shelby qui m'ouvre.

– Kim est à son entraînement de kick-boxing, m'explique-t-elle, visiblement

surprise de me voir. Elle doit rentrer d'ici à une demi-heure. Moi, je dois y aller, je petit-déjeune avec Megan. Tu veux attendre à l'intérieur ? me propose-t-elle.

J'accepte et Shelby file à son rendez-vous. Une fois seul dans cette chambre de filles, je ne sais pas comment me comporter. Je lâche mon sac de voyage et commence à regarder autour de moi, ce que je n'ai pas spécialement eu le temps de faire l'unique fois où je suis venu. Mes yeux se posent d'abord sur l'affiche que Fire a accrochée au-dessus de son lit, un poster du MCA de Chicago annonçant la rétrospective d'un certain Takashi Murakami. L'illustration est hypnotique, colorée, une sorte de peinture *kawaiï* qui aurait été réalisée sous LSD. Mes yeux glissent vers sa table de chevet. Alors que je constate que le cadre photo de son ex et elle n'y est plus, mon cœur se serre face à ce gâchis. En dépit de mes avertissements, Kim m'a fait une place dans sa vie, place que je ne peux pas occuper même si une part de moi en crève d'envie. J'aperçois le livre posé sur sa table de nuit et m'approche pour distinguer le titre sur la couverture. *Dans la forêt*, Jean Hegland. Je m'empare du bouquin, le retourne pour lire la quatrième de couverture quand soudain, mes yeux se posent sur une pile de photos coincées dessous. De grandes photos en noir et blanc.

Ses photos...

Je sais que je ne devrais pas faire ça, je le sais. Pourtant, je le fais ; j'attrape ces clichés, six en tout. Avec l'impression de transgresser un terrible interdit, je commence à les passer en revue. Ils sont... incroyables. J'ai beau savoir que c'est moi dessus, ou parfois Casper, ça n'a aucune importance : Fire nous a réduits à des silhouettes, des ombres chinoises projetées sur le bitume. Ces photos, c'est presque de l'art abstrait. Un noir et blanc très cru, qui découpe l'espace et les corps en formes géométriques pour les ramener au même niveau. Pourtant, il n'y a rien d'aride dans ce que Fire cherche à représenter. Au contraire, son travail est... poétique.

Oui, c'est ça : poétique.

Il ressemble à la façon dont Donny décrit la ville dans ses textes. À ce que je me dis quand je skate. Il ressemble à la façon dont je vois le monde : une sorte de tremplin pour mes cascades, un terrain de jeu en nuances de gris, une vallée de béton désolée et pourtant belle. Ces images me semblent familières, faites par quelqu'un qui me ressemble et qui est mon égal, tout en suscitant en moi une

telle admiration que c'en est presque douloureux. Un sentiment qui commence à m'être familier pointe de nouveau le bout de son nez : la jalousie. Je comprends mieux, d'un coup, pourquoi Lukas lui tourne autour, et pourquoi il a fait des pieds et des mains pour qu'elle prenne des cours d'art avec lui. Impossible qu'il ne craque pas totalement sur elle. OK, il est assez mystérieux et insaisissable avec les nanas mais elle, elle est probablement tout ce qu'il attendait. Elle est sublime, sexy, bourrée de talent, drôle, pleine de joie de vivre et en même temps profonde... Ses mystérieuses cicatrices et sa façon d'être me laissent penser qu'elle a déjà bien vécu. J'ai rarement vu une nana de son âge faire preuve d'autant de maturité. Sa force de caractère se voit jusque dans son art !

J'imagine que l'enfoiré doit passer son temps à lui parler de ce qu'elle crée...

Alors que moi, pauvre con, j'en serais bien incapable. Ma dernière rédaction il y a quatre ans a récolté un F. Les mots et moi, ça fait deux.

Frustré bien que je sache que c'est injuste, que je n'en ai pas le droit, je vais me poser sur le lit de Shelby, face à la porte, avec *Dans la forêt*. Je sais que je laisse les photos exposées, que je me trahis peut-être, mais je me fous que Kim se doute que j'ai fouillé dans ses affaires. Je me fous de tout. Je n'ai jamais été aussi résolu à lui dire la vérité, à mettre enfin fin à tout ça. Pour son bien, pour le mien. Je me doute qu'ils seront nombreux, les mecs prêts à lui offrir ce que moi je ne peux pas. Et peut-être même que parmi eux se trouvera l'un de mes meilleurs potes, quasiment un frère à mes yeux... Putain, ça me rend dingue ! Pour la première fois depuis des années, je ressens toute l'injustice de ma situation. Exactement ce que je voulais éviter !

Exactement ce pour quoi je voulais me tenir loin d'elle.

En essayant de me calmer, j'ouvre le livre et me force à lire.

« C'est étrange, d'écrire ces premiers mots, comme si je me penchais par-dessus le silence moisi d'un puits »...

Soudain, la porte s'ouvre et Fire apparaît. Belle comme le jour dans un legging qui moule chacune de ses formes, son petit *bomber* rouge ouvert sur une brassière de sport, ses cheveux noués en un énorme chignon serré. En m'apercevant, elle lâche son sac American Apparel par terre.

– Hell, lâche-t-elle dans un souffle. Qu’est-ce que tu fais là ?

Je repose le bouquin, me lève du lit de sa coloc et, nerveusement, passe ma main dans mes cheveux.

– Je suis rentré de Floride cette nuit...

– Cette nuit ? Je croyais que tu voulais rester jusqu’à mardi soir pour passer un peu de temps avec ton ami Mike ?

– J’ai pris un avion dès que j’ai fini mon *run*.

– Ça s’est mal passé ? s’inquiète-t-elle.

– Pas vraiment, non. J’ai eu la première position, expliqué-je en haussant les épaules.

– Alors pourquoi avoir avancé ton retour ? me demande-t-elle, surprise.

– Je devais te voir. Il faut qu’on parle de ce qui s’est passé mercredi soir.

– Je sais, oui, fait-elle tristement. Hell, je suis désolée, je sais que j’ai dû avoir l’air de...

– Kim, la coupé-je le cœur battant. Laisse-moi parler, s’il te plaît. Tu peux faire ça pour moi ?

Elle devient muette et, lentement, opine, en me jetant un regard déconcerté et inquiet.

Bon sang, ses yeux.

Je les adore. Quand elle les plante comme ça dans les miens, ils me font autant d’effet qu’un saut à l’élastique. Je me concentre et essaie de puiser en eux de la force. De me souvenir que c’est avant tout pour elle que je fais ça.

Que c’est la seule chose à faire.

– Kim, lâché-je finalement, je... je n’ai pas été honnête avec toi.

Je soupire, me laissant de nouveau tomber sur le lit de Shelby, et lui fais signe d’approcher. Puis, en secouant la tête, je lui annonce :

– Il y a une chose importante que tu dois savoir à mon sujet.

9. Durant toute l'éternité il sera privé de lumière (partie II)

Aaron

Quatre mois plus tard

Merde. Merde merde merde.

En tambourinant à la porte de Kim, je me repasse le film de ma conversation téléphonique avec Will quarante minutes plus tôt.

« Il faut que tu l'aides. D'où je suis, je ne peux rien faire. »

– Kim ! je hurle dans le couloir. Kim, ouvre-moi !

Je suis à deux doigts de défoncer cette foutue porte. Je sais qu'il y a quelqu'un, j'ai vu une ombre passer !

– Kim ! je gueule de plus belle en mettant un énorme coup de poing dans la porte, qui fendille le bois.

J'entends qu'on s'agite dans la chambre, puis finalement quelqu'un tourne le verrou. La porte s'ouvre sur Shelby.

– Qu'est-ce que tu veux, Hell ? crache-t-elle à mon visage en me regardant avec dégoût.

– Shelby, j'explique en essayant de vaguement me calmer pour ne pas la braquer complètement. Shelby, il faut que je parle à Kim... Est-ce qu'elle est là ? Kim ! j'appelle encore dans l'espoir qu'elle se présente à la porte. Kim !

– Elle n'est pas là ! hurle Shelby en ouvrant grand la porte pour que je puisse voir la chambre. Satisfait ? Alors maintenant, dégage, Heller.

Nos hurlements ont attiré l'attention de tout le dortoir. On dirait bien que

l'étage entier est sorti sur le palier pour observer la scène – du moins, ce qu'il reste des résidentes en ce troisième jour des vacances d'été.

– Shelby, s'il te plaît... je supplie alors que mon cœur cogne tellement fort que je crois qu'il va lâcher.

– Tu ne m'as pas comprise, menace-t-elle. Si tu es encore là dans dix secondes, j'appelle les flics.

Je recule, sachant qu'elle ne plaisante pas et que si les flics viennent, ils m'embarqueront. Elle leur dirait ce qu'elle sait, ce qui s'est passé il y a quatre jours, et ils m'embarqueraient.

Depuis une cellule, je ne pourrai rien faire.

Je recule calmement.

– OK, OK, je te laisse. Je m'en vais, Shelb'.

Je quitte le bâtiment le plus vite possible, inquiet à l'idée qu'une voisine ait peut-être déjà appelé la police. Une fois dehors, je frissonne. Le campus a des airs de ville fantôme. Les mains tremblantes, j'appelle Shawn. Je ne m'y résous que parce qu'il saura forcément où se trouve Megan...

... et Megan saura où est Kim.

– Qu'est-ce que tu veux ? aboie-t-il en décrochant.

Je ne m'attendais pas à autre chose, bien entendu. Je sais que j'ai déjà de la chance qu'il ait répondu.

– Shawn, j'ai besoin de savoir où est Megan, j'explique, le souffle court.

Il observe d'abord un silence consterné, avant d'éclater d'un rire sardonique.

– Tu te fous de ma gueule, j'espère, Hell ?

– Shawn, ce n'est pas ce que tu crois...

– Écoute-moi bien, espèce de salopard. Si tu tentes de t'approcher de ma copine, si tu ne fais qu'entrer en contact avec elle, je te tue. Je le pense, Hell : je tuerais pour Meg. Est-ce que je me suis bien fait comprendre ?

– Shawn, je sais ce que tu ressens mais je veux juste savoir...

Ça ne sert à rien, il a déjà raccroché. Je reste seul, planté dans la rue déserte, et ma phrase se perd dans le vide.

– ... où est Kim. Tout ce qui m'intéresse, c'est de trouver Kim.

Pour la première fois depuis que je suis même, je sens les larmes me piquer les yeux. Mais ce ne sont pas des larmes de gosse : ce sont des larmes acides qui s'accompagnent d'une violente nausée alors que me reviennent en mémoire les explications terrifiantes de Will, et les mots exacts qu'il a employés : « Je crois qu'elle est en danger, Aaron. Kim est en danger. »

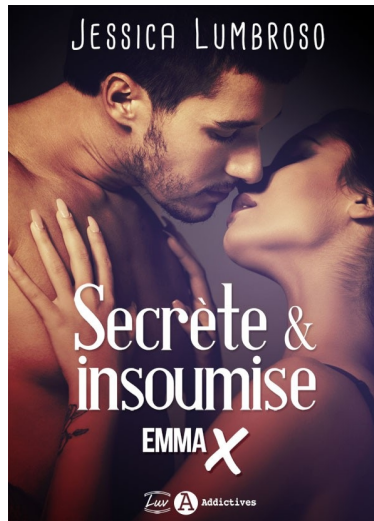
**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Également disponible :

Secrète & insoumise, Emma X

Emma mène une double vie. Le jour, elle est employée dans une grande multinationale. Le soir, elle rejoint l'équipe du bar Le Libertin où elle effectue des danses torrides et sexy qui attirent de nombreux clients. Cet équilibre lui convient parfaitement jusqu'au soir où un inconnu la filme en plein show, dans son rôle de séductrice fière de ses atouts, et menace de diffuser la vidéo dans l'entreprise où elle travaille. Emma refuse de se laisser intimider mais Ethan, son maître chanteur, ne reculera devant rien tant qu'il n'aura pas obtenu ce qu'il veut : une nuit avec elle. Dans l'impasse, Emma hésite. Le plus grand danger, c'est que tout son être la pousse dans les bras du trop dangereux et sexy Ethan...

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l’article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Avril 2018

ISBN 9791025742914

ZKIM_002